

François-Claudius Simon 04 La berceuse de Staline

Prévost, Guillaume

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GUILLAUME PRÉVOST LA BERCEUSE DE STALINE

ROMAN



Une enquête de
François-Claudius Simon

NiL

GUILLAUME PRÉVOST

**LA BERCEUSE
DE STALINE**

Policier historique

NiL

© Éditions du Nil
mars 2014

ISBN : 978-2841117185

À ma femme, Sophie

C'est que le siècle de la Révolution russe naît sanglant, tranché par la Grande Guerre ; il vient au monde comme une bête blessée, et quelque chose en lui est déjà rompu.

Patrick Boucheron, *L'Entretiens*.
Conversations sur l'histoire, Verdier.

L'enfant du quatrième

Le cri avait de quoi glacer les sangs. Une lance de douleur pure transperçant les murs et les paumes de ceux qui, alertés par le bruit, se pressaient dans la cage d'escalier en se bouchant les oreilles.

— Ça ne s'arrête jamais ? demanda François à l'officier municipal qui montait devant eux.

— Demi-heure que ça dure, soupira l'autre. À croire que ça a pas besoin de respirer à c't âge. On y est.

Ils traversèrent le palier du quatrième vers la porte ouverte d'où jaillissait l'interminable hurlement.

— Vous avez appelé quelqu'un ? continua l'inspecteur Mortier.

— L'hôpital Beaujon. Ils envoient une nourrice. Les parents avaient pas trop de famille dans le coin et vu comme y braille, les voisins risquent pas de l'adopter.

Ils pénétrèrent dans un logement modeste, typique de ces immeubles de la rue Guillaume-Tell, peuplés de couturières, de domestiques ou d'employés des Magasins Réunis. Du linoléum beige au sol, trois pièces qui se distribuaient autour de l'entrée, des manteaux gris sur les patères, toilettes et bain à l'étage. Dans la cuisine, à gauche, un sergent de ville observait une femme entre deux âges qui secouait nerveusement le couffin où s'époumonait une petite chose écarlate. Un bébé au visage de vieillard ulcéré qui ouvrait grand une bouche édentée pour dire sa colère du monde.

— Y a pas à l'calmer ! déplora la femme en manière d'excuse.

Adrien Mortier, la quarantaine finissante, douze ans de Criminelle et un mètre quatre-vingts au garrot, père lui-même d'un fils indolent dont il n'avait jamais rien pu tirer, la moustache en alerte dès qu'il s'agissait de secourir l'innocent – ou de pourchasser son bourreau –,

ouvrit les bras vers le marmot dans un élan rien de moins qu'héroïque. Il souleva le paquet vagissant et l'attira à lui :

— Tout doux l'asticot, tout doux.

Chargé de son gigotant fardeau, il se mit à déambuler entre l'évier et le fourneau, suggérant à François de commencer la visite sans lui.

— C'est pas beau à voir, prévint l'officier municipal en ouvrant la voie au jeune homme.

Dans la pièce mitoyenne qui servait à la fois de chambre et de salle à manger, deux corps gisaient l'un contre l'autre, désarticulés et sans vie. Leur sang avait dessiné des rigoles au hasard du linoléum, avant de se mêler en une flaque incertaine sous la table du repas. L'homme s'était écroulé sur le flanc, les jambes tordues, une cavité rouge et suintante au milieu du front. La femme était tombée à ses côtés, sur le ventre, mains en avant dans une pose de défense – ou de supplique ? La balle qui l'avait atteinte à la tête avait emporté une partie de sa mâchoire et de son œil, les chairs broyées et semées d'esquilles évoquant à François des images de guerre qu'il préférait oublier. Au fond, par-delà les corps, le lit était sens dessus dessous, le matelas déplacé, deux valises béant sur l'édredon froissé, des vêtements jetés en pagaille autour. L'armoire en face aussi avait été fouillée, bien qu'elle ne semblât guère receler de trésor : un peu de vaisselle, du linge et des cintres inutilisés. Aucune photographie ni aucun bibelot n'égayait les lieux, comme si leurs occupants avaient eu conscience de la vanité de toute existence. Ou de sa fragilité ?

— Ils vivaient là depuis longtemps ? s'enquit François.

— Quelques semaines, répondit l'officier municipal. Des Russes exilés, à c'qu'y paraît. La concierge en saura plus, ajouta-t-il avec un geste en direction de la cuisine.

Il s'apprêtait à avancer au centre de la pièce mais François le retint :

— Évitions de brouiller les pistes. Le laboratoire scientifique ne devrait pas tarder, je m'occupe des premières constatations.

Il enfila ses gants et approcha des cadavres avec circonspection. Outre les plaies à la tête, ceux-ci étaient affligés d'une deuxième blessure dans le dos, nette et profonde. Le coup de grâce, à l'évidence, tiré au niveau du cœur, par-derrière et à bout portant. C'était sans doute ce qui expliquait la quantité de sang versée et les traces de pas plus ou moins visibles autour. Deux tueurs, supposa François : l'un muni de chaussures à bout ferré, qui s'était arrêté devant le premier corps, laissant des marques en demi-lune. L'autre affublé de semelles striées, qui avait enjambé les mourants pour achever la sale besogne. Une dizaine d'empreintes signalaient d'ailleurs son passage, puis

s'éloignaient vers le lit. Quant au couple assassiné, l'homme devait avoir dans les quarante ans, une barbe mal coupée, le cheveu dru et le nez fort. Les poches de son pantalon étaient retournées, signe qu'on les avait vidées. La femme, elle, n'était pas identifiable en l'état – la moitié intacte du visage contre le plancher –, son cou formant un angle inhabituel avec sa colonne vertébrale. Elle était vêtue d'une robe bleue délavée, taillée dans un tissu épais et bon marché, prolongée de bottines dont les talons avaient connu des jours meilleurs. Peu de chances qu'on s'en soit pris à ces malheureux pour leur fortune... D'après le couvert dressé sur la table – trois assiettes creuses, un flacon de vin et une soupière encore pleine –, le drame avait dû se dérouler aux alentours de midi, soit quelque deux heures plus tôt. Et pourtant, personne n'avait rien entendu.

François se dirigea ensuite vers le lit, en prenant garde de contourner les empreintes striées. Les intrus ne s'étaient pas contentés d'inspecter le sommier et le matelas : ils les avaient lardés de coups de couteau pour s'assurer que rien n'y était dissimulé. Résultat, aux draps et aux habits de médiocre qualité se mélangeaient sur l'édredon force plumes et bourre de laine. Les tueurs n'avaient pas non plus épargné les deux valises, dont le revêtement en tissu avait été arraché. Les livres qui traînaient par terre avaient subi eux aussi l'inspection et, tout en les ramassant, François s'efforça d'exercer ses maigres – et toutes neuves – compétences en russe : « Tolstoï, *Anna Karenina* », déchiffra-t-il sur le premier. *Le Revizor*, Nikolaï Gogol, lut-il sur le second. Pour le reste, ces ouvrages ne présentaient aucune mention manuscrite, seulement un cachet à l'encre noire représentant une croix chrétienne surmontée de trois lettres : C, A, H.

— Alors ? interrogea Adrien à mi-voix.

Son collègue venait d'entrer et François réalisa subitement que le bébé ne hurlait plus. Au contraire, il s'était assoupi dans les bras de son bienfaiteur, sa grimace furibonde miraculeusement changée en un vague sourire.

— Je comprends pourquoi tu hésitais entre infirmière et policier, le complimenta François. On ne peut pas lutter contre sa vocation...

— Moque-toi, misérable béjaune, rétorqua Mortier. Le jour où tu auras des enfants, tu verras que ça ne s'apprend pas dans les bibliothèques. C'est la science du cœur, ça, monsieur !

François hocha la tête avant de pointer les cadavres du doigt :

— Ceux qui ont fait ça avaient aussi la science du cœur, mais dans une version anatomique : ils ont achevé ces deux malheureux d'une balle pile au bon endroit. Des professionnels.

— Ils étaient plusieurs, tu penses ?

— Le labo confirmera, mais il y a deux traces de chaussures différentes près de la table. Une semelle striée visible un peu partout et...

Il fut pris d'un doute soudain et se tourna vers l'officier municipal.

— Vous vous êtes approché des corps ?

— Ben, il a bien fallu, oui, bafouilla l'agent. Je me suis penché pour vérifier qu'ils étaient morts.

— Évidemment. Vous pourriez me montrer vos souliers, s'il vous plaît ?

Le sergent de ville leva la jambe avec un air coupable : ses godillots réglementaires étaient renforcés d'un fer arrondi au bout. La même forme, au jugé, que la demi-lune ensanglantée à l'orée de la scène du crime.

— Rectificatif, corrigea François à l'intention de son collègue, notre assassin était peut-être seul. Ce qui renforce la thèse du tueur chevronné. Qui qu'il soit, en tout cas, il cherchait quelque chose : il a passé l'appartement au peigne fin.

— Et comment tu expliques qu'aucun voisin ne se soit aperçu de rien ? fit Adrien en berçant le bébé.

— Il a pu adapter un silencieux à son arme. Ce qui indiquerait que les meurtres étaient prémédités.

— Même celui de l'autre mioche ? risqua l'agent, effaré.

Les inspecteurs échangèrent un regard contrit : consciemment ou non, ils avaient reculé le moment d'examiner la dernière pièce. Même si l'appel reçu une heure plus tôt à la brigade était sans ambiguïté : un triple meurtre, deux adultes et un gosse.

Sans un mot, ils retournèrent dans le couloir et poussèrent la porte de la chambre. Là aussi, tout était en désordre. Le gamin avait été surpris alors qu'il lisait, assis sur ce qui semblait un lit de fortune – quelques coussins par terre, une couverture éculée et un drap. À quatre-vingts centimètres du sol, là où sa tête devait s'appuyer, une tache brune de matière coagulée faisait comme une fleur écœurante sur le blanc du mur. Le gamin s'était ensuite affaissé sur le côté – la traînée rougeâtre en témoignait – avant d'être achevé d'un tir en pleine poitrine – une précaution inutile, vu le magma indescriptible du visage. Un pauvre petit pantin martyrisé, songea François, d'une dizaine d'années à peine, le cheveu noir, l'oreille ronde, qui avait serré jusqu'au bout son livre entre ses doigts. L'encre imbibée de sang, désormais.

— La cruauté du diable, gronda Mortier en protégeant instinctivement les yeux du nourrisson.

François inspecta le sol sans découvrir de trace de pas parmi les vêtements d'enfants et les langes éparpillés. Une autre valise avait été saccagée ainsi qu'une caisse, tapissée d'un tissu rembourré, en partie détruite. Sans doute un berceau de fortune confectionné pour le nouveau-né. Dans le coin où on l'avait placé, à droite, une portion du linoléum était décollée. François la souleva pour découvrir un plancher en piteux état, dont plusieurs lattes manquaient. De quoi glisser là quelque objet précieux, une boîte à bijoux, ou une liasse de billets, ou n'importe quoi d'autre.

— Il a fini par découvrir la cachette, avança François. Sous le lit du bébé.

— C'est donc qu'ils avaient quelque chose à cacher, souligna Mortier. Des valeurs, tu crois ?

— Difficile à dire. La concierge est encore là ?

L'officier municipal, demeuré en retrait, opina.

— Vignerons est resté avec elle, on était sûrs que vous aimeriez lui parler.

Imperceptiblement, il s'était redressé, comme si cette heureuse initiative réparait sa bourde de tout à l'heure. François rebroussa chemin vers la cuisine où la concierge se dandinait d'un pied sur l'autre devant le fourneau, ne sachant quelle contenance adopter. Une femme d'une soixantaine d'années, des rides de sévérité autour des yeux, un chignon gris impeccable.

— C'est vous qui avez alerté la police ? l'entreprit François.

— Oui monsieur, répondit-elle d'une voix flûtée. Je balayais l'escalier, comme toujours après le déjeuner, et j'ai entendu le bébé qui criait là-haut. Il bramait, il bramait... J'suis montée et vu que la porte était toute ouverte, je m'es permis d'entrer. Le 'tiot était dans son panier, là, sur le bord de la fenêtre. Dans un pétard ! J'ai cru qu'y s'étouffait. J'ai appelé les parents, pis comme y venaient pas, je...

Elle baissa la tête, accablée de visions.

— Il était quelle heure ? enchaîna François.

— Une heure, pas loin.

— À part vous, il n'y avait personne d'autre dans l'immeuble ?

— À l'étage et en dessous, les gens travaillent dans la journée. Mais au premier et au deuxième, on a des dames qui reviennent nourrir leurs gosses. À la loge, en tout cas, j'ai vu passer personne.

— Ni rien entendu ? Pas de coups de feu, d'éclats de voix ?

— J'faisais ma vaisselle, se récria-t-elle, mais si y avait eu des coups de feu, pensez que j's'rais sortie !

— Bien sûr, approuva François, qui ne souhaitait pas la contrarier. Parlez-moi de la famille... Des Russes, c'est ça ?

— Arrivés tout frais de leur pays. À cause de la guerre ou j'sais pas quoi. Très comme y faut et discrets, ça oui. En même temps, y baragouinaient à peine le français... Elle, elle faisait des efforts, mais lui, on le voyait guère. Jamais dehors, toujours enfermé. Quant au minot qu'est mort... Un gentil bonhomme, fit-elle, émue. Y s'essuyait les pieds, y tenait la porte. Qui c'est qu'a pu faire ça ?

— C'est ce que nous nous efforçons d'établir, madame. Vous avez leur nom ?

— Milianov, Ivan et Anna. Ils avaient rien mis sur la boîte à lettres, alors quand vos agents m'ont demandé, j'ai dû chercher dans les quittances. C'est moi qui relève les loyers.

— Ils ont emménagé quand ?

— Y a trois mois, le 10 ou 15 janvier, par là. C'était déjà des Russes avant eux, mais les autres ont pris le bateau pour l'Amérique.

— Et les Milianov réglaient leur terme sans problème ?

— À la semaine et rubis sur l'ongle. Faut dire que là-dessus, ajouta-t-elle en pinçant les lèvres, j'suis pas très accommodante.

— Ils avaient des visites, à l'occasion ?

— Pas que j'me souviene. Y sortaient pas trop, j'vous ai dit. Les courses, bien sûr, la promenade des enfants... Ah ! et puis la messe, c'est vrai. Elle, elle était fervente.

— Vous savez quelle église elle fréquentait ?

— Celle des Russes, rue Daru, à cinq minutes d'ici. J'la connais parce que les locataires d'avant, c'est là aussi qu'ils allaient.

— C'est Anna qui vous en a parlé ?

— Elle m'a demandé le chemin juste après qu'y soyent arrivés. Elle y allait un jour sur deux ou trois, le missel à la main. Ils ont aussi des missels dans leur religion, vous saviez ?

— Lui ne l'accompagnait pas ? éluda François.

— Un ours, je vous ai dit. Et puis les hommes, c'est souvent comme ça, non ?

— Je... je suis désolé, intervint Mortier depuis le couloir, le nez

froncé. Je crois que le bébé a... a fait caca.

Sa mine déconfite aurait pu être comique si la situation du petit orphelin n'avait été si tragique. La concierge les jaugea tour à tour, deux grands nigauds rompus à la traque des pires criminels et que les fonctions naturelles d'un nourrisson désarmaient.

— Laissez, lâcha-t-elle.

Elle s'empara d'un lange sur le bord de la fenêtre, étala un torchon propre sur le plan de travail et prit délicatement le bébé des bras de l'inspecteur. Tandis qu'elle démaillotait le nourrisson, une idée effleura François. Il approcha du couffin et ôta les linges blancs qui le garnissaient. En passant la main sur les côtés, il sentit un renflement sous le capitonnage du panier.

— Tu as ton couteau, Adrien ?

Il déplaça le canif que lui tendait son collègue et fit sauter les coutures.

— Des cachottiers, décidément, murmura-t-il en extirpant une chaussette rebondie.

À l'intérieur se trouvaient une médaille et des papiers roulés. La médaille, en métal argenté, représentait deux aigles dos à dos qui déployaient leurs ailes et tenaient un genre de bâton et de boule dans leurs serres. Quant aux documents, il s'agissait de vieux articles de journaux russes, jaunis et craquelés. Le premier occupait une colonne entière et le second, plus court, était illustré d'une photographie : deux hommes en noir, l'un qui épinglait une décoration au revers de la veste de l'autre – selon, du moins, ce que laissait deviner la faible qualité du cliché. S'il était incapable de traduire la légende en dessous, François pouvait au moins en énoncer les noms propres repérables à leurs majuscules :

— Alexandre Érémine, décrypta-t-il, et Ivan Kaspov.

Il dut coller la photographie sous son nez pour distinguer les traits des deux protagonistes. Le récipiendaire, chapeau à la main, cheveu noir abondant, fine moustache, offrait une certaine ressemblance – en plus jeune – avec le malheureux étendu dans la pièce voisine.

François soumit l'image à son collègue :

— C'est notre homme, à ton avis ?

Adrien haussa les épaules, incertain, et tandis que la concierge poursuivait la toilette du bambin, ils retournèrent dans la salle à manger.

— Possible que ce soit lui, finit par admettre Mortier après examen

du cadavre. Encore que sans le front, c'est pas facile à voir. Ça nous avance ?

François soupesa la médaille dans sa paume.

— Ces gens craignaient quelque chose, supputa-t-il. Des cachettes, aucun objet personnel visible, pas de nom sur la boîte aux lettres, les vêtements dans les valises plutôt que dans les armoires... Comme s'ils s'apprétaient à décamper à tout instant. Sans compter qu'Ivan vivait retranché dans son appartement et sous un faux nom : Milianov pour la logeuse, Kaspov en Russie. Si toutefois il est l'homme de la photo, bien entendu. Mais sinon, pour quelle raison conserver ces articles ?

— D'accord, approuva Mortier. Ça nous mène où ?

— L'assassin est un spécialiste des armes, il n'y a pas de doute. Peut-être qu'Ivan Milianov-Kaspov occupait une certaine position en Russie et que c'est ce qu'on a voulu lui faire payer. Un genre de vengeance ou d'exécution.

— Aucune vengeance ne justifie de massacrer un gosse, grogna Adrien. Heureusement que le bébé dormait dans la cuisine, sinon il y serait passé aussi.

— À moins que le tueur ait seulement voulu éviter qu'on l'identifie. Auquel cas le nourrisson ne représentait pas une menace... Voire, il l'a gardé en vie exprès. Pour le faire pleurer, par exemple.

— C'est une blague ?

François imaginait assez bien la scène, au contraire.

— La gardienne balayait l'escalier et il devait passer devant elle pour ressortir. Il a pu vouloir l'attirer en faisant brailler le petit. Ce qui expliquerait qu'elle ait trouvé la porte grande ouverte. Lui s'est planqué à l'étage le temps qu'elle entre dans l'appartement. Après quoi, la voie était libre.

— Une brute, siffla Adrien, rien à sauver, merde !

De nouveaux piailllements s'élevaient de la cuisine et la concierge apparut bientôt, le bébé à bout de bras :

— J crois qu'il vous réclame, inspecteur.

L'attaque de la banque de Tiflis

Kikoïne peignait.

Les deux inspecteurs se tenaient en retrait sur le seuil de l'atelier, fascinés par sa main qui dansait à quelques centimètres de la toile. François connaissait le rituel par cœur : on entrait sans frapper, mais interdiction de prononcer un mot tant que l'artiste n'avait pas posé ses pinceaux. Pour l'heure, Michel Kikoïne – Mikhaïl, selon l'état civil – était debout derrière son chevalet, silhouette courtaude mais juvénile, couronnée d'un éternel chapeau – une coquetterie qui lui donnait un peu de hauteur et assez d'aplomb pour entreprendre le beau sexe. Sur le lit, une jeune femme de dos, alanguie et nue, un simple foulard jeté sur les jambes et une fleur écarlate dans les cheveux. Un soleil frais d'hiver descendait de la verrière et, par la fenêtre, on apercevait les jardins de la Ruche, ce phalanstère des peintres désargentés de Montparnasse où s'était réfugié avant-guerre tout ce que l'Europe et la Russie comptaient de génies visionnaires. Les papillons colorés du nouveau siècle, irrésistiblement attirés par la Ville Lumière.

En contemplant les cabanons en mauvais état du parc, François songea que l'époque glorieuse des pionniers était révolue. Certaines des abeilles cosmopolites de la Ruche s'étaient abîmées pour toujours dans les tranchées, et beaucoup de celles qui avaient survécu voletaient désormais sous d'autres cieux, happées par le tourbillon de la paix. Un an plus tôt encore, Elsa, la divine Elsa, son feu follet à lui, sa révolutionnaire, peintre elle aussi, et de l'incandescence, l'entraînait dans des soirées à n'en plus finir où l'on trinquait avec les Modigliani, les Picasso, les Kikoïne, les Soutine... Aujourd'hui, Picasso tutoyait les sommets, Soutine réchauffait son art au soleil des Pyrénées et Modigliani était mort. Quant à Elsa... Elsa était partie six mois auparavant pour la Russie bolchevique, éprouver ses convictions au grand brasier de l'histoire. Ne restait que Kikoïne, le brave Kikoïne, qui

avait conservé son atelier au dernier étage du bâtiment octogonal et acceptait de dispenser quelques leçons de russe au fiancé délaissé. Pour le jour où il irait la chercher là-bas...

— Fin de la séance, souffla le peintre à son modèle. Tu as la hanche inspirée, ajouta-t-il en guise de compliment.

Il avait un accent savoureux, empreint de russe et de yiddish, avec une tendance à mouiller les dernières syllabes. De son côté, la jeune femme ne se fit pas prier pour se rhabiller, la température n'excédant pas les seize ou dix-sept degrés. Elle se drapa dans une couverture et disparut prestement derrière le paravent qui séparait l'atelier de la minuscule cuisine. Tandis que Kikoïne mettait de l'ordre dans son matériel, les deux policiers purent admirer le tableau dans son intégralité : les formes généreuses du corps offert, la cascade de boucles brunes piquée de rouge, les cils et les traits du visage, vu de trois quarts, à l'état de promesse, le tout baigné d'ocres et de touches nacrées.

— C'est quand même un joli métier, murmura Adrien.

— Plus agréable que flic ou nourrice, sûr, admit François.

Après avoir donné rendez-vous à son modèle pour le lendemain, Kikoïne les invita à s'asseoir autour de la table maculée de couleurs et leur offrit un petit verre de la vodka qu'il achetait à l'épicerie russe de la rue de Vaugirard.

— Tu amènes un collectionneur, François ? commença-t-il malicieusement. Il va m'acheter la toile ? Ou c'est pour les leçons ?

— Ni l'un ni l'autre, Michel.

Le jeune homme évoqua brièvement la macabre découverte de la rue Guillaume-Tell avant de présenter la médaille et les articles dénichés dans la doublure du couffin. Kikoïne examina l'insigne puis se plongea en hochant la tête dans les extraits de journaux. Le policier et le peintre avaient le même âge, mais le premier considérait le second comme une sorte d'ainé héroïque qui avait eu le courage de s'arracher à ses racines pour aller quérir son Graal à l'autre bout de l'Europe – un point commun avec Elsa, au vrai, même si l'un et l'autre avaient fait le chemin en sens inverse. Il en résultait que François se surprenait parfois à s'adresser à lui comme à une sorte de grand frère.

— C'est la traduction que tu veux, n'est-ce pas ? s'enquit Kikoïne.

— On est venus pour ça.

— Des vieilles histoires, mon ami. 3 mars 1908 et 12 juin 1910... *Novoïe Vrémia*, *Le Temps nouveau*. C'est la gazette de Petrograd. Saint-Petersbourg, à l'époque. Je te lis ?

— S'il te plaît, oui.

Kikoïne avala une gorgée de vodka – dont l'innocente transparence cachait un taux d'alcool indécent – avant de se lancer :

— « Nous nous souvenons tous de l'attaque meurtrière de la banque d'État de Tiflis, en Géorgie, l'été dernier. Une bande de sanglants révolutionnaires a attaqué avec des bombes le convoi qui transportait les coffres pleins d'argent. L'attaque des bandits lâches a fait beaucoup de victimes et plus de quarante blessés. La grand-place était couverte de corps et de sang, des voitures renversées et des chevaux morts. Les bandits sont partis avec deux cent cinquante mille roubles et le sang de Russes inoffensifs sur les mains. »

Il fit une pause et hocha à nouveau la tête.

— Je me souviens, ça a fait un gros bruit dans le pays. J'étais à Minsk, avec Chaïm Soutine, tout le monde parlait de ça. Ils s'en sont pris aux voitures de la banque malgré les cosaques et les fusils. Ils ont jeté des bombes sous les chevaux, ils ont tiré de partout... C'est la bande à Lénine qui a fait le coup, ils avaient besoin d'argent pour renverser le tsar. Des « expropriations », comme ils disaient, l'or des riches pour acheter les armes aux pauvres. Beaucoup de morts, hélas et pas qu'une fois. Peut-être ils ont pris là le goût de tuer. Tu sais ce que je pense de ces gens, François...

Si le peintre ne manifestait aucune nostalgie à l'égard de l'ancien régime, il n'éprouvait aucune sympathie non plus pour les nouveaux tsars et leur mépris affiché de la vie humaine. Un mépris assez universellement partagé ces dernières années lui avait fait remarquer un jour François, à quoi Kikoïne avait répliqué, sourire en coin, que son ami ignorait de quoi il parlait et qu'il ne lui souhaitait pas de se retrouver face à un bolchevik sanguinaire décidé à lui faire partager ses convictions coûte que coûte.

— Quelle ligne j'étais..., reprit Michel en cherchant du doigt. Oui... « Après plusieurs mois d'enquête en Géorgie et ailleurs, la section de sécurité du tsar a été convaincue que la majorité des socialistes-révolutionnaires responsables de l'acte terrible avaient quitté la Russie. Si quelques-uns des voleurs ont pu être arrêtés grâce aux numéros des billets, les chefs, eux, ont passé à travers les mailles du filet. Mais voilà que la semaine dernière un des agents de la division de Saint-Pétersbourg a obtenu une information précieuse : le responsable de toute l'attaque de Tiflis est un certain Kamo, autrement dit Simon Ter-Petrossian, bien connu pour ses activités violentes et criminelles. Ter-Petrossian est enfermé en ce moment à la prison de Berlin, en Allemagne, où il est venu se cacher avec des quantités d'armes et d'explosifs. La police de Berlin pense qu'il préparait un autre hold-up.

Le gouvernement de Sa Majesté Nicolas II a tout de suite demandé que le prisonnier lui soit envoyé pour qu'on le juge de ses actes et de la mort de tant de personnes. Nos lecteurs seront bien sûr avertis de la fin de l'affaire. » C'est tout pour lui, ajouta Kikoïne. Je continue avec l'autre ?

— Si tu veux bien.

Le peintre saisit l'entrefilet roulé agrémenté d'une photographie.

— « Le chef de la section spéciale du département de la police de Saint-Petersbourg, Alexandre Érémine, a décoré hier du mérite policier l'un de ses bons agents, Ivan Kaspov, qui a permis la reconnaissance et le jugement de Simon Ter-Petrossian, responsable en 1907 de l'attaque sanglante de Tiflis. » Et sous l'image à côté : « Alexandre Érémine donne la décoration à Ivan Kaspov. »

— Le même flic dans les deux articles, résuma Mortier, et le même Ivan que celui de la rue Guillaume-Tell... Ça se tient. C'est peut-être la bande de Ter-Petrossian qui a voulu se venger.

— Ter-Petrossian a été condamné à mort ? demanda François.

— Je me souviens pas vraiment ce qui est arrivé, répondit Kikoïne. Je crois qu'il a joué au fou pour pas qu'on le pendre ou quelque chose comme ça. Et un jour, il a fini par s'évader. À peu près au moment où je partais en France.

— S'il est vivant et en liberté, Ter-Petrossian a pu se faire justice lui-même, continua Adrien. Un type habitué à manier les armes et les explosifs peut ajouter un silencieux à sa panoplie. Il a suivi Kaspov à Paris, ou bien il est tombé sur lui par hasard et, pour faire bonne mesure, il a zigouillé les trois quarts de la famille. Ça correspondrait bien à ses états de service.

— Il aurait quel âge aujourd'hui ?

— Tu veux en savoir trop, François, s'exclama Michel, je suis que le pauvre rapin ! Dix ans de plus que toi et moi, je sais pas...

— Et cette médaille ?

— Ah, la médaille ! À mon époque, tout le monde savait pour les aigles avec le bâton et la couronne. C'est l'Okhrana, la police secrète du tsar. C'est elle qui chassait les socialistes, les bolcheviks, les révolutionnaires à plumes ou à poils. Dans ton article, le département de police de Saint-Petersbourg, c'est l'Okhrana. Si votre gars Ivan a eu sa médaille là-bas, c'est qu'il en était.

— Ce nom, là, Okhrana, intervint Adrien en plissant les yeux, je l'ai déjà entendu quelque part. Avant la guerre... Ils avaient des bureaux à Paris, non ?

— Possible, opina Kikoïne. L'Okhrana, c'était la meilleure police du monde, avec des espions partout dans l'Europe. Alors, Paris...

— J'ai un collègue de la Sûreté générale qui a travaillé pour eux, s'excita Mortier, j'en suis presque sûr. Il avait pas le droit d'en parler mais il a jamais été du genre à fermer sa bouche. Je crois que sa mère était russe ou quelque chose comme ça. Serge Abliker... On a fait nos classes ensemble. Aux dernières nouvelles, il tenait une agence de détectives dans le IX^e. On pourrait faire un crochet par chez lui ? Il a pu connaître Kaspov, après tout ?

— Excellente idée, approuva François en consultant la montre dans la poche de son gilet. Mais on ira demain, j'ai rendez-vous dans une heure et je ne peux pas me permettre d'être en retard.

Mortier lui fit un clin d'œil lourd de sous-entendus :

— Un rendez-vous... un rencard tu veux dire ?

— Ne t'emballe pas, Adrien. Mon rendez-vous porte une robe mais il est tout ce qu'il y a de plus masculin.

Et comme son collègue ouvrait des yeux ronds :

— Je vois l'archevêque de Paris.

L'évêque, l'archevêque, le cardinal

François était assis sur la banquette en velours bleu d'une antichambre dépouillée qui pour seul décor – outre les sièges et les deux lampes – offrait au mur un immense *Jésus parmi les docteurs*. Durant la demi-heure qui venait de s'écouler, il avait eu tout le loisir d'étudier le tableau dans ses moindres détails, depuis l'attitude rayonnante – un brin arrogante, même – de l'Enfant-Dieu au Temple, jusqu'aux mille figures de l'émerveillement des vénérables sages qui l'entouraient. François n'était plus à quelques minutes près, de toute façon. Voilà quatre mois en effet qu'il tentait, semaine après semaine, d'obtenir une entrevue avec l'archevêque de Paris. Sans succès... Jusqu'à cette missive reçue trois jours plus tôt, l'informant que Son Éminence acceptait enfin de le recevoir. Non pas à l'archevêché, rue de Grenelle, mais dans la résidence personnelle que la comtesse de Rambuteau avait mise à sa disposition rue Barbet-de-Jouy. Une bien belle demeure, de fait, protégée du monde derrière de hauts murs blancs et dont l'ordonnance toute classique était à peine troublée par quelques déambulations feutrées. Tandis que François s'interrogeait une fois de plus sur ce qu'un enfant de douze ans, fût-il d'essence divine, pouvait bien raconter à ce parlement de vieillards, le valet de chambre fit son apparition :

— Le cardinal vous attend, monsieur.

Oui, il y avait cela aussi : l'archevêque était cardinal.

François suivit son guide jusqu'à l'étage, dans une grande pièce qui servait de bibliothèque – plusieurs tables étaient entourées de rayonnages de livres – mais sans doute aussi de salle de prière ou de méditation, deux rangées de chaises faisant face à un impressionnant crucifix en bois. Assis dans un fauteuil, le dos rehaussé par un coussin, Léon Amette l'accueillit avec un sourire. François le reconnut pour l'avoir déjà vu dans les journaux : sur les photographies, il montrait un

visage aimable dont la calvitie accentuait encore la rondeur bonhomme. Sauf qu'aujourd'hui il était assez loin de ce portrait de lui-même : les traits creusés, d'une pâleur que les candélabres sur le buffet rendaient cireuse, le corps absent dans sa soutane noire.

— Vous m'excuserez de ne pas me lever, jeune homme, je ne suis pas très sûr de mes jambes.

— Je... évidemment, bafouilla François. C'est moi qui suis confus, si j'avais su que...

— Rassurez-vous, cela me fait de la distraction. Et puis j'étais curieux de connaître ce policier qui m'écrit deux lettres par semaine en se recommandant de l'abbé Malvieux. Asseyez-vous, je vous en prie.

François prit place sur le siège en face tandis que Léon Amette portait à ses lèvres la tasse en porcelaine posée sur ses genoux. Il grimaça après deux gorgées et fit signe à son valet de desservir.

— Sœur Gonzague a le secret des potions amères, s'amusa-t-il une fois le domestique parti. À croire que, malgré sa bonté, elle ne sait soigner le mal que par le mal. Paradoxal pour une sœur de Saint-Joseph.

— Vous... vous êtes souffrant ? osa François.

— Une mauvaise grippe qui s'est compliquée à cause d'un cœur capricieux. Je vais mieux, maintenant. La seule chose qui compte est que je puisse aller à Rome le mois prochain pour la canonisation de Jeanne d'Arc. Je ne doute pas que le Seigneur y pourvoira, d'ailleurs. Mais parlons plutôt de vous. Quelle est donc cette affaire dont vous vouliez m'entretenir ? Et surtout, comment va notre abbé Malvieux ?

François s'était préparé à raconter son histoire, mais il n'avait pas imaginé commencer par la fin. Son interlocuteur n'était plus tout jeune et l'annonce brutale du décès d'un ami n'était pas très indiquée dans son état. Même si, après tout, l'au-delà faisait partie des attributions d'un cardinal.

— Le père Malvieux est mort, lâcha-t-il. En novembre.

Les traits du vieillard se creusèrent davantage et l'ombre d'un regret voila ses yeux.

— Je n'en ai rien su, déplora-t-il, la voix blanche. Comment... comment est-ce arrivé ?

— Dans son lit, fit François, se remémorant sa dernière visite à son père putatif. Il était malade depuis longtemps et, de ce que je sais, il est parti sans souffrance.

Léon Amette hocha gravement la tête.

— Hélas, je suis à l'âge où l'on ne doit plus attendre de nouvelle heureuse de ses compagnons. Nous ne nous étions pas vus depuis dix ans, mais notre affection était sincère. J'ai été évêque de Bayeux, vous savez, à cent kilomètres à peine de l'orphelinat de Giel. J'ai toujours considéré son œuvre comme l'une des plus fortes qui nous soit donnée d'accomplir. Élever des enfants livrés à eux-mêmes, n'est-ce pas le sens exact de notre mission ?

Il marqua une pause, convoquant peut-être des ombres anciennes.

— Vous étiez l'un des protégés d'Honoré ? reprit-il après un temps.

— J'ai été placé à l'orphelinat, oui. À trois ans. Et c'est grâce à l'abbé que j'ai poursuivi mes études à Paris. Il comptait que je devienne instituteur et que je retourne à Giel faire la classe aux petits. Mais la guerre s'en est mêlée et, en 1918, j'ai choisi la brigade criminelle.

— Honoré devait être fier de vous, quoi qu'il en soit.

— Je ne lui ai pas vraiment donné l'occasion de me le dire, soupira le jeune homme. Je suis revenu seulement pour lui fermer les yeux. Ou presque.

— Alors nous avons le même genre de dette envers lui. C'est la raison pour laquelle vous vouliez me voir ?

— Pas seulement. J'ai besoin que vous m'aidiez dans une affaire personnelle. Une affaire dans laquelle le père Malvieux avait sa part. Et vous aussi, d'une certaine manière.

L'archevêque fronça les sourcils.

— De quoi s'agit-il ?

— De ma mère... Jusqu'à l'âge de huit ans, j'ai cru qu'elle était morte. Et puis un jour, elle a surgi à l'orphelinat, sans crier gare. Une femme magnifique, dans une robe blanche... Puis elle a disparu de nouveau. Elle est revenue ensuite à trois ou quatre reprises, au gré de ses fantaisies. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui en vouloir, évidemment. Surtout qu'elle refusait de me reprendre. Je... je ne pouvais envisager qu'elle ait ses raisons à elle. Enfin, bref, lorsque j'ai quitté Giel, je me suis promis de ne plus la revoir. Jamais.

— Même si elle est juste, la colère est mauvaise conseillère, glosa l'archevêque. Et tout comme le rire, le pardon est le propre de l'homme. Malheureusement, ajouta-t-il, aussi douloureuse que soit votre histoire, je ne comprends pas en quoi je peux vous être utile.

— Ma mère a toujours été une énigme, poursuivit François. Elle voyageait constamment et laissait rarement d'adresse. Après la disparition de l'abbé Malvieux, j'ai trouvé certaines lettres qu'il avait mises de côté pour moi. L'une d'entre elles était signée de votre main.

— Ça ! s'étonna Léon Amette. De ma main, vous êtes certain ?

François sortit de son portefeuille un papier plié de couleur bistre. Il le présenta au cardinal, qui l'examina de près avant de le lire à haute voix :

Le 7 juin 1909,

Au supérieur de l'orphelinat agricole de Giel,

l'Abbé Malvieux.

Mon cher Abbé,

Monseigneur de Beauséjour me fait savoir qu'il vous a adressé plusieurs messages vous priant de l'informer de tout renseignement utile que vous auriez à connaître sur la mère du jeune pensionnaire dont il vous a parlé. Je me permets d'insister à mon tour sur le service que vous lui rendriez et sur la part que vous prendriez ainsi à l'établissement de vérités importantes pour nous tous. Comptant sur votre fraternel soutien,

Je souhaite à votre belle et bonne œuvre une pleine bénédiction,

Léon Amette, Archevêque de Paris.

— Ma foi, reconnut l'homme d'Église en se frottant le menton, ce courrier m'était sorti de l'esprit. Il faut dire, j'en écris tant !

— Serait-il indiscret de vous demander à quoi il faisait allusion ?

— Eh bien... Pour ce qui m'en revient, monseigneur de Beauséjour était à la recherche d'une certaine femme. Je... je me suis contenté de relayer la requête qu'il avait présentée à l'abbé Malvieux en vain. Vu nos liens, monseigneur de Beauséjour escomptait que j'aie plus de poids que lui. Il se trompait.

— Qui est monseigneur de Beauséjour ?

— L'évêque de Carcassonne. Il l'était à l'époque et il l'est encore aujourd'hui.

Carcassonne... Ni le père Malvieux ni sa mère n'avaient jamais évoqué cet endroit devant lui.

— Et que voulait l'évêque de Carcassonne ?

Léon Amette détourna brièvement le regard.

— Je n'ai plus les détails en tête, se défaussa-t-il. Par ailleurs, je crains que ce ne soient des histoires désagréables à entendre pour un fils.

— J'ai passé quatre ans dans les tranchées, exposa calmement

François. J'ai tué de pauvres gars qui avaient la peur dans les yeux, j'ai porté les cadavres de mes camarades et cent fois j'ai cru que j'étais mort. J'ai gardé aussi quelques grammes de ferraille en souvenir, fit-il en montrant la cicatrice sur sa tempe. Croyez-moi, j'ai vécu pire.

— Loin de moi l'intention de discuter vos souffrances, mon garçon. Mais je sais aussi que les blessures de l'enfance peuvent brûler éternellement. Est-ce vraiment ce que vous voulez ?

L'air farouche de François valait toutes les approbations.

— D'accord, céda le vieil homme. N'exigez pas trop de moi cependant, ma mémoire est parfois moins sûre encore que mes jambes. Ce dont j'ai souvenir, c'est que monseigneur de Beauséjour voulait mettre fin à une méchante rumeur qui empoisonnait son diocèse. Une jeune femme qui avait quitté la région des années plus tôt en prétendant que l'enfant qu'elle portait était celui du curé de la paroisse. La rumeur n'a cessé d'enfler jusqu'en 1908, date à laquelle monseigneur de Beauséjour s'apprêtait à nommer le curé en question vicaire épiscopal. Son entourage le lui a déconseillé en raison du scandale. Mais un évêque est un homme de vérité et il a tenu à mener sa propre enquête.

— Avec quels résultats ?

— Je l'ignore. Je ne portais qu'un intérêt lointain à ses démarches, je l'avoue.

— Sinon que l'abbé Malvieux n'a pas fait suite à votre lettre, souligna François. Pas plus qu'aux sollicitations de l'évêque de Carcassonne.

— À ma connaissance, du moins. Mais peut-être votre mère n'avait-elle rien à voir avec la dame en question ? Cela pourrait expliquer le silence d'Honoré.

Le policier ne répondit rien. Si sa mère avait été étrangère à cette histoire, l'abbé Malvieux l'aurait fait savoir à ses coreligionnaires, tout simplement. Si au contraire il s'était tu, c'est qu'il y avait un lien. Être le fruit des amours secrètes d'un curé, François n'aimait pas cette idée. Et puis cela ne justifiait pas que Blanche ait continué à se cacher tant d'années plus tard.

— Plutôt que de laisser s'insinuer le doute, suggéra Léon Amette, tâchez de renouer avec votre mère. Et d'en discuter. Vous savez où elle se trouve ?

Oui, il le savait. Malgré les grands dieux qu'il s'était jurés, il avait fini par la revoir. Quatre mois plus tôt, précisément après le décès du père Malvieux. Elle ne risquait plus de lui échapper d'ailleurs : elle était

internée dans le pavillon des folles du Bon-Sauveur de Caen. Avec le comportement d'une enfant de dix ans, terrorisée par on ne savait quels fantômes. Sur le diagnostic, les médecins hésitaient : aliénation définitive ou confusion passagère, seul l'avenir le dirait. Ce qu'il y avait de certain en tout cas, c'est qu'Honoré Malvieux s'était démené pour que Blanche soit gardée au secret, à l'abri de ceux qui la recherchaient. Tant qu'il n'aurait pas fait la lumière sur ce passé, François n'avait aucune intention de livrer des informations à qui que ce soit. Pas même à un archevêque. Fût-il cardinal...

— À ma connaissance, il n'y a aucun moyen d'entrer en communication avec elle, biaisa-t-il — et ce n'était qu'un demi-mensonge. Mais peut-être, si je pouvais joindre celui qu'on prétend être mon père, en découvrirais-je davantage ? Vous connaîtriez le nom de ce curé ou la paroisse où il officiait ?

On frappa à cet instant et une religieuse entra, portant un plateau avec des flacons et une seringue.

— Pardon de vous déranger, Éminence, c'est l'heure de votre piqûre, annonça-t-elle avec autorité. Et si je puis me permettre, vous savez ce qu'a dit le docteur concernant les visites... Il vous faut du repos.

Quoi qu'il fût mine de la regretter, Léon Amette sembla plutôt soulagé de cette intrusion.

— Je vous l'avais dit, glissa-t-il avec un geste d'impuissance, sœur Gonzague est impitoyable.

— Je m'en vais, capitula François sous le regard insistant de l'infirmière. Si vous pouviez seulement me donner un nom...

L'archevêque toussota pour dissimuler sa gêne.

— Malheureusement, mon fils, voilà exactement le genre de prouesse dont mon vieux cerveau n'est plus capable.

François esquaissa une moue compréhensive. Dès qu'il était question de sa mère, de toute façon, c'était mensonge contre mensonge.

Okhrana

— Un peu qu'on va trinquer ! rugit Serge Abliker en exhumant une bouteille et trois verres de sous son bureau. Ça fait quoi ? Sept ans ? Huit ans ? Avant la guerre en tout cas...

— 1912, je pense, avança Mortier. Au mariage de Pichon...

— Merde, Pichon, oui ! confirma le grand rouquin. Paraît-il qu'un char allemand l'a écrasé à Saint-Quentin en 18. À deux mois de la quille, tu parles d'une guigne ! Allez, à Pichon, tiens...

Malgré l'heure matinale, il servit un doigt de cognac à ses hôtes et tous trois trinquèrent à la mémoire de ceux qui n'étaient plus.

— En tout cas, tu as l'air de te défendre, le complimenta Adrien en embrassant la pièce du regard. C'est autrement plus coquet qu'à la préfecture.

Le propriétaire de l'agence Abliker-Frères, détectives-conseil eut un reniflement satisfait.

— On a récupéré les meubles à une vente aux enchères, se félicita-t-il. Mon frère aime le style Empire, et les dorures et le velours, ça rassure les clients. En plus, depuis l'armistice, ils se bousculent, faut voir ! Divorces, chantages, héritages, fidélité de madame, maîtresses de monsieur, à croire que survivre à la guerre leur a donné des ailes.

Mortier opina en prenant une gorgée d'alcool dont les arômes puissants laissaient en bouche une impression de fleur.

— On a besoin de tes lumières, Serge, attaqua-t-il en claquant la langue. Un Russe a été assassiné hier dans le XVII^e et tout porte à croire que le meurtre est lié à ses activités. Il était de l'Okhrana.

— Ah...

— Si je me souviens bien, tu as travaillé avec ces gens-là, non ?

— Il s'appelait comment, votre type ?

— Ça dépendait des endroits. Ivan Kaspov en Russie, Ivan Milianov à Paris.

Abliker secoua négativement la tête :

— Inconnu au bataillon, désolé.

— D'après les papiers qu'on a trouvés chez lui, il avait enquêté sur une affaire d'attaque de banque en 1907. Un gros pataquès avec beaucoup de morts et d'argent à la clé. À Tiflis, si ça t'évoque quelque chose. Ivan avait plus ou moins permis à l'Okhrana de coffrer le cerveau de l'affaire, un dénommé Ter-Petrossian, dit aussi Kamo. Lequel a finalement réussi à s'évader... Du coup, mon collègue et moi, on se demande si par hasard lui ou ses complices auraient pas voulu se venger.

— C'est vrai que ça châtaigne pas mal chez les Russkofs ces temps-ci, approuva Abliker. Entre ceux qui complotent pour le retour des tsars et ceux qui jurent que par Lénine, c'est plus Paris, c'est Petrograd-sur-Seine. Y en a même qu'on a repêchés dans le ruisseau ici et là. Mais je suis plus dans la danse, moi, je peux rien pour vous.

— Et la banque de Tiflis ? interrogea Mortier.

— J'en ai entendu parler, bien sûr. C'est le moment où je quittais la Sûreté générale pour le consulat de Russie. Tout le monde était sur les dents, là-bas. Ils épluchaient chaque fiche et remontaient la piste la plus insignifiante. Quant à Petrossian, dans le genre, c'était une légende. Un fanatique de la révolution, et jamais en retard pour massacrer son prochain.

— Ça correspondrait, renchérit Mortier. En plus d'Ivan, il a liquidé sa femme et l'un des mômes.

— En même temps, tempéra le détective, si Petrossian voulait se venger de tous ses ennemis, il aurait pas assez de deux vies ! Et maintenant que sa bande est au pouvoir, il a d'autres chats à fouetter.

— Donc, tu n'y crois pas ?

— Je te dis ce qui me vient, rien d'autre. En tout cas, Kaspov ou Milianov, j'ai pas fréquenté. Pour le reste, j'ai plus ma carte de police.

— Nous aurions quand même besoin de renseignements, insista François. Ne serait-ce que pour comprendre où on met les pieds. Le rôle de l'Okhrana, son fonctionnement, ce qui pourrait justifier qu'on s'en prenne à ses membres...

— Pardon, mon rayon à moi, c'était le bureau de Paris.

— Justement, c'est à Paris qu'on a assassiné les Kaspov.

— Pas faux. Qu'est-ce que vous aimeriez que je vous raconte, alors ? Pourquoi je suis allé me fourrer dans la gueule de l'ours ?

— Ce serait un point de départ.

Abliker proposa une seconde tournée que ses invités déclinèrent poliment – l'obligeant, par effet de compensation, à se resservir pour trois. Il s'en offrit une rasade avant de se lancer.

— Assez de la routine, voilà ce qui m'a poussé dans les bras des Russkofs. La Sûreté, quand t'es vissé sur une chaise, tu prends vite racine. Des rapports, des rapports, et encore des rapports... L'Okhrana cherchait des flics d'ici avec des relations solides dans la maison Poulet, histoire d'avoir des tuyaux de première main. Ils proposaient un bon salaire et du terrain : filatures, infiltration, surveillance... J'ai toujours aimé quand ça secouait. Tu te souviens, Adrien ?

Approbation vigoureuse de l'ex-compagnon de régiment.

— En plus, continua Abliker, une partie de ma famille est d'Irkoutsk, je bredouille plus ou moins la langue. Bref, on était faits pour s'entendre.

— Ils ont recruté beaucoup de policiers comme vous ? s'enquit François.

— On était une demi-douzaine à travailler rue de Grenelle. Plus autant d'agents arrivés de Saint-Petersbourg pour s'infiltrer en douce dans les groupes. Sans compter les occasionnels, les collègues de la Sûreté qu'on faisait monter sur des coups, des fois qu'il y ait de la bagarre. Et puis plein de femmes aussi, se mit-il à rigoler. Mon chef, Henri Bint – un vrai monsieur français celui-là –, c'était un spécialiste... Il levait de jolies poupées pas farouches et il s'arrangeait pour qu'elles croisent le chemin des cibles. Croyez-moi, ça mordait comme des poissons dans un baquet : à pleine gueule et la bouche en cœur. Combien de gaillards muets comme des carpes se déballonnaient au saut du lit ! Leurs déplacements, les huiles qu'ils avaient dans le collimateur... Toujours se faire plus beau qu'on est, c'est la faiblesse des hommes.

— Vous aviez pas grand mérite, alors, le titilla Mortier.

— Te trompe pas, rétorqua l'autre, y avait aussi des coriaces. Surtout qu'avant la guerre ils se sont mis à nous copier. Ils ont retourné certaines filles pour qu'elles les mettent au courant de ce qu'on tramait. Les bonnes femmes adorent les révolutionnaires, ça les fait rêver. Résultat, quand on arrivait pour ramasser la couvée, le nid était vide. Ou bien on se pointait dans une cache d'armes et tout nous pétait à la figure. Plus d'une fois on s'est fait roussir le poil. Encore que moi, hein..., plaisanta-t-il. Et puis y en a un, un petit malin, il a fini par

trouver la combine. Vladimir Bourtséf, ça vous dit quelque chose ? Un journaliste, plus ou moins. Il faisait des enquêtes sur nos agents et il balançait les noms dans la presse. Il en a grillé quelques-uns, ce salopard, et plus question de couverture ou d'opération secrète. Par la même occasion, il envoyait sa prose aux députés socialistes, histoire de les exciter. Et les moutons ont commencé à bêler en chœur. « Mais c'est insupportable ! » qu'ils ont crié. « Des règlements de comptes, sur notre propre sol ! Une puissance impériale ! Et la République ? Et les droits de l'homme ? Et la liberté ? » Et patati et patata... Bref, *La Carmagnole* des faux culs.

— Remarque, ils avaient pas complètement tort, glissa Mortier. Nous aussi, à la Criminelle, on trouvait que vous exagériez. Plus d'une fois vous nous avez coupé l'herbe sous le pied.

— Bah ! C'est parce qu'on travaillait avec la Sûreté et qu'entre Sûreté et Criminelle ça a toujours été comme chien et chat. Mais sois pas naïf, Adrien, tous les gouvernements nous ont couverts les uns après les autres, tous ! Trop contents qu'on assaisonne les agitateurs et les terroristes à leur place... Jusqu'au jour où ces messieurs les députés nous sont tombés sur le poil pour de vrai. C'était en 1913 : une déclaration officielle à la Chambre, une sommation à la Russie et rideau. Plus d'Okhrana de Paris, plus d'ingérence !

Il savoura son cognac, avant d'ajouter, l'œil allumé :

— Enfin, officiellement...

— Ah ! s'exclama Mortier. Parce qu'officieusement... ?

— Officieusement, mon patron, Henri Bint, a ouvert cette agence de détective. Bint et Sambain, ça s'appelait à l'époque. « Recherches et surveillances ». En fait, ça servait de paravent à notre petite boutique. Les mêmes musiciens, mais avec la sourdine. Ça a fonctionné gentiment jusqu'à la révolution, et quand les bolcheviks ont ramassé la mise, l'Okhrana a été dissoute pour de vrai. Plus de roubles, plus de troubles...

— Et comment tu t'es retrouvé dans ce fauteuil ? demanda Adrien en désignant le siège aux accoudoirs à tête de lion.

— Bint est mort en 17. Quant aux Russes, ils avaient payé la taule mais ils étaient plus là pour la réclamer. On s'est arrangés avec la famille et on a repris l'agence à bon compte. C'est devenu un établissement tout ce qu'il y a de respectable, tu peux y aller !

— Les Kaspov redoutaient quelque chose, réfléchit François tout haut. Même incognito et retranchés dans leur appartement, ils restaient sur le qui-vive. Les valises pleines et prêts à décamper. À votre avis, qu'est-ce qu'ils fabriquaient à Paris ?

— Des milliers et des milliers de Russes blancs se sont réfugiés ici, observa Abliker. La Ville Lumière, y a plus pénible comme exil.

— Tous ne vivent quand même pas enfermés et sous un faux nom, raisonna François. Peut-être que les Kaspov ne se contentaient pas de fuir ? Peut-être qu'ils étaient venus retrouver quelqu'un ?

— Je vous répète, appuya le détective, il y a cinq mille Russes blancs qui se promènent sous nos fenêtres. Bon courage pour tirer la fève !

— Mais vers qui un ancien de l'Okhrana pourrait-il se tourner, alors ? En qui aurait-il confiance ? Sinon en un autre ancien de l'Okhrana ?

Abliker vida cette fois la moitié de son verre.

— Pas bête, admit-il en fixant le jeune policier. Et vous voudriez que je joue les chiens de piste, c'est ça ? Que je vous lève le gibier ?

— À la place de Kaspov, à quelle porte iriez-vous frapper ?

— Mon pauvre, il y a longtemps qu'il n'y a plus ni porte ni fenêtre et que la maison est par terre ! Les agents russes se sont évaporés et, à part moi, les Français sont à peu près tous morts, à la guerre ou ailleurs. Quant aux deux ou trois qui ont survécu, je n'ai aucune nouvelle. Ils ne sont plus sur le marché, en tout cas.

— Alors pourquoi se cacher ainsi dans le XVII^e ? Que pouvaient-ils attendre, terrés dans leur appartement ?

— Ils ne sortaient jamais ? s'étonna Serge Abliker.

— Les courses et la promenade des enfants, précisa François, rien d'autre. Toujours madame, jamais monsieur. Et puis oui, trois fois par semaine, la messe. À l'église de la rue Daru.

— La rue Daru, répéta le détective, songeur. Ouais... Le pot de sucre et les mouches à miel.

— Pardon ?

— Tout Russe qui se respecte va à l'église, voyez-vous. Surtout depuis la révolution. Et les Russes de Paris vont rue Daru... Il y a eu des rumeurs sur un type qui aurait eu son quartier général là-bas. Pas un vétéran de l'Okhrana, mais un anti-bolchevik quand même. Du genre engagé.

— C'est lui qu'Ivan aurait pu vouloir contacter ?

— Je lis pas dans les tarots, mais pour vos Kaspov, à moins que les épiceries et les jardins d'enfants soient des repères à tsaristes, l'église était la couverture idéale. La rue Daru, c'est la place de la République un 14 Juillet mais pleine de mangeurs de *zakouski*. Parfait pour préparer le retour de l'empire.

— On connaît son nom, à ce type ? le pressa Mortier.

— C'est là où ça devient croquignolet. À ce qu'on raconte, le bonhomme est un courant d'air. Un genre de Fantômas. C'est lui qui décide à qui il parle, jamais le contraire. Enfin je dis ça, je suis pas allé vérifier. Je le tiens d'un oncle qui est un habitué de l'église. C'est ce qui se raconte là-bas... Mais peut-être que c'est des bobards, des légendes de vieux Russes qui ont le mal du pays. En tout cas, j'ai rien d'autre dans la musette, désolé.

— Et pourquoi le Fantômas du tsar devrait-il se cacher ? poursuivit François. S'il est entouré de Russes blancs, qu'est-ce qu'il a à craindre ?

— C'est plus compliqué que ça, jeune homme. Parce que si les tsaristes ont déboulé à la fin de la guerre, avant eux, y avait déjà eu les opposants à Nicolas II. Qui sont encore là, pour la plupart. Y compris rue Daru. Résultat, entre les anti d'avant et les anti d'aujourd'hui, ça se frictionne. Sévère, même. Ajoutez à ça que Lénine a peut-être détruit l'Okhrana mais qu'il s'est empressé de remonter sa police personnelle. La Tcheka... Qui bien sûr a ses entrées rue Daru. Et à côté de la Tcheka, croyez-moi, nous autres, on était des enfants de chœur. Ça peut l'inciter à la prudence, le Fantômas.

Il vida son verre d'un trait, manière d'appuyer l'affirmation.

— Ça veut dire que si on met la main sur ce gars, on saura ce que manigançait Kaspov ? formula Adrien.

— À condition que ce Fantômas existe bel et bien, tempéra François. Question cinéma, j'ai appris à me méfier ¹.

Saint-Alexandre-Nevski

Fidèle à lui-même, Mortier fit crisser les pneus de la Delage en s'engageant pleins gaz rue Pierre-le-Grand, une belle perspective haussmannienne qui débouchait tout droit sur l'église orthodoxe de Paris.

— Je suis jamais venu ici, déclara Adrien en se garant abruptement sur le trottoir. Y a du monde, on dirait.

Ils laissèrent là leur véhicule et effectuèrent à pied les derniers mètres qui les séparaient de la rue Daru. Celle-ci longeait à la perpendiculaire l'enceinte de l'église et plusieurs grappes de badauds s'agglutinaient contre les grilles, devisant avec force gestes et s'interpellant à distance. Il y avait là des marchands de cartes postales, des crieurs de journaux russes, de vieilles femmes qui vendaient des genres de pâtés à la viande sur des tables pliantes et, devant l'épicerie-restaurant Daru, des clients qui jouaient aux échecs sur une terrasse minuscule.

— Abliker avait raison, souffla Adrien, c'est Petrograd-sur-Seine.

Devant le portail qui menait vers Saint-Alexandre-Nevski, un mendiant qui les guettait depuis le début avança main tendue, son œil crevé tourné vers eux, comme une exhortation à la pitié.

— Une pièce pour gentil Piotr, glapit-il. Une pièce...

Mortier sortit sa carte de la Criminelle et, quoique borgne, le malheureux n'eut pas besoin d'y regarder à deux fois pour battre en retraite. Au bas des marches, une dizaine d'hommes discutaient assez fort, cigarette aux lèvres. L'église trônait au milieu d'un jardin que bornaient côté rue deux pavillons blancs et que fermait à l'arrière un horizon d'immeubles. La masse de pierre grise, surmontée de clochetons et de bulbes, semblait quant à elle s'étirer dans la lumière du matin, un voile de brume encore accroché à ses flèches d'argent. Au-

dessus du porche, la fresque d'un Christ byzantin, nimbé de poussière étincelante, bénissait le visiteur.

Les deux inspecteurs gravirent le perron et ouvrirent la porte du vestibule, libérant un chapelet de voix graves aux accents mélancoliques.

— Une messe, tu crois ? chuchota Mortier.

La presse à l'intérieur de l'édifice ne laissait guère de doute. Une centaine de personnes, dont beaucoup de militaires et de femmes bien habillées, se tenaient debout sous la coupole, recueillis. Face à eux, un prêtre à la longue barbe blanche, portant une aube colorée, qui chantait bouche grande ouverte et mains tournées vers le ciel. Deux autres desservants l'accompagnaient en retrait, l'un à la mine sévère, presque blond, l'autre plus âgé et amputé d'un bras. Tous les deux étaient vêtus de noir et paraissaient absorbés par leur cantique. Dans le fond se déployait l'iconostase, vaste panneau de bois sculpté, peint d'une succession d'images dorées formant un carrousel de figures pieuses. Peut-être était-ce à elle, d'ailleurs, que s'adressaient les prières du chœur. L'atmosphère du sanctuaire était en tout cas à la ferveur, la profusion d'or et la lueur vacillante des bougies baignant l'air d'une vapeur sacrée.

— On fait quoi ? glissa Adrien à l'oreille de son collègue.

— On revient après la messe. Et d'ici là, on trouve quelqu'un pour nous aider.

Ils ressortirent du bâtiment et, après avoir questionné le groupe au pied des marches, se dirigèrent vers le pavillon de droite où résidait le gardien. Celui-ci était étonnamment jeune – une vingtaine d'années au plus – et lisait le journal *L'Auto* en mangeant une soupe trempée de pain. Visiblement, il appréciait peu qu'on le dérange et, même après que Mortier lui eut révélé leur identité et les raisons de leur visite, il ne se fit pas plus conciliant.

— J'y peux quoi, moi ? lança-t-il.

Il s'exprimait presque sans accent, avec une pointe de défi.

— Mme Kaspov aurait pu venir vous voir, suggéra François. Elle ne connaissait personne, il lui fallait quelqu'un pour l'aiguiller.

— Pas moi, en tout cas.

— Et concernant cette rumeur autour d'un complot tsariste ?

— Me fiche pas mal des rumeurs.

Le ton était cassant, comme pour signifier que la conversation était sans objet.

— Il est à peine onze heures, vous déjeunez tôt, non ? remarqua Mortier en manière de diversion.

— Je prends mon service à cinq heures. Nettoyer l'église, rajouter des cierges, vider les poubelles, tout ça avant le premier office... Y faut bien qu'à un moment ou un autre je nourrisse le bonhomme.

— Il y a combien de messes par jour ?

— Une ou deux, ça dépend.

— Et l'office en cours, ajouta Mortier, il se termine dans longtemps ?

— C'est une *panikhida*, ça va aller vite.

— Une *panikhida* ?

— Une prière pour les défunts. Le grand-duc Dimitri Pavlovitch l'a commandée pour son père et ses deux oncles. Les Rouges les ont fusillés en 1919. Le grand-duc, c'est pas n'importe qui... Un Romanov, de la famille impériale. Il était de ceux qui ont fait sa fête à Raspoutine pendant la guerre.

— Il fréquente souvent l'église ? fit Mortier, intéressé.

— Quand il est à Paris. Une fois par mois, à la louche.

Pas le bon profil, déduisit François.

— À part vous, quelqu'un pourrait nous renseigner ? s'enquit-il.

— Y a rien à renseigner, à mon avis... Mais tâchez d'attraper le père Smirnov après la messe : c'est lui le chef.

Il fallut un bon quart d'heure avant que la suite du grand-duc Pavlovitch ne se décide à quitter l'église, offrant une revue d'effectifs de ce que l'ancien régime tsariste comptait encore d'officiers à cordon et de princesses à fourrure. L'héritier des Romanov lui-même, très droit dans ses bottes de cavalier, couvert de médailles et de distinctions diverses, franchit les grilles de Saint-Alexandre-Nevski au pas cadencé, avec la mine grave de ceux qui n'ont plus que des désastres à célébrer.

— Il a pleuré, non ? murmura Mortier.

Les inspecteurs s'approchèrent ensuite des prêtres qui descendaient les marches à leur tour et obtinrent de les escorter jusqu'au pavillon de gauche, à l'écart des oreilles indiscretes. Le père Smirnov, le plus âgé des trois, accepta de les recevoir en privé, tandis que ses assistants retournaient à leurs occupations – une vieille femme en fichu attendait le plus jeune près d'une porte marquée « *Biblioteka* » en russe, tandis que le Manchot ne semblait avoir

d'autre obsession que d'aller se restaurer.

Une fois installés à l'étage devant un thé brûlant, les policiers exposèrent à l'archiprêtre – c'était son titre exact – dans quelles circonstances tragiques la famille Kaspov avait trouvé la mort et pourquoi la seule piste tangible les menait rue Daru.

— Même ici..., soupira Smirnov en lissant sa longue barbe. Je pensais que c'était laissé derrière.

Il était plutôt impressionnant avec sa forte corpulence, sa tunique noire et sa coiffe prolongée d'un voile qui peinait à contenir la masse blanche de ses cheveux. Le salon où il les avait reçus était du genre cossu, avec de beaux tapis orientalisants, des miroirs au décor compliqué et un immense piano à queue. Son épouse était apparue brièvement, mais une fois le thé servi au samovar, elle avait préféré se retirer.

— Nous avons entendu dire qu'il y avait des tensions entre vos fidèles, avançâ François. Des bagarres, à l'occasion.

— La guerre civile, on a eu chez nous ! s'exclama Smirnov de sa grosse voix. Trop de blessures encore ! Mais ici, à Saint-Alexandre-Nevski, tous les Russes ils sont ensemble. C'est la petite patrie, vous comprenez ? Avec le temps, je suis sûr ce sera la paix.

— Certains disent que quelqu'un a fait de l'église son quartier général pour comploter contre les bolcheviks. Vous en avez entendu parler ?

— Seul complot chez nous, c'est complot d'amour de Dieu, s'agaça le prêtre. Le reste, c'est le vent !

— Beaucoup de monde va et vient rue Daru, insista François, c'est une couverture idéale.

— On prépare par l'avance la Pâque russe, bien sûr il y a le monde ! La Pâque, c'est la souffrance du Seigneur pour sauver les hommes, vous savez, ça ? Les gens ici ont eu beaucoup la souffrance. Sainte Russie a eu beaucoup la souffrance ! Alors, il y a les paroles de vengeance qui sortent... Il faut pas en vouloir ! C'est pas dans les cœurs, c'est dans les bouches. Y a pas le complot du tout à Saint-Alexandre-Nevski !

Sa véhémence reflétait la crainte qu'une telle rumeur puisse se répandre. Apparemment, lui non plus n'était pas tranquille... Peut-être redoutait-il que les différends entre ses ouailles ne tournent à la bataille rangée ? Ou bien que le gouvernement français – qui avait forcément un œil sur les réfugiés russes de Paris – ne vienne mettre son nez dans la petite communauté ? Ou encore craignait-il les

réactions du pouvoir moscovite et de sa délicieuse Tcheka ?

Mortier, qui détestait l'eau chaude, profita de la question suivante pour reposer sa tasse, l'air de rien :

— Et si c'était un des religieux de votre église ? insinua-t-il. Ou le concierge, là, celui qui est si jeune et qui n'a pas d'accent ?

— Micha ? répondit l'archiprêtre en haussant un sourcil. Micha, c'est neveu l'ancien gardien qu'il est mort l'année d'avant... Ça fait longtemps il est en France, Micha, il a fait un peu les études. Gentil garçon, pas facile toujours, mais gentil. Il aime les chevaux, pas du tout la politique. Jamais complot.

— Bon, alors les autres prêtres ?

Smirnov aurait pu s'indigner, mais il parut songer à quelque chose.

— Les deux autres, ils aident pour la messe. Rien contre les bolcheviks, fit-il sans conviction.

— Deux agneaux qui viennent de naître, c'est ça ? le provoqua Mortier.

Pas sûr que Smirnov ait saisi l'allusion, mais le ton, lui, était explicite.

— Anton, c'est le jeune. C'est *pevtchie*, le chantre. Il sert tous les jours, il chante, il fait bibliothèque, il aide pour procession. Avec enfants, avec vieux... Jamais fatigué. Hélène, ma femme, elle dit c'est comme le fils pour nous. L'autre, lâcha-t-il avec moins de sollicitude, le nom c'est Sergueï Sokolovski. Il a perdu le bras à la guerre et... depuis il a... il a la colère.

— Nous y voilà ! se réjouit Adrien. Quel genre de colère ?

— Jamais il est content. Mais c'est les mots, hein, c'est la souffrance, comme Sainte Russie, comme tous. Pour lui aussi la paix ça va venir.

— Vous avez déjà évoqué l'Okhrana ensemble ? s'enquit François.

L'archiprêtre s'accorda quelques secondes avant de répondre :

— C'est mieux quand on parle que la messe, lui et moi. Sinon il prend la colère. Je rien peux dire de plus.

Les inspecteurs prirent congé et montèrent d'un étage jusqu'au logement mansardé qu'occupait le père Sokolovski. Ils le trouvèrent attablé devant une volaille désossée, une serviette autour du cou, la barbe et la main droite maculées de graisse, l'œil qui lançait des éclairs.

— Ça vous plaît de regarder l'infirme, hein ? les apostropha-t-il, la bouche pleine. L'infirme en soutane avec son bras de moins. Mal payé

de son amour pour Dieu, c'est ce que vous pensez ? Aidez-moi plutôt, la serviette tombe.

Ses intonations étaient slaves mais son vocabulaire assez français. Le jeune policier fit le tour de la chaise et renoua le grand torchon blanc dans le dos du pope.

— C'est arrivé comment ? l'interrogea François.

Le religieux s'essuya avec sa manche inutile et souleva sa serviette pour exhiber la décoration épinglée sur sa poitrine.

— J'étais aumônier au régiment russe de Champagne. J'ai monté à l'assaut quand la bombe a claqué. Elle a pris deux hommes et mon bras. J'ai eu la croix de Saint-Georges à la place...

— La médaille des braves, apprécia François. J'ai été blessé, moi aussi. Sur l'Aisne, en 18. Une couture sur la tempe et la croix de guerre au côté.

L'autre eut un hochement de tête complice, de ceux qu'échangeaient les camarades de feu lorsqu'ils se rencontraient.

— Alors tu vas comprendre l'injustice, gronda Sokolovski. Je suis archiprêtre, moi, tu sais. Comme Smirnov, pareil. Mais avec la main, je peux plus servir la messe tout seul. Du coup, ils me traitent comme moins que rien. Petit chanteur du chœur, voilà. Avec le petit salaire et le petit logement. C'est honnête, ça ? Je me suis battu pour eux !

— Contre les bolcheviks, aussi ? tenta François.

— Les bolcheviks ? ricana Sergueï. C'est pas eux qui m'ont pris mon bras ! Ni qui me donneront l'appartement plus grand, on dirait ! Je leur ai écrit, pourtant. À eux et au patriarche de la Sainte Église. Personne répond, tous se moquent des infirmes. Et en attendant, c'est Smirnov qui décide. Ma famille elle se serre comme les sardines, et lui il a les huit pièces avec les belles fenêtres. Tu trouves ça juste ?

De sa main valide, il désigna près du poêle une banquette couverte d'une fourrure sur laquelle étaient posés plusieurs livres et une poupée dans un costume bariolé.

— Tu vois où ma fille elle dort ? Et ma chambre, derrière, c'est pas mieux qu'un placard. C'est pour ça, dès que je peux, j'envoie la femme et la petite à Orléans, chez les cousins. Là-bas elles ont l'espace, tandis qu'ici... Je suis pourtant aussi archiprêtre que Smirnov !

Obsédé qu'il était par ces histoires de hiérarchie et de préséance, on l'imaginait mal fomentant discrètement le renversement de Lénine...

— Ce qu'il se doute pas, Smirnov, poursuivit-il avec un rictus mauvais, c'est que j'ai fait aussi la lettre à votre président Deschanel. Et

à l'archevêque de Paris, puisque j'y étais. On est tous chrétiens, non ? Les frères doivent aider les frères !

François sourit intérieurement : l'aurait-il su plus tôt qu'il en aurait touché deux mots à Monseigneur Amette !

— Et cette affaire de complot, relança Adrien, elle est arrivée jusqu'à vous ?

— Ah, les complots ! En Russie, c'est comme l'air tu respirez ! C'est l'âme russe, ça, jamais satisfaite. N'importe les circonstances ! Tiens, une fois, dans la tranchée...

Sokolovski partit dans une digression émaillée de points d'exclamation sur un capitaine de son régiment jamais content de la température du thé qu'on lui servait au front, mais François ne l'écoutait que d'une oreille. Un détail venait de le frapper : l'un des livres sur le lit de la fillette avait la même couverture grise que celui que tenait le fils Kaspov lorsqu'on l'avait assassiné.

— Vous permettez ? demanda François en avançant vers la banquette.

Il prit l'ouvrage et déchiffra son titre : *Kolobok*.

— De quoi s'agit-il ?

— Des contes de chez nous, ma fille adore.

François feuilleta le petit volume illustré sans savoir ce qu'il cherchait vraiment.

— Vous l'avez acheté où ?

— Ça vient la bibliothèque paroissiale. En dessous... Les Russes d'ici y vont pour lire les livres comme à la maison.

La bibliothèque... *Biblitoteka*. Une vague lueur s'alluma dans l'esprit de François. Il fila à la fin de l'ouvrage et y trouva un gros cachet à l'encre noire : une croix chrétienne surmontée de trois lettres, C, A, H. Trois lettres de l'alphabet cyrillique... S, A, N dans leur transcription française. Saint-Alexandre-Nevski.

Oui, une infime lueur.

— La bibliothèque, c'est bien Anton qui s'en occupe ? se fit confirmer François.

— Anton, sûr ! Ça c'est un garçon avec le respect de l'aîné. L'amour de Dieu et l'amour des livres...

— Il habite où ?

— Je sais pas. La banlieue, à l'ouest, je crois. Mais il y a le canapé dans la bibliothèque en bas, il y dort des fois. Vous pensez pas

qu'Anton... ?

— On va s'en assurer, trancha François.

Il remercia le prêtre d'un geste et se précipita vers l'escalier, Mortier sur ses talons :

— Tu m'expliques ? quémанда ce dernier.

— Les livres qu'on a trouvés chez les Kaspov, ils viennent tous d'ici. Ils portent le cachet de l'église. Tolstoï, Gogol... Des romans, des fables, mais rien de religieux. Même pas de bible. Tu me suis ?

— Euh, deux marches derrière, oui. Par contre, question raisonnement, je suis aux fraises.

— Anna n'était pas une grenouille de bénitier, exposa François. Si du moins l'expression a du sens chez les orthodoxes... Ce n'est pas des missels qu'elle trimballait tous les trois jours : elle allait voir le bibliothécaire.

— Anton ? Alors ce serait lui, le gars qui nous intéresse ?

Pour toute réponse, François frappa à la porte de la bibliothèque. Aucune réaction. Il actionna la poignée, mais le verrou était mis.

— Merde ! jura Adrien. Il a dû sentir venir le coup.

Ils regagnèrent le jardin, où quelques badauds traînaient encore. Le gardien passait le balai sur le perron et François le héla :

— Vous sauriez où est le chantre, par hasard ?

— Avec ces livres, non ? suggéra Micha.

— La bibliothèque est fermée.

— Alors il déjeune, si ça se trouve. Essayez voir chez Daru, juste à côté.

Les deux inspecteurs quittèrent l'enceinte de Saint-Alexandre-Nevski pour retrouver l'animation de la rue. Ils n'avaient pas fait dix mètres cependant que Piotr, le mendiant de tout à l'heure, les alpagua.

— Pardon, couina-t-il, pardon !

Il agitant un papier dans sa main, l'air suppliant.

— Pour vous !

Mortier saisit avec circonspection la feuille pliée en quatre, comme si elle menaçait de lui sauter au visage.

— Qu'est-ce que t'es allé inventer, encore ? grogna-t-il.

— Pour vous ! répéta le borgne en baissant la tête, des fois qu'une gifle parte. Gentil Piotr !

Adrien lut les quelques mots écrits en violet avant de tendre le message à son collègue.

— Vise ça.

François prit le papier à son tour. Une adresse, plus un avertissement :

*31 rue de Nanterre, Asnières
Dans moin trentes minutes*

— Qui c'est qui t'a remis ça ? questionna Mortier.

— Garçon, petit garçon... Moi pas connaître.

— Quel garçon ? fit Adrien en roulant des épaules.

— Moi pas connaître, je jure ! Il donne billet et il a dit pour police. Pour vous... Courir très loin, ensuite.

— C'est vrai ce mensonge ? s'énerma Mortier en agrippant le malheureux par le revers élimé de son veston.

— Gentil Piotr ! Pas mensonge !

L'inspecteur s'apprêtait à secouer un tantinet son témoin, mais François le retint.

— Une demi-heure, Adrien.

— Quoi ?

— Notre correspondant nous donne une demi-heure pour aller à Asnières.

— Et y se passera quoi après ?

— Après, je l'ignore. Essayons déjà avant.

Mortier leva un doigt menaçant vers le borgne :

— Toi, si tu t'es payé ma fiole, je te fais un deuxième œil. Et d'un joli bleu.

François le tira par la manche et l'entraîna rue Pierre-le-Grand :

— Combien de temps pour Asnières, à ton avis ?

— Vingt-cinq minutes, si on ne craint pas d'amochoer quelques piétons.

— Alors il vaut mieux que je conduise.

Une fois revenus à la Delage, cependant, une déconvenue les attendait : les pneus avant étaient crevés.

— Nom de Dieu, pesta Mortier, regarde ces entailles ! Ils ont lardé le caoutchouc avec un couteau !

— Et on n'a qu'une roue de secours, renchérit François.

— C'est qui le foutu buveur de thé qui s'en est pris à ma voiture ? explosa Adrien en tendant un poing vengeur vers les immeubles alentour.

— On va réquisitionner un véhicule, tant pis, trancha François en se dirigeant vers le boulevard de Courcelles.

Cette fois, la chance leur sourit : un taxi tournait le coin de la rue. François se précipita en brandissant sa carte tricolore.

— Police ! enjoignit-il. On doit aller à Asnières. Tout de suite !

Le chauffeur ralentit, examina le carton à travers la vitre et, sans se donner la peine de soulever sa casquette, opina du chef.

— Vas-y tout seul, l'incita Mortier, on peut avoir besoin de la Delage là-bas. Je dégotte un garage et je te rejoins.

François s'engouffra sur le siège arrière du taxi.

— Rue de Nanterre, commanda-t-il. Vous avez vingt minutes.

Russie intégrale

Le chauffeur faisait preuve d'au moins deux qualités précieuses dans une situation de ce genre : la virtuosité, qui lui permettait de se jouer des embarras de la circulation, et la discrétion, qui laissait à François le loisir de réfléchir aux événements de la matinée. Concernant le Fantômas de la rue Daru, on pouvait désormais estimer qu'il avait de bonnes chances de se prénommer Anton. L'église, et plus encore la bibliothèque, offrait en effet une situation idéale pour tirer les ficelles d'un complot. Restait à savoir si le chantre de Saint-Alexandre-Nevski était aussi responsable du triple meurtre de la rue Guillaume-Tell. Peut-être le harcèlement des Kaspov avait-il fini par l'exaspérer, susceptible qu'il était de mettre sa couverture et ses agissements en péril ? Pour autant, cela pouvait-il constituer une raison de massacrer toute une famille ? Et avec cette sauvagerie ? Difficile à admettre, surtout de la part d'un religieux.

Quant au mystérieux correspondant qui les sommait de rejoindre Asnières, on pouvait supposer que lui aussi était russe – l'orthographe hésitante et le recours au mendiant Piotr allaient dans ce sens – et qu'il n'avait rien manqué de la descente de police. Ses objectifs, eux, restaient flous. François ne croyait pas une seconde à un piège mais plutôt à une manifestation de cette « conspirationnite » aiguë qui agitait la Russie en général et son excroissance parisienne en particulier. Le fait que la Delage ait été prise pour cible illustrant même les tensions au sein de la communauté : à force de s'épier les uns les autres, ils voyaient des ennemis partout.

À moins que...

François se pencha sur le conducteur :

— C'est le pont de Clichy, non ? On ne doit plus être très loin.

L'autre se contenta d'approuver en ouvrant quatre des cinq doigts

de sa main droite. Quatre minutes.

— Tant mieux, se réjouit François, on y sera à temps. Vous êtes russe, j’imagine ? ajouta-t-il en détaillant la tunique noire qui dépassait de sa vareuse et son col relevé, doublé d’une fourrure épaisse.

— *Da.*

— C’est une chance que vous ayez tourné rue Pierre-le-Grand pile au moment où on avait besoin de vous...

— *Da...*

Le policier dégaina son browning et le colla contre la tempe du chauffeur.

— Vous n’êtes pas très bavard, Anton.

Le chantre ne broncha pas. De la pointe du revolver, François fit glisser la casquette, libérant de longues mèches de cheveux blonds.

— Vous pouvez m’expliquer à quoi tout ça rime, s’il vous plaît ?

— Personne doit savoir, répondit Anton d’une voix calme où résonnaient les échos de sa langue natale.

— Et ça vous autorise à crever les pneus de policiers français ?

— Au moins je suis sûr on n’est pas suivis, répliqua-t-il sans se démonter.

— C’est Piotr qui avait repéré notre véhicule, je me trompe ? Il nous a vus arriver... Il vous a renseigné contre quelques pièces, je suppose ?

— J’ai donné à lui l’enveloppe avec l’adresse pour Asnières. Plus le petit billet. Lui, il a donné l’enveloppe à vous.

— Désolé de vous décevoir, mais en plus du billet, votre ami Piotr a dû garder l’enveloppe : on n’a eu droit qu’au message. Ce qui ne me console pas du sacrifice de mes pneus...

— Les autres, ils auraient suivi la voiture de vous si vous l’aviez prise. Moi je laisse pas me suivre.

— Qui sont les autres ?

— Vous doutez très bien...

— Mouais... Et pourquoi ce rendez-vous ?

— Attendez. La maison arrive juste après.

Ils longèrent la ligne de chemin de fer en s’éloignant du centre-ville d’Asnières, puis remontèrent la rue de Nanterre jusqu’à un pavillon en meulière qui semblait à l’abandon. Avant de couper le moteur, Anton

se tourna vers son passager, un doigt sur la bouche :

— Personne doit savoir.

Après avoir ouvert une grille en piteux état, ils traversèrent un jardin où traînaient diverses pièces de ferraille et de bois et où un tas de sable piqueté d'herbes folles n'en finissait pas de se répandre. Les volets de la maison étaient clos et la porte grinça désespérément en cédant devant eux. À première vue, le rez-de-chaussée était vide, les murs pelés et les taches d'humidité sur le plafond témoignant du peu d'entretien de la bâtisse. Mais le quartier général du Russe se situait en réalité au sous-sol : celui-ci avait été transformé en pièce à vivre scandée par une succession d'armoires, avec une table entourée de chaises, un poêle et un lit de camp. Des vêtements sacerdotaux étaient pendus sur un côté et un garde-manger grillagé sur lequel était posé une bouteille de vin accueillait des victuailles.

— Où sommes-nous, exactement ? l'interrogea François.

Le chantre l'invita d'abord à s'asseoir, se défaisant de sa vareuse et glissant deux bûchettes dans le poêle, la température à l'étage inférieur étant plutôt fraîche.

— Vous connaissez Russie intégrale ? lança-t-il en s'asseyant à son tour.

— Russie intégrale ? Jamais entendu parler.

— C'est groupe clandestin, normal.

— Alors si c'est normal...

— Vous êtes police, police sait les choses, des fois.

Il avait un visage plutôt juvénile, des traits tout en rondeurs et pourtant marqués par les épreuves. Un gamin poussé trop vite, comme beaucoup d'enfants de ce siècle.

— Rassurez-moi, vous ne m'avez pas conduit dans cette cave pour jouer aux devinettes ? s'agaça François.

— Pardon, oui... Russie intégrale, c'est le groupe il va remettre les Romanov sur trône de Russie. Et grande Russie, encore : avec toutes les régions perdues de la guerre civile et même Pologne. Russie intégrale, voilà.

— D'accord. Et vous comptez vous y prendre comment ? En conduisant des taxis habillé en pope ?

— Je suis *peutchie*, répondit l'autre posément, je chante pour Dieu. Dieu de la Sainte Russie... Beaucoup les Russes font taxi ici, c'est un ami à moi qui m'a prêté pour ce matin. Mais je rassure à vous, j'ai aussi les autres amis. Les amis qui ont l'argent, les amis qui ont les relations.

C'est eux ils font Russie intégrale.

— Vous auriez des noms ?

— Je donne pas les noms, jamais. Je peux dire juste certains ils étaient au traité de Versailles. Avec la délégation de Russie blanche. Je suis pas seul, je vous dis.

— Alors pourquoi ce besoin de parler si vous ne pouvez rien dire ? D'ordinaire, les confessions, c'est plutôt vous qui les recevez, non ?

— À cause tout à l'heure, j'ai appris le meurtre des Kaspov, lâcha-t-il d'un ton lugubre.

— Il y a un lien avec Russie intégrale ?

— Je pense pas c'est pour ça ils ont tué Kaspov. Mais s'ils ont tué Kaspov, alors ils peuvent tuer moi. Je préfère dire tout avant que c'est trop tard.

— Désolé, Anton, je ne comprends rien à votre histoire. Si vous vouliez reprendre depuis le début... C'est en rapport avec l'Okhrana, c'est ça ?

Le prêtre le regarda par en dessous :

— Vous voyez, vous savez quand même les choses. Anna Kaspov, la première fois j'ai discuté avec, c'était le mois janvier. Elle cherchait Russie intégrale. Son mari, Ivan, il était avant à la police secrète du tsar. Okhrana... Les bolcheviks, ils voulaient son cou serré par une corde. Comme ils veulent mon cou serré par une corde. Et tous les cous de Russie intégrale.

— Ça signifie que les Kaspov souhaitaient rejoindre votre groupe ? Pour renverser le régime ?

Anton secoua négativement la tête.

— Les Kaspov, ils rêvaient le départ pour l'Amérique, c'est tout. Mais il fallait l'argent pour le voyage et la vie après. Ils avaient perdu tout dans révolution. Sauf les dossiers.

— Les dossiers ?

— Ivan, il était d'Okhrana à Saint-Pétersbourg. Là-bas, c'est beaucoup les archives. Il a pris dans les plus secrets. Les plus dangereux. Pour les vendre à nous, Russie intégrale. Pour payer le départ de l'Amérique.

— Vous voulez dire qu'il a volé des dossiers à la police du tsar ? Quel genre de dossiers ?

Le chantre baissa d'un ton, comme si des oreilles ennemies étaient susceptibles de l'écouter.

— Dans le temps, avant révolution, il y a les bolchéviques qui travaillent pour Okhrana. Beaucoup... Ils donnent les renseignements, ils donnent les imprimeries, les journaux, ils donnent les noms des camarades s'il faut... Okhrana, elle, elle donne la protection et elle paye. Beaucoup ils ont même le salaire par mois. Des deux cents, trois cents roubles... En plus, jamais on les arrête. Ou bien, quand on les arrête, il y a vite l'évasion. C'est ces dossiers secrets Ivan il a pris...

— En quoi intéressent-ils Russie intégrale ?

— Dans ces bolcheviks-là, les traîtres d'Okhrana, certains ils sont en haut du pouvoir maintenant. Si les dossiers ils sont justes, le gouvernement Lénine il perd son honneur. Tout son honneur. Révolution des traîtres, vous comprendre ? Rien de bon pour communisme de Russie. Rien de bon pour communisme du monde. Parfait pour Russie intégrale.

— Vous étiez prêts à payer, donc.

— Ivan, il voulait très cher. Cent dollars la page. Des billets américains.

— Du coup, le provoqua François, plutôt que de passer à la caisse, vous avez récupéré le dossier vous-même. Celui qui s'en est pris à la famille Kaspov a pris soin de vider la cache sous le parquet...

Anton aurait pu s'offusquer, mais au lieu de cela, il fronça les sourcils :

— Le dossier Kaspov il est volé ? s'inquiéta-t-il. *Pizdiets !* C'est ça aussi je voulais vous demander d'aller voir...

— Il y avait quoi dans ce dossier ?

— Je sais pas tout. Anna, la femme, elle donnait juste les morceaux. Un papier-ci, un papier-ça...

Il se leva pour retirer le tissu vert qui couvrait un meuble bas près du garde-manger. Un coffre-fort, en fait, dont il entra la combinaison sans se cacher. Il en sortit une chemise noire qu'il ouvrit devant l'inspecteur. Plusieurs feuilles dactylographiées ou manuscrites, froissées comme si elles étaient passées de main en main. Il en choisit une où les caractères de la machine à écrire bavaient.

— Dossier 378, lut-il, fiche 3. Julie Orestovna Serova. Parti ouvrier social-démocrate, bolchévique. Caractère faible. Travaille à nous depuis 1907. Donne les bons renseignements car son mari il a le grand rôle dans parti. Cinquante roubles le mois.

Il enchaîna avec la feuille suivante :

— Dossier 378, fiche 27. Julie Orestovna Serova. Avril 1908. Donne

l'information pour arrestation militants Rikov, Noguine, Grégoire et Kamenev.

« Fiche 64. Février 1909. Donne l'information pour découvrir imprimerie révolutionnaire Saint-Petersbourg.

« Pas la peine je continue pour Julie Serova, ajouta-t-il, les deux fiches en plus elles sont pareilles. Son mari, Serov, c'était le député bolchevique à la Douma. Elle a volé les informations à lui grâce à ça. En 1910, Serov, il a séparé elle d'un coup : fini le mariage. Peut-être il a trouvé la trahison.

— Qu'est-elle devenue ? s'enquit François.

— J'ai pas l'idée. Voilà où il y a grand problème : les papiers, ils sont vrais ou ils sont pas vrais ? C'est pour ça aussi on n'a pas payé l'argent des Kaspov : il fallait avant parler avec le spécialiste. Pour savoir... Le spécialiste, il vient ce matin d'Allemagne.

— Vous allez lui laisser les documents ?

Il haussa les épaules, amer.

— Dernière fois je parle Anna, j'ai promis à elle je vais connaître vite si pages d'Okhrana elles sont vraies ou non. Après, Russie intégrale paye l'argent et les Kaspov ils vont partir à l'Amérique. Maintenant..., soupira-t-il.

— Peut-être que l'assassin des Kaspov était justement au courant, suggéra François. Qu'il s'est dépêché d'agir avant que votre groupe ne mette la main sur l'ensemble des dossiers ? Il y a déjà des révélations dans ce que vous avez ?

Le diacre eut une moue mitigée.

— Julie Serova, c'est le petit poisson... Il y a aussi faux passeport d'Okhrana, égrena-t-il en montrant d'autres feuillets, la fiche pour autre salaire de traître et les pages où il y a moins l'information. Kaspov il a donné *zakouski*, juste.

— Et lui, qu'est-ce qu'il gardait chez lui, alors ?

— Anna elle dit jamais rien pour ça. Ils voulaient les dollars américains avant.

— Votre expert, il a des chances d'en savoir plus ?

Anton hésita.

— Je crois pas c'est la bonne idée pour moi d'aller voir le spécialiste. Le dossier Kaspov il a disparu et après ils ont tué la famille, la Tcheka va vouloir finir avec moi. Pour maintenant, c'est dans l'abri d'ici je suis plus tranquille.

François se recula légèrement sur sa chaise. Le partisan de Russie intégrale n'avait pas forcément tort. Peut-être l'église Saint-Alexandre-Nevski était-elle déjà sous surveillance. Auquel cas...

— Les Kaspov assassinés, avança-t-il, tous les documents qu'ils vous ont confiés deviennent des pièces à conviction. Il va falloir me les remettre, Anton, je suis désolé. Je me chargerai de les amener à l'expert. Dites-moi seulement qui il est et où je peux le rencontrer.

Le chantre balança un instant puis poussa doucement la chemise noire vers le policier.

— On a le rendez-vous à six heures ce soir, dans l'hôtel Lutetia. Lui, c'est plus grand connaisseur d'Okhrana. Il a beaucoup battu contre elle avant révolution. Même les journaux ils en parlent. Vladimir Bourtséf, le nom il dit quelque chose ?

Vareniki

À Asnières, aucune Delage à l'horizon. Ou bien Adrien n'avait pas réussi à faire venir le garagiste, ou bien il avait trouvé à s'occuper ailleurs... Anton s'était offert pour déposer François au métro Porte-de-Clichy – avant de retourner se terrer dans sa cave – et, dossier noir sous le bras, l'inspecteur avait mis vingt minutes encore pour atteindre la rue Pierre-le-Grand. Où le véhicule de la brigade patientait docilement sur le trottoir, pneus neufs et caoutchouc luisant.

Mais de Mortier, point.

Rue Daru, l'animation était loin d'avoir faibli : c'était encore l'heure du déjeuner et les étals ambulants des cuisinières attiraient toujours plus d'amateurs. Plutôt que de chercher au hasard, François se mit en quête de Piotr à qui les faits et gestes de son collègue n'avaient pu échapper. Pour une fois, le mendiant n'était pas assis près des grilles de Saint-Alexandre-Nevski, mais il avait laissé derrière lui son coussin, signe qu'il devait rôder dans les parages. François se pencha : un coin de papier blanc dépassait des bourrelets du tissu. Sous le regard réprobateur d'un passant – avait-on idée de dépouiller un crève-la-faim ? –, il dégagea de la galette crasseuse une enveloppe pliée en deux. La preuve que le Borgne avait ouvert le message destiné aux policiers. Et qu'il en connaissait la teneur... Simple curiosité ? Désir de récupérer un article de papeterie qui avait de la valeur pour lui ? Ou volonté délibérée d'apprendre où se cachait le chantre ? La position de vigie qu'occupait Piotr à la porte de l'église lui conférait quoi qu'il en soit un intérêt certain pour quiconque pistait Russie intégrale...

L'inspecteur s'approcha du vendeur de cartes postales qui, à deux mètres de là, l'observait d'un air dégoûté.

– Vous auriez vu Piotr ? demanda-t-il.

– Qui vous êtes, vous ? lui renvoya le camelot comme s'il l'avait

surpris en train de détrousser un cadavre.

— Préfecture de police, s'énerva François en excipant de son sésame officiel. Votre patente de colportage est à jour ?

Le boutiquier en rabattit instantanément.

— Patente de portage ? bégaya-t-il.

— Il faut s'acquitter d'une redevance pour commercer sur la voie publique, vous l'ignoriez ? Je passe l'éponge si vous me dites où est Piotr.

— Euh... M'est avis... à l'église. Y a un moment, même.

Pour tout remerciement, François l'incita à se conformer désormais à la réglementation préfectorale.

À l'intérieur de Saint-Alexandre-Nevski, l'heure n'était plus aux nourritures spirituelles : mis à part un chat affamé qui miaulait sous l'une ou l'autre des gouttières, le parvis de l'église était désert et la porte du sanctuaire, close. Le chat gémit de plus belle et François prit d'un coup conscience qu'il s'agissait d'un rôle humain. Il porta la main à son browning et contourna l'édifice : les geignements provenaient d'un massif de buis, derrière l'abside. François écarta le feuillage : Piotr gisait contre le mur d'enceinte, visage en sang, à demi conscient. Roué de coups.

— Piotr ! murmura-t-il en se glissant jusqu'à lui. Piotr, vous m'entendez ?

Il lui souleva délicatement la tête pour lui permettre de respirer mieux. Son œil valide était poché, sa pommette fendue. Un filet rouge mêlé de terre coulait le long de sa lèvre tuméfiée et deux de ses incisives avaient sauté. Une sacrée raclée.

— Piotr, c'est l'inspecteur Simon, vous m'avez transmis le message du chantré tout à l'heure... Qui vous a fait ça ?

Piotr s'efforça de parler mais ne réussit à produire qu'une sorte de feulement. Il cligna de son œil borgne, révélant une orbite vide à la chair laiteuse.

— Dites-moi qui c'est, Piotr. Ça a à voir avec Anton, n'est-ce pas ?

Le mendiant déglutit avec difficulté puis ânonna dans un souffle :

— Micha... Il... il tape avec *pistol*.

Micha, le gardien de l'église.

— Il était armé, c'est ça ? l'encouragea François. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Maison... maison Anton. *Agné*.

Les mots dans sa bouche ressemblaient à des borborygmes, mais il n'était pas compliqué de deviner ce qui avait pu intéresser le concierge : le repère d'Anton à Asnières.

— Vous lui avez donné l'adresse ?

Le soupir déchirant qui suivit valait pour un oui.

— D'accord, Piotr, je vais m'en occuper. Mon collègue, l'autre policier, vous savez où il est ?

— Da... Daru, articula le blessé avec un rictus douloureux.

— Rue Daru, oui, mais à quel endroit ?

— Daru... Man... mange.

— Il mange au restaurant Daru ?

La grimace se doubla d'un infime hochement de tête.

— Je vais chercher de l'aide, Piotr. Je reviens.

Il se précipita vers le pavillon de gauche et déboula chez les époux Smirnov en plein milieu de leur repas. Passé la première émotion, l'archiprêtre et sa femme réagirent avec sang-froid : munis d'un broc d'eau, de serviettes propres et d'un flacon d'antiseptique, ils s'en allèrent porter secours au blessé, tandis que l'inspecteur téléphonait au Quai des Orfèvres afin d'envoyer des renforts à Asnières.

Après quoi François partit en quête de son partenaire qu'il trouva tranquillement installé au Daru, devant une copieuse assiettée. Lorsqu'il l'aperçut, Adrien esquissa un sourire gêné – une performance vu l'ardeur avec laquelle il mastiquait – et tenta de s'excuser, sa voix de stentor à la bouche pleine couvrant bientôt les conversations des tables voisines.

— Je t'attendais, gamin ! Cette histoire ! Figure-toi que le garagiste de la rue de Chazelles, lui aussi il est russe ! C'est même le beau-frère de la patronne, ajouta-t-il avec une œillade mielleuse à la matrone derrière le comptoir. Du coup, après avoir changé les roues, il m'a proposé de casser une petite graine. Comme ça, à la bonne franquette. T'aurais fait quoi à ma place ? Ça aurait pas été convenable de refuser, pas vrai madame Olga ?

Sourire indéchiffrable de la matrone. Avant que François n'ait eu le temps de ramener son collègue à la réalité, celui-ci engloutissait un nouveau ravioli large comme la paume et nappé d'une sauce crémeuse.

— C'est des *vanireki*, expliqua-t-il. Ou *vakineri*... ou *vareniki*, enfin un nom russe. Y a du fromage blanc et une viande épicée dedans. Ça se mange sans chichis, tu sais. En plus, avec l'espèce de petite salade au

chou, là... Madame Olga peut te faire une assiette, si tu veux.

— Adrien, on a une urgence.

Tout aurait pu sembler calme au 31 rue de Nanterre, n'eussent été les volutes de fumée grise qui s'échappaient d'une des fenêtres disjointes du rez-de-chaussée.

— Il a laissé son samovar à bouillir, ton ami bibliothécaire ? souffla Mortier en poussant la grille du jardin.

— Gaffe, chuchota François, peut-être qu'il n'est pas seul.

Ils remontèrent la cour en rasant la palissade, arme au poing. François fut le premier à percevoir le raclement d'un volet à l'étage.

— À terre ! cria-t-il.

Ils se jetèrent de concert derrière un tas de ferraille pendant que la balle produisait un léger chuintement dix centimètres au-dessus d'eux.

— Merde, il a un silencieux ! pesta Adrien en tirant deux fois en hauteur.

— Micha ! s'époumona François. D'autres policiers arrivent ! C'est fini !

Une deuxième balle vint ricocher contre une poutrelle à deux doigts de son front, avant d'aller se perdre dans les graviers.

— Je le préférerais avec son balai, grommela Adrien.

Ils se faufilèrent jusqu'au monticule de sable qui leur offrait une protection plus imposante.

— Y a une sortie à l'arrière ? interrogea Mortier.

— Aucune idée, je n'ai pas eu les honneurs de la visite. Je vais tâcher d'atteindre la porte... Je passe de l'autre côté, tu me couvres ?

Dans ce genre de situation, François savait pouvoir compter sur Adrien.

— Tu vas voir ce que ça fait de s'en prendre à la police française ! hurla celui-ci en se redressant et en arrosant la façade de coups de feu.

François en profita pour courir vers l'espèce de cabane à outils à l'opposé, avant de se couler jusqu'au mur d'angle du pavillon. D'ici, il servirait moins aisément de cible. Il rampa ensuite jusqu'à l'entrée, traversant le panache de fumée qui sourdait désormais d'une deuxième fenêtre.

— Il va falloir les pompiers, lança-t-il à l'attention de son collègue. Le chantre doit être dedans !

Accroupi contre l'agrégat de sable, Mortier fit signe qu'il avait compris. François atteignit enfin la porte et tourna doucement la poignée, entrebâillant le battant. Un nuage de vapeur s'en exhala, telle l'haleine fétide d'un monstre. De la pointe du pied, il ouvrit davantage, tendit l'oreille pour s'assurer que rien ne bougeait et se glissa à l'intérieur. La fumée lui piqua les yeux et il prit son mouchoir pour se protéger. Le feu venait d'en bas, apparemment. Le domaine du chanfre...

François avança à l'aveuglette en s'appuyant contre le mur. Il ne vit pas les planches qui traînaient par terre et trébucha dessus, ce qui, paradoxalement, lui sauva la vie : deux détonations claquèrent et le plâtre vola en poussière à l'endroit où se trouvait sa nuque un dixième de seconde plus tôt. Instinctivement, il roula de côté. Micha devait se tenir quelque part dans l'escalier... François tira au jugé pour l'obliger à reculer. Il sentit alors la cheminée derrière lui et se renfonça comme il put dans le foyer. Un troisième projectile se logea bruyamment à un mètre sur sa gauche : plus de silencieux cette fois, mais du gros calibre. Le concierge était équipé, pas à dire... Pourtant, avec cette fumée, il allait falloir faire vite ou Anton finirait asphyxié. Le problème étant qu'on y voyait de moins en moins.

François attrapa une des briques de l'âtre : Micha ne pouvait surveiller en même temps l'intérieur et l'extérieur de la maison. De quoi tenter un petit tour de passe-passe...

— Vas-y par la droite, Adrien, brailla-t-il comme s'ils étaient ensemble. On le chope en croisé !

Puis il lança la brique le plus loin possible. Elle atterrit avec un bruit sourd, immédiatement suivi de trois tirs dans la même direction. Deux balles tout à l'heure avec le silencieux, six maintenant avec le pistolet... Peut-être la moitié de ses munitions, estima François. Il réédita la manœuvre, jetant cette fois une poignée d'éclats de brique et de cendre vers le couloir de l'escalier. Un tir dispersif qui déclencha en riposte une autre salve, à droite de la pièce. Deux balles de moins encore... Malheureusement, Micha ne serait pas dupe très longtemps. Le plancher craqua, d'ailleurs, et le concierge se mit à tousser. Il se rapprochait. François se rencogna davantage, espérant qu'il avance suffisamment pour entrer dans sa ligne de mire. Il suffirait d'une vague silhouette et...

C'est alors que des voix s'élevèrent à l'extérieur. Celle d'Adrien, justement :

— Nom de Dieu, s'exclama-t-il, ça défourraille sec. Et le gamin est dedans !

Presque aussitôt, il y eut une explosion de verre et des crépitements

d'armes. En provenance de l'entrée mais aussi de l'arrière du pavillon. La brigade passait à l'action... La fusillade, ponctuée d'éclairs et de cris, saturée de fumée et de poudre, dura une trentaine de secondes, jusqu'à ce que le timbre de Boiveau s'élève, triomphal :

— Je l'ai eu, les gars ! Arrêtez les frais !

Le silence retomba et l'appel d'air produit par les fenêtres brisées dissipa en un instant le rideau de fumée. Boiveau se tenait au pied de l'escalier, le corps désarticulé de Micha devant lui. Les deux pistolets – dont l'un prolongé d'un silencieux – gisaient entre les jambes du concierge.

— François ! tonitrua Mortier en lui assenant une bourrade dans le dos à peine plus délicate qu'une charge de taureau. On arrive bien, on dirait ! Sors de là, tu vas boucaner.

— Il faut qu'on descende à la cave, déclara François en plaquant son mouchoir sur son nez. Anton doit y être encore.

— Mauvaise idée, il vaut mieux attendre les pompiers. Les voisins les ont prévenus, ils ne vont pas tarder.

François le laissa dire et prit une inspiration profonde. Il descendit les premières marches qui conduisaient au sous-sol, mais outre les nuées suffocantes, il en montait désormais des flammes meurtrières.

Adrien le saisit par le bras et l'attira en arrière :

— Pas de ça, fillette, le morigéna-t-il. Si ça se trouve tu seras peut-être utile à quelque chose en grandissant. Allez, viens, c'est pas ton heure.

Son collègue avait raison, bien sûr. La mort dans l'âme, François, que ses poumons commençaient à brûler, fit demi-tour. Les trois policiers soulevèrent le cadavre de Micha et le transportèrent vers le jardin où les attendait l'inspecteur Pivert, qui surveillait lui l'extérieur du pavillon. Dix minutes plus tard, la cloche du camion-pompe tintait et les soldats du feu déployaient leur attirail de pompes et de tuyaux. Le sinistre fut bientôt maîtrisé et, après aération des lieux, les policiers reçurent l'autorisation de poursuivre leurs investigations. Hélas, il ne subsistait plus grand-chose du repère d'Anton, sinon une fange liquide et uniformément noirâtre : les meubles s'étaient consumés, les papiers dans le coffre et les vêtements n'étaient plus que poussière gorgée d'eau, le garde-manger ressemblait à un four où le repas aurait carbonisé... Quant au chantre, ses restes calcinés baignaient dans la même boue infâme, mêlés aux débris de la chaise à laquelle on l'avait attaché. Pour l'interroger, probablement, et lui faire avouer ses autres cachettes. Quoi qu'il en soit, ce n'était ni les coups ni le brasier qui l'avaient tué : il avait été abattu d'une balle en pleine tête et d'une autre

en plein cœur.

Vladimir Bourtsef

Le journaliste spécialiste de l'Okhrana examinait le dossier noir depuis un bon quart d'heure. En silence. On les avait installés à l'abri des regards indiscrets dans un salon privé de l'hôtel Lutetia et, malgré le décor de bonbonnière et la bouteille de Haut-Brion 1900 accompagnée de mignardises salées, Adrien s'impatiait.

— C'est pas pour vous presser, monsieur Bourtsef, mais on est convoqués dans une heure chez le préfet, rapport aux implications diplomatiques de l'enquête. Si vous pouviez nous expliquer ce que vous pensez de tout ce charabia...

Vladimir Bourtsef leva vers lui son visage de savant, barbichette soigneusement taillée et monocle, avec toute la lassitude de l'esthète devant l'ignorance du bétien.

— L'Okhrana disposait d'excellents faussaires, fit-il avec un soupçon d'accent qu'on aurait pu supposer anglais. Votre Kaspov en faisait peut-être partie.

— Ça signifie que c'est des faux ?

— Je n'ai pas dit ça. Je veux juste être sûr.

— Et vous l'êtes, oui ou non ?

— Presque. Pour moi, ces documents sont des vrais. Plusieurs détails le prouvent. Les cachets, les signatures, le type de machine à écrire, certaines formules, aussi. Oui, je pense que ça vient bien de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg.

— Et il y a de quoi faire trembler Lénine et ses petits camarades ?

Bourtsef caressa l'arête de son nez d'aigle, un geste qu'il avait répété à plusieurs reprises pendant qu'il compulsait le dossier.

— Ce n'est pas si simple, les bolcheviks n'ont aucune intention de se

laisser détrôner. S'il suffisait de quelques papiers pour éliminer cette vermine...

— Je peux vous poser une question ? s'immisca François. J'ai cru comprendre que vous aviez combattu l'Okhrana avant la guerre. Que vous aviez même contribué à la disparition du bureau de Paris en divulguant des informations à la Chambre. Pourtant, à vous entendre, on a l'impression que vous en voulez aussi au nouveau pouvoir. Je m'y perds.

— Bien sûr que je leur en veux, fit-il avec une détermination froide. Je leur en veux d'autant plus que je les connais. Personnellement. Et qu'à l'usage, ils ne valent pas mieux que leurs prédécesseurs.

— Ils vous ont fait des problèmes ? s'enquit Adrien.

Bourtsef laissa échapper un curieux grincement, comme un rire de gorge rentré.

— On peut présenter ça comme ça, oui. Quand je suis retourné en Russie après la révolution, j'ai été arrêté. Par Trotski en personne. Et croyez-moi, pour moi qui ai tâté des deux, les prisons communistes ne valent pas mieux que les prisons tsaristes.

— Ils vous ont emprisonné sous quel prétexte ?

— Vous croyez qu'ils ont besoin d'un prétexte ? Pas plus que ceux d'avant ! C'est même ce genre de comparaison qui les insupporte : la vérité est odieuse à qui veut lui tordre le cou. Et voilà comment ils m'ont remercié d'avoir sauvé plusieurs d'entre eux des griffes du tsar. Alors oui, j'ai quelques raisons de leur en vouloir.

— Mais ils ont fini par vous relâcher, objecta Mortier.

— J'avais conservé quelques amis. De *vrais* amis.

— Vous faites partie de Russie intégrale ? suggéra François.

— Je soutiens tous ceux qui ont ouvert les yeux sur ce qui se passe là-bas.

— Et qu'est-ce que vous seriez prêt à faire pour obtenir ce genre de documents ? continua Adrien.

— C'est une plaisanterie ? se crispa le journaliste. Vous imaginez que j'ai quoi que ce soit à voir avec ce qui s'est passé ici ? J'ai débarqué d'Allemagne à midi, gare de l'Est. Je peux vous fournir mon billet, si vous voulez. Vous pouvez même appeler mon hôtel à Berlin, ils vous confirmeront.

— Excusez mon collègue, s'interposa François, mais nous serions de bien piètres enquêteurs si nous n'explorions pas toutes les pistes.

— Des pistes, il n'y en a qu'une seule, trancha Bourtsef. La Tcheka...

Mais si vous comptez sur des preuves, vous n'êtes pas prêts d'en avoir. Une chance que ce pauvre Anton vous ait confié ce dossier, au moins ils n'auront pas tout gagné.

— Il y a des papiers compromettants dans ce qui reste ?

— À condition de pouvoir les exploiter, ce qui n'est pas évident. Si je prends le cas de Julie Orestovna, par exemple...

Il choisit plusieurs feuilles à l'intérieur de la liasse et les disposa en arc de cercle devant lui.

— Je connaissais son rôle au service de l'Okhrana, reprit-il, mais ces fiches apportent certaines précisions.

— Le chantre m'en a touché deux mots, acquiesça François. Mais il n'était pas sûr que la femme en question ait bel et bien existé.

— Elle a existé, si. Et tout ce qui est rapporté là est exact. L'affaire a fait un peu de bruit à l'époque, en tout cas dans le petit cercle des communistes. Le problème, c'est que ça ne nous avance pas beaucoup : ces comptes-rendus ont beau être authentiques, leur contenu est depuis longtemps éventé. Kaspov savait très bien ce qu'il faisait en agissant ainsi : il démontrait le sérieux de son offre mais sans rien divulguer d'important. Une façon comme une autre d'amener Russie intégrale à payer.

— C'est en gros ce que nous avons déduit, confirma François. Et sur les autres documents ?

Bourtsef piocha une nouvelle feuille dans le dossier, semblable à s'y méprendre aux précédentes.

— Encore une fiche de l'Okhrana, expliqua-t-il. Qui concerne quelqu'un de célèbre chez nous : Roman Malinovski. Anton vous a traduit le passage ?

— Il s'en est tenu à Julie Orestovna.

— C'est très court, admit-il, et ça n'apprend rien d'essentiel. Mais le personnage, lui, vaut le détour : Malinovski était un des proches de Lénine. Qui l'a défendu bec et ongles, refusant longtemps d'admettre sa trahison. Les preuves étaient accablantes, pourtant, et après la révolution, les bolcheviks l'ont finalement exécuté. Il faut dire que l'Okhrana avait réussi à faire de lui un haut responsable du parti en soutenant son élection à la Douma. Vous voulez le texte ?

Les deux policiers opinèrent et le journaliste commença à lire :

— « Dossier 1324. 4 décembre 1912. Règlement des comptes de la campagne électorale de Malinovski. Affiches et tracts : 7 480 roubles. Frais divers : 3 725 roubles. Locations de salle : 1 800. Salaire du

candidat : 1 500. Total : 14 505 roubles. » Le prix à payer, conclut-il, pour savoir ce qui se tramait au sommet.

— Sauf que comme pour Julie Orestovna, les magouilles de Malinovski n'ont rien d'un scoop, nota François. Sans intérêt pour Russie intégrale, donc.

— Nous sommes d'accord, abonda Bourtsef.

Il mit ensuite sous leurs yeux un papier officiel bardé de tampons et de signatures et doublé d'inscriptions en filigrane :

— Dans le dossier, poursuivit-il, il y a aussi ce passeport de 1917. Il ne lui manque que le nom et la description du porteur pour être valide. L'Okhrana les offrait à ses agents provocateurs afin qu'ils puissent circuler à leur guise. À charge pour eux de les remplir avec le patronyme de leur choix. Ce type de document sort tout droit des bureaux de Saint-Pétersbourg. Une preuve que Kaspov avait bien les clés de l'armoire.

Il marqua une pause, le temps d'exhumer le dernier feuillet de la chemise. Une page manuscrite à l'encre noire, pleine d'une écriture assez désordonnée, disposée en courts paragraphes et frappée en bas du sceau de l'Okhrana.

— Un poème ? interrogea François.

— Une comptine, plutôt, précisa l'expert. Que les mères chantent à leurs enfants pour les endormir. Tout le monde la connaît chez nous.

— Une comptine ? répéta Adrien, incrédule.

— C'est assez inattendu, admit Bourtsef. Je... je peux vous en donner un aperçu, si vous voulez.

Sa voix s'éleva, étrangement douce malgré son air sévère :

*Spi mladyenets, moi prekrasny
bayouchki bayou
tikho smotrit myesyats yasny
f kolybyel tvayou.
Stanou skazyvat ya skazki
pyesensky spayou
tyj dremli, zakryvchi glazki
bayouchki bayou...*

Bourtsef s'interrompit, s'excusant presque de cet instant d'égarement.

— Pardon, vous n'êtes pas venus pour ça.

— Qu'est-ce que ça raconte ? s'enquit François.

— Oh ! une berceuse comme il y en a des milliers :

« Dors mon bébé, mon beau

dodo, fais dodo,

la lune te regarde sans bruit,

dans ton berceau.

Je te dirai des contes de fées,

je te chanterai des chansons,

mais tu dois dormir, fermer les yeux,

dodo, fais dodo. »

Il n'y a que les quatre premiers couplets sur la feuille, mais pour résumer, la mère explique à son garçon quel grand guerrier il deviendra et quel destin fabuleux il aura, tandis qu'elle ne pourra que se morfondre en attendant son retour.

— L'Okhrana chantait des berceuses à ses agents ? lâcha Mortier, interdit.

— Il y a autre chose, ajouta Bourtséf. La comptine est suivie d'un nom : « Sosso ». Et d'un numéro : 238. C'est là que ça devient intéressant.

— On vous écoute, le pressa Adrien.

— « Sosso » est un pseudonyme, celui d'un des chefs actuels du parti communiste. Joseph Djougachvili... Il collectionne les surnoms, comme la plupart des révolutionnaires. Le dernier en date étant celui de Staline.

— Jamais entendu parler, fit François.

— Il joue plutôt les hommes de l'ombre, mais il appartient au premier cercle désormais, tout près de Lénine et de Trotski. C'est un bolchevik des tout débuts, qui a beaucoup fait pour le parti. À ce que je sais, il siège aujourd'hui au Comité central des soviets et se bat contre les Blancs quelque part dans le Caucase. Bref, un des nouveaux tsars.

— Et un type comme lui aurait travaillé pour l'Okhrana ?

— Rien dans ce que nous avons ici ne le démontre. Une comptine traditionnelle ne fait pas des aveux. En même temps, on peut se demander pourquoi Kaspov a tenu à glisser ce papier dans le dossier.

— C'est son écriture ? interrogea Adrien. Celle de Dougach-machin là ?

— Je n'ai pas d'échantillon pour comparer...

— Autrement dit, cette jolie chansonnette ne nous apprend rien ?

— Et s'il s'agissait de son numéro de dossier ? avança François. 238, les trois chiffres à côté du nom... Si j'ai bien suivi, tous les agents de l'Okhrana avaient un numéro, non ? En plus, ce n'est pas tout à fait la même encre, comme si on l'avait rajouté après. Ça concorderait.

— C'est une possibilité, reconnut Bourtsef. Que seul Kaspov pourrait confirmer.

— Si on détenait la preuve que le Staline en question a trahi les siens, il y aurait des conséquences sur le régime ?

— Ce serait un camouflet, évidemment. Qui mettrait en lumière leur visage double de Janus. Sans compter la pagaille au Comité central...

Adrien soupira :

— « Camouflet », « Janus »... Excusez-moi, professeur, mais depuis tout à l'heure, une chose me tracasse : vous êtes russe et vous employez des mots dont la moitié de ma famille ignore jusqu'à l'existence. C'est bizarre, non ?

Bourtsef esquissa un sourire.

— Je prends votre remarque comme un compliment, inspecteur. J'ai habité longtemps Paris, vous savez, et j'ai l'intention d'y ouvrir une librairie un de ces jours. En hommage à ma mère, qui a toujours rêvé de vivre ici... Elle n'a jamais pu le faire, mais dès que j'ai eu six ans, elle s'est saignée aux quatre veines pour que j'apprenne votre langue. Je serais donc ravi de partager cette expérience avec les vôtres : je suis encore là pour quelques jours, on peut prévoir un dîner, si vous le souhaitez.

— Je... pourquoi pas, hésita Adrien, décontenancé. Enfin... ma famille est plutôt en province.

Il sortit sa montre pour changer de sujet :

— Bon, s'il n'y a plus rien, on est attendus.

— Je peux conserver la chemise quelques jours ? tenta le journaliste.

— Désolé, le déçut Adrien, c'est la seule chose qu'on a sauvée du désastre aujourd'hui et il vaudrait mieux la ramener au préfet si on ne veut pas se prendre un savon. Enfin, un camouflet...

Tribunal révolutionnaire

Si ce n'était pas un tribunal, ça y ressemblait fort. Le bureau du préfet surplombait le théâtre d'ombres du quai des Grands-Augustins et, d'où il était, François pouvait admirer la guirlande lumineuse de véhicules sur le pont Saint-Michel et leurs lanternes qui jetaient des reflets froissés dans l'eau. À droite du maître des lieux – qui avec sa barbe grise et ses binocles pince-nez évoquait un Zola empâté –, trois officiels étaient assis en rang d'oignons. François n'en connaissait qu'un seul, le commissaire Guichard, patron de la brigade criminelle, dont l'indomptable chevelure blanche et les yeux bleus inspiraient à la fois respect et dévouement à ses hommes. François avait eu souvent affaire à lui, surtout lors des enquêtes délicates, et il savait pouvoir compter sur son soutien. Guichard avait même un certain faible pour le jeune homme qu'il considérait comme l'une des recrues les plus prometteuses de son service. Avocat de la défense, décréta François.

Les deux autres personnages avaient des airs importants, l'un parfaitement chauve qui plissait les yeux, comme sur le point de prendre une décision difficile ; l'autre à la mise impeccable, la cinquantaine bourgeoise et rompue au commandement, qui les fixait avec la mine sévère de l'instituteur distribuant les bonnets d'âne. À la réflexion, cette lavallière et ce visage si caractéristique de l'époque, barbe fournie et cheveux lissés en arrière, François avait le sentiment de les avoir aperçus quelque part.

— Messieurs, commença le préfet Raux à l'intention des policiers restés debout, nous vous avons mandés pour tirer les événements de la journée au clair. Compte tenu de l'origine des personnes concernées et des mobiles probables, vous comprendrez que les plus hautes autorités de l'État s'intéressent à cette affaire. Je remercie d'ailleurs M. Steeg, le ministre de l'Intérieur, d'avoir bien voulu se joindre à nous afin que nous définissions ensemble la stratégie à suivre.

L'instituteur au regard inflexible hochait légèrement la tête, sans s'adoucir le moins du monde. Théodore Steeg, songea François, le ministre en personne... Voilà pourquoi ses traits lui disaient quelque chose.

— J'ajoute que monsieur le président du Conseil, qui, vous ne l'ignorez pas, assume aussi la charge des Affaires étrangères, nous a fait l'honneur de dépêcher l'un des membres de son cabinet, M. Cornu, qui le tiendra informé de nos progrès.

Le chauve n'eut pas un frémissement, comme s'il était coulé dans la cire. À l'évidence, lui et le ministre ne venaient pas là pour tresser des couronnes aux inspecteurs. Ou mortuaires, à la rigueur.

— Il n'est pas utile que je vous présente le commissaire Guichard, évidemment... Il nous a exposés à l'instant tout le bien qu'il pensait de vos états de service, mais pour ma part, j'avoue une certaine perplexité. Non pas en ce qui concerne la tragédie de cette malheureuse famille russe, qu'auriez-vous pu faire ? Par contre, si j'en crois le rapport préliminaire que j'ai entre les mains, il semble que la mort de ce religieux n'était pas inévitable. Voire qu'il aurait été possible de monter une opération chez lui de façon à appréhender le tueur. Ce qui nous aurait peut-être permis de mettre la main sur l'intégralité de ce... de cet embarrassant dossier.

Depuis qu'ils étaient arrivés à l'étage noble de la préfecture, Adrien manifestait des signes inhabituels de nervosité, tripotant on ne savait quoi dans sa poche et se dandinant comme un enfant d'une jambe sur l'autre. À peine le préfet eut-il terminé sa phrase qu'il se précipita pour répondre :

— Je suis seul responsable, monsieur, l'inspecteur Simon n'y est pour rien. On avait un pépin avec la voiture et au lieu de filer à Asnières quand ça a été réparé, j'ai traîné rue Daru. Si j'avais fait plus vite, j'aurais pu le rejoindre là-bas et ça se serait pas passé pareil.

— Ah ! fit le préfet Raux en se tournant vers Guichard. Vous voyez que vos hommes sont loin d'être irréprochables !

— Je... j'ai commis une faute, enchaîna Adrien. Si y en a un qui doit être mis à pied, c'est moi. Pas le gamin.

Le chauve impénétrable sortit de sa réserve :

— Vous n'imaginez pas dans quelle situation votre insouciance nous met, inspecteur. Peut-être pensez-vous qu'il s'agit là de crimes ordinaires ? La petite routine de la brigade ? C'est oublier que, contrairement à ce que vous croyez, la guerre est loin d'être terminée. Elle se poursuit à l'Est contre une menace qui n'est pas moins inquiétante que l'armée du Kaiser : le communisme, qui s'apprête à

déferler sur l'Europe entière. Sa première cible est la Pologne, avec qui Lénine est déjà en guerre. Mais son objectif véritable est l'Allemagne. Si les bolcheviks réussissent à faire leur jonction avec les révolutionnaires allemands, alors nous autres Français ne serons plus à l'abri de la peste rouge. Voilà pourquoi, depuis des mois, nous soutenons les généraux blancs. Et même s'ils paraissent en posture difficile aujourd'hui, le dernier mot n'est pas dit. Les Polonais ne se laisseront pas envahir sans résister et ils s'entendent déjà avec la Lettonie pour organiser la riposte. Bref nous sommes sur une ligne de crête et un rien peut nous faire basculer. Cette affaire, par exemple... Nul doute que nous aurons bientôt sur le dos aussi bien les tsaristes que les amis de M. Lénine. Les premiers qui nous sommeront de prendre position, les seconds qui hurleront à la calomnie. Ce qui, faute de pouvoir résoudre ce dilemme à notre avantage, nous laissera désarmés. Par ailleurs, si j'ai bien suivi ce que nous a expliqué tout à l'heure le préfet Raux, il semble que des documents mettant en cause l'appareil bolchevique soient au cœur de cette boucherie. Des documents qui auraient pu nous permettre de contrer l'odieuse propagande à laquelle ils se livrent. Et nous aider à remporter l'une des batailles les plus importantes qui soit, celle de l'opinion publique. Vous mesurez mieux la responsabilité qui pèse sur vos épaules, inspecteur ? Et les conséquences de votre légèreté ?

Depuis le milieu de la tirade, le pauvre Adrien avait les yeux égarés sur ses chaussures. Quant à François, il se demandait à qui était vraiment destiné ce discours. Aux deux policiers, qu'il était si facile de moucher ? Au ministre présent, à qui ce M. Cornu souhaitait montrer ses compétences ? Ou bien s'adressait-il simplement à lui-même, victime d'un ego insatiable ? Quoi qu'il en soit, François n'aimait pas le mépris qui suintait de chacune de ses paroles. Ni sa façon de s'en prendre à Adrien.

— Si je puis dire un mot..., intervint-il. J'entends bien que nos investigations de cet après-midi n'ont pas été couronnées de succès. En même temps, je me permets de rappeler que sans la présence d'esprit de mon collègue, jamais nous ne serions entrés en contact avec Serge Abliker, ancien de l'Okhrana de Paris. Qui nous a aiguillés vers Saint-Alexandre-Nevski et donc vers Anton, le représentant de Russie intégrale. J'ajoute que si l'inspecteur Mortier ne s'était pas... attardé rue Daru, nous n'aurions pas découvert non plus le mendiant à moitié assommé et nous n'en aurions pas déduit que l'assassin était le concierge de l'église. Tout cela en moins de quatre heures.

— N'empêche que cet homme est mort, et qu'avec lui c'est une partie du mobile et l'essentiel des papiers qui ont disparu, cracha l'autre.

— Et que sans nous personne n'aurait jamais su quel était l'enjeu réel de ces crimes. Ni même qu'ils étaient liés, probablement. Mais je ne doute pas qu'à notre place les membres de votre cabinet auraient été autrement plus efficaces, bien entendu.

Le Chauve le fusilla du regard.

— Inspecteur, vous feriez bien de vous souvenir qu'il y a d'un côté ceux qui décident et de l'autre ceux qui exécutent, lâcha-t-il d'une voix sourde.

— Ou qui sont exécutés, oui, répliqua François. J'ai vécu ça dans les tranchées. Avez-vous déjà pris part à un assaut, monsieur Cornu ? En ce qui me concerne, cette expérience m'a vacciné contre la plupart des menaces, qu'elles soient physiques ou verbales. Maintenant, si ce sont des sanctions qui vous intéressent, je vous offre ma démission, et volontiers.

— Guichard, s'étrangla le Chauve, vous n'allez pas tolérer cette insolence ?

Le commissaire s'éclaircit la gorge, ennuyé.

— Allons, messieurs, personne n'a intérêt à ce que cette discussion s'envenime. L'inspecteur vient de risquer sa vie pour arrêter un criminel et tenter de sauver sa victime. Il est un peu secoué, c'est naturel. Quant à vous, Simon, gardez à l'esprit que, tous autant que nous sommes, nous n'avons d'autre but que de servir la France. Peut-être devrions-nous d'ailleurs en revenir aux faits et réfléchir aux suites à donner à l'enquête ? La perquisition de l'appartement du concierge, par exemple, elle nous a appris quelque chose ?

La transition aux allures de drapeau blanc était peut-être habile, mais à la veine qui saillait sur sa tempe, on devinait que le Chauve n'était pas près de décolérer. Quant au ministre, il avait suivi la passe d'armes avec une moue énigmatique. Il n'a aucune raison d'être là, réalisa d'un coup François, surtout si c'est pour se taire. Ou alors, c'est qu'il y a autre chose.

— Nous... nous avons procédé à l'examen du domicile du suspect vers les trois heures, se lança Adrien avec un phrasé très professionnel. Nous n'avons rien pu découvrir en rapport avec l'affaire, ni lettres ni documents particuliers. Par contre, l'examen de la cheminée a montré que des papiers avaient été brûlés il n'y a pas longtemps. De là à supposer que le concierge a détruit le dossier récupéré chez la famille Kaspov...

Le préfet se rembrunit :

— Rien qui le rattache à la police bolchevique, c'est sûr ?

— Nous avons aussi interrogé l'archiprêtre de Saint-Alexandre-Nevski, poursuivit Mortier. Il a fini par reconnaître que Micha... enfin, le concierge, avait des problèmes d'argent. Il jouait aux courses et il perdait. Beaucoup. Il a même réclamé plusieurs avances sur sa paye. L'église le gardait uniquement parce qu'il était parent de l'ancien concierge.

— Autrement dit, déduisit le préfet, la police bolchevique aurait pu facilement le soudoyer en lui promettant de rembourser ses dettes... Et concernant les armes ?

— Micha avait de l'entraînement : il était inscrit depuis quatre mois à la société de tir du XII^e arrondissement.

— Cela pourrait correspondre au moment où la Tcheka l'a engagé, précisa François. Elle aurait pu aussi se charger de compléter sa formation et son équipement en lui fournissant le silencieux qui a servi à tuer les Kaspov. Nous n'avons pas encore les résultats du laboratoire, mais à première vue, c'est bien le même calibre et la même arme qu'il a utilisés contre nous. Par ailleurs, si Ivan Kaspov vivait cloîtré, Anna emmenait souvent ses enfants rue Daru. Le gardien a pu craindre que l'aîné le reconnaisse et préférer l'éliminer avec ses parents.

— Ça ressemble à leurs façons de faire, déplora Fernand Raux. Aucune pitié et pas de témoin... Comment va-t-on pouvoir remonter jusqu'à eux, maintenant ? Ils sont sans doute déjà loin...

Il y eut un silence, que le ministre de l'Intérieur finit par briser, presque à regret.

— J'ai ordonné une surveillance renforcée des frontières, annonçait-il posément. Tous les citoyens russes qui cherchent à quitter notre pays seront soumis à des vérifications complémentaires. Ce n'est pas une garantie, mais on ne sait jamais. Vous avez pu rencontrer Bourtsef ?

François opina.

— Il a confirmé que les éléments en notre possession sortaient presque à coup sûr de l'Okhrana. Selon lui, ils impliqueraient même l'un des chefs actuels du parti bolchevique, un certain Staline. Il semble que celui-ci aurait pactisé autrefois avec la police du tsar, mais ça reste hypothétique.

Théodore Steeg prit le temps de feuilleter la chemise noire avant de se prononcer.

— Staline, hein..., murmura-t-il finalement. Dommage que le reste du dossier nous ait filé entre les doigts. Qui sait, ces papiers-là auront peut-être leur utilité...

Il y eut un nouveau silence, plus pesant, puis le ministre désigna les fauteuils derrière les policiers.

— Vous feriez-mieux de vous asseoir.

Les deux inspecteurs approchèrent les sièges avant d'obtempérer.

— Messieurs, commença le ministre, il y a une deuxième affaire, très indirectement liée à la première, que nous souhaitons évoquer avec vous. Une affaire de la plus haute confidentialité, à propos de laquelle rien ne doit sortir de ces murs. Puis-je compter sur votre discrétion ?

La question n'appelait qu'une acceptation de principe et François comme Adrien se contentèrent de hocher la tête.

— Parfait. Pour aller au plus simple, continua Steeg, disons que l'un de nos compatriotes de Moscou se trouve aujourd'hui dans une situation périlleuse. Il est accusé de meurtre. Toutes les apparences sont contre lui et l'issue ne semble pas devoir faire de doute : il est sur le point d'être jugé par un tribunal révolutionnaire et condamné à mort.

La gravité de son ton montrait à l'évidence à quel point le cas était épineux.

— Malgré tout ce qu'a fort justement rappelé M. Cornu sur la menace communiste, reprit-il, et bien qu'officiellement nous n'entretentions aucune relation avec ce régime, il va de soi que tous les ponts ne sont pas coupés. Certains de nos émissaires font parvenir des messages et nous en recevons d'autres en retour. Il y a aussi sur place une poignée de Français qui, à l'occasion, nous servent de relais... Quant à M. Lénine, c'est loin d'être un imbécile : il sait que la lutte ouverte qui nous oppose ne durera pas éternellement. Maintenant qu'il est sur le point de triompher des Blancs, il lui faut préparer la suite. Et quel que soit le sort du conflit avec la Pologne, il n'ignore pas qu'une Russie communiste isolée n'a que peu de chances de survivre. Comme, de notre côté, nous avons retiré la plupart de nos soldats de son territoire, il estime sans doute que le moment est venu de faire un geste. Un geste qui ne lui coûterait pas cher et lui permettrait de faire preuve de magnanimité. Tout en nous prouvant que la police bolchevique n'a rien à cacher ou à envier aux polices occidentales. Voire qu'elle peut leur en remontrer... Bref, les autorités russes nous ont autorisés à envoyer quelqu'un là-bas afin de constater que l'enquête sur notre compatriote a été impartiale. C'est là que vous entrez en jeu.

François et Adrien se regardèrent, incertains de ce qu'il fallait comprendre.

— Le commissaire Guichard laissait entendre que vous parliez un peu le russe, inspecteur Simon ?

Le jeune homme mit trois bonnes secondes avant de réagir. Steeg ne plaisantait pas. Moscou. Elsa...

— Je me débrouille, biaisa-t-il. Du moins, je prends des cours.

— Tant mieux. Vous aurez un interprète, de toute façon. Si toutefois vous acceptez la mission, bien sûr... Mais avant que vous ne décidiez quoi que ce soit, je dois vous prévenir que vous ne pourrez bénéficier d'aucune assistance sur place. Vous serez comme qui dirait dans la gueule du loup.

— Et moi, protesta Adrien, j'y vais pas dans la gueule du loup ?

— Les conditions posées par le gouvernement russe ne sont pas négociables : un seul de nos policiers. Guichard vous a pressenti tous les deux en raison de vos qualités, mais votre collègue à l'avantage de pratiquer la langue.

— Sauf votre respect, monsieur le ministre, c'est pas une question de rivalité ou je ne sais quoi, c'est juste que le gamin, sans moi, il va se faire tuer. Vous auriez dû voir comment il a failli se jeter dans les flammes tout à l'heure !

— Si ça ne tenait qu'à moi, regretta Steeg, c'est toute la brigade que j'enverrais. Mais vous avez raison, ces gens-là sont imprévisibles et on ne peut pas se fier à leur parole. Comment réagiront-ils si quelque chose tourne mal ? Le danger est réel et personne ne vous en voudrait de refuser.

— Sans compter qu'il y a l'autre moitié du marché, fit remarquer Cornu avec une certaine amertume. Celle qui concerne Caradec.

— Ce n'est qu'un aspect secondaire, minora Théodore Steeg. Mais j'allais y venir, en effet. En échange de leur bonne volonté, les Russes nous ont demandé de libérer un de nos prisonniers, Perceval Caradec, actuellement interné à la Santé. C'est un vieil ami de Lénine et celui-ci a émis le souhait de le voir à Moscou en même temps que notre représentant. Nous n'avions pas véritablement le choix.

— S'il est à la Santé, il ne doit pas être très recommandable, insinua Adrien. Ce ne serait pas prudent de laisser François seul avec lui.

— Je ne crois pas que la menace soit bien grande, le rassura Steeg. Caradec a dans les soixante-dix ans et il n'a rien d'un apache de banlieue. Il a été condamné à six ans de prison pour avoir tiré sur un gendarme en 1915, lors d'une manifestation pacifiste. Un original, qui a toujours grenouillé dans les milieux anarchistes ou socialistes. Il sera trop content d'obtenir une libération anticipée. Non, la seule question

qui se pose, c'est de savoir si M. Simon est disposé à tenter l'aventure. Sans rien sous-estimer des risques qui l'attendent.

Son opinion était faite, mais puisqu'il était en position de force, François comptait glaner quelques informations supplémentaires.

— J'aimerais d'abord un éclaircissement, monsieur le ministre. Comment se fait-il que le gouvernement s'intéresse de si près au sort de ce compatriote ? À ma connaissance, il n'est pas fréquent qu'on élargisse un détenu pour satisfaire au caprice d'une puissance étrangère. Surtout d'une puissance réputée hostile.

Théodore Steeg se voûta légèrement.

— Eh bien..., hésita-t-il. Je ne serais pas honnête avec vous si je ne vous disais pas la vérité. L'entière vérité. Ce... ce ressortissant français n'est pas n'importe qui. C'est mon neveu. Le fils unique de ma sœur Lucie. Il a vingt-cinq ans, il s'appelle Maxime. Maxime Kergomard... Il s'est laissé bercer par les beaux discours de Lénine et il n'a rien eu de plus pressé que de rejoindre la Russie après la guerre. C'est un gentil garçon, plutôt neurasthénique, mal adapté à... à la vie ordinaire, et qui s'est embarqué dans une histoire qui le dépasse. En même temps, je n'oublie pas l'intérêt de mon pays. Cette affaire peut être l'occasion de renouer des liens directs avec les bolcheviks. Et d'obtenir pourquoi pas le retour de certains de nos compatriotes assignés là-bas à résidence.

Cornu eut un imperceptible haussement d'épaules qui laissait deviner le faible crédit qu'il accordait à cette profession de foi.

— Et s'il est effectivement coupable ? avança François.

— En ce cas... Il sera à la merci du tribunal révolutionnaire, concéda Steeg.

— À mon avis, le problème qui va se poser, c'est plutôt s'il est innocent, fit remarquer Adrien. Vous croyez qu'ils lui permettront de s'en tirer comme ça ?

— Ils s'y sont engagés, affirma le ministre.

— Et François, ensuite, il revient comment ? continua Mortier.

— Par le même chemin qu'à l'aller : en train et en bateau.

Tout ça pour un neveu de ministre, songea François. « Selon que vous serez puissant ou misérable... » Mais au fond, peu importait. Il allait retrouver Elsa.

Sobaka ygraïet v' sadou

Le ministère de l'Intérieur avait prévu un délai de dix jours, le temps d'obtenir les sauf-conduits des autorités russes et de régler les détails du voyage. À quoi s'ajoutaient les formalités de la libération de Caradec auprès de la justice française. On avait d'ailleurs proposé à François de rendre visite à son futur compagnon dans sa cellule, mais il avait décliné : à quoi bon ?

Outre la poursuite de l'enquête sur Saint-Alexandre-Nevski – qui n'avancait guère, ni les partisans de Russie intégrale ni les membres de la Tcheka ne tenant particulièrement à se faire connaître –, le policier s'était vu octroyer plusieurs après-midi de congé afin de mener à bien ses préparatifs et de parfaire sa maîtrise de la langue de Tolstoï. Domaine dans lequel il prenait conscience un peu plus chaque jour de l'étendue de son mensonge : loin de se « débrouiller » comme il l'avait prétendu à Théodore Steeg, il ne bredouillait que quelques mots, restant imperméable aux complexités des genres, des déclinaisons, des voyelles molles ou des accents toniques. Ce qui avait conduit Michel Kikoïne, chez qui François se rendait en général après six heures, à modifier son enseignement : plutôt que d'inculquer de force à son élève les rudiments de la grammaire, il se contentait de le mettre en situation, choisissant pour chaque leçon un thème différent.

— On va parler les animaux, François, d'accord ? lançait le peintre. La vache, c'est *korova*. Note... La cochon, c'est *svinia*. Note, je te dis ! Le mouton, c'est *ovtsa*.

François écrivait docilement les noms, dans une phonétique approximative.

— Le chat, c'est *kochka*. C'est mignon, ça, *kochka*, non ? Le chien, c'est *sobaka*. Tiens, on va faire la phrase avec les mots d'hier. La nature, les fleurs, tu te rappelles ? *Sobaka ygraïet v' sadou*. Tu sais ça

veut dire quoi ?

— Le chien joue dans la cour ? se risquait le jeune homme.

— Le jardin, François. *Sad*, c'est le jardin. *Sobaka ygraïet v' sadou* : le chien joue dans le jardin. Tu fais pas l'effort !

— Honnêtement, Michel, j'ai combien de chances de prononcer cette phrase ? On m'envoie là-bas pour une enquête criminelle ! Chez les bolcheviks !

— Tss ! répliquait Kikoïne. Tu es plein la mauvaise foi ! C'est important, les animaux. Le rat, par exemple, c'est *krissa*. Pas confondre avec la souris : *mich*.

— Je me vois déjà devant le tribunal révolutionnaire, continuait François en riant. « Messieurs les juges, ceci est une souris ! Et attention, roulement de tambours : ceci est un rat... » *A vot krissa* !

— *A vot krissi* ! le reprenait le peintre. C'est la forme complément pour *krissa*. Tu apprends rien, décidément ! Et plaisante pas sur les animaux. On t'a dit que c'est la famine en Russie ? Chien, chat, souris, tu seras bien content de savoir c'est lequel il y a dans ton assiette !

Après son cours, François dînait sur le pouce dans l'un ou l'autre des cafés de Montparnasse, puis se dépêchait de retourner rue Delambre pour retrouver Koko. Depuis qu'il l'avait ramené de Caen – où sa mère l'avait laissé malgré elle aux bons soins d'une vieille voisine –, le perroquet avait pris ses aises et transformé l'appartement en volière personnelle. Il disposait certes d'une cage dans la cuisine, mais la porte était toujours ouverte et ce qui aurait dû constituer son royaume ne lui servait plus que de lieu de commodité – les barreaux lui conférant peut-être l'illusion de l'intimité. À l'espace borné de sa prison, Koko préférait de loin le sommet du chauffe-eau d'où il pouvait suivre par la fenêtre l'animation de la rue, ou encore le perchoir que lui offrait le lustre du salon – dont il avait fallu ôter les plombs afin d'éviter qu'un doigt malencontreux sur l'interrupteur ne transforme l'oiseau en volaille rôtie.

Lorsque le jeune homme rentrait, le perroquet l'accueillait d'un « Frran-çois ! » enthousiaste puis récitait de joie l'un ou l'autre des pans de son vocabulaire : « Ca-rrotte ! Poi-rreau ! Fe-nouill ! » Ou bien : « Fourr-chette ! Cou-tteau ! Plaa-carrd ! » – parlons-en, des placards, songeait François, qui avait dû poser des cadenas sur tout ce qui contenait de la nourriture, le psittacidé n'ayant pas son pareil pour se jouer des fermetures. À l'occasion, ce dernier pouvait aussi entonner un : « Mon-fils ! Re-grette ! Parr-donne ! », cette dernière série ayant longtemps plongé François dans des abîmes de perplexité. Jusqu'à ce

qu'il feuillette le livret de la *Carmen* de Bizet : parmi les papiers de sa mère figurait en effet l'affiche dudit opéra, donné en 1901 au théâtre Sauto à Cuba. Blanche y tenait le rôle de Micaëla et l'une de ses tirades du premier acte évoquait une mère à qui pesait l'absence de son enfant. Devenu son seul public, Koko avait dû la lui entendre chanter plusieurs fois et il en avait mémorisé certains passages : « Mon-fils ! Re-grette ! Parr-donne ! » Ironie de leur relation où les mots que François aurait aimé entendre de sa mère lui parvenaient par le truchement d'un perroquet.

Tandis qu'il enlevait son manteau et se lavait les mains dans l'évier, Koko déployait ses ailes bleues pour se poser sur la chaise la plus proche, quêtant de son œil jaune citron une caresse ou un biscuit. Commençaient alors une manière de dialogue où François racontait sa journée et où le volatile ponctuait son récit d'un « Rra-dis ! » ou d'un « Gou-ttière ! » plus ou moins approprié. Au moins, il participait... Parfois, son nouveau maître lui apprenait des mots de russe, constatant avec une certaine satisfaction que, même pour un virtuose de l'imitation, l'accent tonique conservait tous ses mystères.

Cependant, les choses n'allaient pas toujours si simplement... Parfois, le poids de la solitude et l'absurdité de la situation lui broyaient les épaules comme une chape de ciment frais. À quoi rimaient ces tête-à-tête avec un perroquet ? À quoi rimait cet isolement forcé ? Il avait vingt-sept ans, il était plutôt beau garçon, une moustache fine, des cheveux lissés en arrière, des yeux verts qui plaisaient aux femmes et une conversation qui en valait bien d'autres. Il n'avait en outre aucune inclination pour l'abstinence ou le monachisme. Il lui suffirait de remettre son manteau, de passer cette porte et de se laisser emporter par la nuit de Montparnasse...

Lorsque ce genre de pensées le tenaillaient, lorsque les bizarreries de Koko ou les romans de Jules Verne ne suffisaient pas à l'en déprendre, François sortait une bouteille d'alcool et la vidait consciencieusement, en quête d'un peu d'évasion. Et si cela ne suffisait pas encore, il relisait les lettres d'Elsa.

Parmi les gens à qui il devait impérativement rendre visite avant son départ, Jean Lefourche occupait la tête de liste. Parce qu'il était le frère d'Elsa, d'abord, mais aussi parce que lui et François avaient fait leurs classes ensemble – à l'école des services actifs – avant de rejoindre le Quai des Orfèvres. Des frères d'armes, en quelque sorte. Sinon que Jean était d'un caractère ombrageux et qu'il n'avait guère apprécié que son collègue s'autorise une liaison avec sa sœur. Qui plus est, quelques mois plus tôt, Jean avait été pris dans une fusillade et

grièvement blessé. Après plusieurs opérations, il avait dû renoncer à réintégrer la brigade et venait d'être versé dans les services administratifs de la préfecture, ce qui n'avait pas contribué à adoucir son caractère. Au demeurant, et bien qu'il ne se l'avouât pas, François l'avait évité ces derniers temps. À la veille de gagner la Russie, impossible cependant de le tenir à l'écart.

— Je te dérange ?

Jean avait à peine entrebâillé la porte et il considérait François les sourcils froncés.

— Simon ? Il est arrivé quelque chose ?

— Non, rassure-toi, il faut juste que je te parle. À propos d'Elsa. Mais si tu préfères que je repasse...

Jean sembla hésiter, mais pour ce frère attentionné, le prénom d'Elsa valait tous les sésames. François le suivit dans son appartement, notant qu'il s'était enfin décidé à l'arranger un peu, lui qui avait si longtemps vécu entre deux chaises et un lit.

— Jolie sculpture, complimenta François devant une miniature du *Penseur* de Rodin sur la console de l'entrée.

Jean maugréa une vague approbation et le précéda dans le salon, qui s'était étoffé lui aussi : un tapis, un buffet Art déco, de vrais fauteuils, une table qui pour une fois ne semblait pas sauvée des Puces, et même un tableau d'Elsa au mur. La vraie surprise étant la présence d'un jeune homme au visage poupin et à la chevelure blonde adossé à la fenêtre.

— Inspecteur Simon ! le salua celui-ci. Ça fait depuis Noël, au moins...

Ils échangèrent une poignée de main chaleureuse et, tandis que Jean apportait un troisième verre, prirent place autour d'un pouilly-fuissé et d'une coupelle remplie de saucisse sèche. Hippolyte Fangor était le chroniqueur judiciaire du *Matin* et lui et François s'étaient rendu de nombreux services au cours de l'année écoulée. Parmi lesquels une intervention du policier qui avait sauvé *in extremis* le journaliste de la prison, après que la brigade des mœurs l'eut arrêté dans une posture délicate en compagnie d'un autre homme. François appréciait son intelligence et sa bonne humeur et, durant les longues semaines d'hospitalisation de Jean, il avait été frappé par le dévouement de Fangor qui se rendait quotidiennement à son chevet. De quoi s'interroger sur les sentiments qu'il nourrissait à son égard... Mais que ces sentiments puissent être partagés, voilà à quoi François n'avait pas songé. Et qui expliquait peut-être la gêne de son camarade au moment de lui ouvrir.

— Comment tu te sens ? demanda François.

— Comme un poulet décapité, soupira Jean. Ils m'ont changé la semaine dernière pour le service des passeports. Je gâche mes journées à faire des descriptions anthropométriques et à mettre des coups de tampon. Une vie trépidante...

— Et ta blessure ?

— On ne peut pas dire que je souffre vraiment. C'est plus une difficulté quand je lève le bras gauche. Comme si j'avais soixante-dix ans.

— Cela ne fait que quelques mois, tempéra Fangor. Tu dois être patient.

— Je serai patient quand je serai mort... Mais ce n'est pas pour m'écouter me plaindre que tu es venu, j'imagine ?

François eut un demi-sourire :

— Encore que tu aies du talent en la matière, Jeannot... Mais non, j'étais surtout venu t'annoncer une nouvelle : je pars pour Moscou.

Lefourche se mit à trembler en finissant de remplir les verres.

— Tu... tu vas là-bas ? Quand ?

— À la fin de la semaine.

— En clandestin ?

— Non, tout ce qu'il y a de plus officiel. Je participe à une enquête avec la police russe.

— La police russe ? s'étonna Jean. Raconte !

Le journaliste se redressa sur son siège et François secoua négativement la tête.

— L'une des conditions de l'opération est son absolue confidentialité. Je ne veux pas risquer de perdre l'occasion d'aller là-bas.

— Si c'est moi qui vous inquiète, glissa Fangor, je saurai tenir ma plume. À condition que vous me livriez quelques informations bien compromettantes à votre retour.

— Désolé, Hippolyte, pas cette fois. J'étais seulement venu avertir Jean, au cas où il aurait un message pour Elsa. Un message qui m'aide à la convaincre de rentrer, de préférence.

Il goûta le vin blanc, pas suffisamment frais à son goût, mais déjà riche en notes de miel et d'amande.

— Tu as eu des nouvelles ? s'enquit Jean.

— Sa dernière lettre date d'un mois. Elle m'en a envoyé trois au total Ça n'a pas l'air si simple d'écrire depuis la Russie... Et toi ?

— Pareil, rien de récent. Est-ce que... est-ce qu'elle t'a parlé du bébé ?

Autre point sensible... Dans le premier courrier que François avait reçu après le départ d'Elsa, elle lui annonçait qu'elle s'apprêtait à franchir la frontière polonaise et ajoutait en post-scriptum : « J'emporte un peu de toi dans mon périple : je suis enceinte. » De quoi glacer le sang de celui qui se découvrait tout à la fois amant et père abandonnés.

Fangor devait être au courant car il se mit à fixer la cheminée du toit en face comme s'il n'en avait jamais vu d'aussi belle.

— Elle m'a dit de ne pas m'en faire, expliqua François. Que tout se passait bien et qu'elle avait consulté un docteur à l'hôpital de Moscou qui promettait de la suivre. Elle a trouvé à se loger dans le centre et tout devrait être prêt pour la naissance.

— Qui est prévue quand ?

— Juin ou juillet, d'après le médecin. Voilà pourquoi je dois la persuader de rentrer en France au plus vite : ensuite, ce genre de voyage lui sera interdit. Tu es son frère aîné, tu as de l'influence sur elle. Si tu pouvais lui souffler un mot dans ce sens...

Jean manqua s'étouffer avec sa rondelle de saucisson :

— Tu ne penses pas ça sérieusement, n'est-ce pas ? Personne n'a d'influence sur Elsa à part Elsa elle-même. Et encore...

— C'est tout de même toi qu'elle est venue voir avant de prendre sa décision.

— J'étais au Val-de-Grâce, François, on m'avait retiré une livre de chair. Elle est restée des semaines à s'occuper de moi et elle ne voulait pas partir sans mon accord. En plus, vous vous étiez disputés, je te rappelle.

Rappel superflu, François s'en souvenait comme si c'était hier, merci.

— Je ne te reproche rien, Jean, je cherche juste un allié.

— Mouais... Avec ou sans moi, elle ne sera de toute façon pas facile à convaincre.

Lefourche se leva et se dirigea vers le nouveau buffet au fond de la pièce. Il ouvrit un tiroir, prit une page découpée dans un journal et la tendit à son collègue.

— Tu lis toujours *L'Humanité* ?

— Pas ces temps-ci. Mon acheteuse préférée est passée à la *Pravda*.

— Tu as tort. N'en déplaie à Hippolyte, c'est le seul canard français qui se soucie plus de ses lecteurs que de ses livres de comptes. Ce papier est paru il y a dix jours. J'ai hésité à venir te le montrer et puis ça m'est sorti de la tête. Tiens, juste en haut.

François repéra l'article, entre l'annonce de la fin de la grève des cheminots et un avis de réunion du syndicat Paris-Nord :

Pourquoi je suis en Russie,

Par Elsa L.

Camarades,

Je ne suis qu'une simple Française, sans grade, sans titre, sans mandat, qui a traversé le chaos de l'Europe pour rejoindre la Russie. Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé le paradis sur terre. La guerre, la guerre civile, le harcèlement continu des gouvernements, l'état misérable dans lequel le tsar a laissé ce pays, tout cela a mis le peuple russe à genoux. Mais voilà qu'il se redresse avec la volonté farouche de bâtir un monde différent. Et c'est parce qu'il n'a plus rien à perdre, parce qu'il est nu, parce qu'il a compris dans quelle abjection l'a jeté le mépris des riches et des puissants, qu'il est prêt à saisir la chance unique qui se présente à lui : construire une société réellement juste dont le seul ciment serait le bien de tous.

Camarades, il ne s'agit pas d'un rêve, il s'agit de notre vie, de notre vie à chacun, de notre vie maintenant. Je ne vous demande pas de rejoindre Moscou ou Petrograd, je vous demande d'interroger votre cœur et, le jour venu, d'aider Lénine à libérer l'humanité entière. Aucune existence ne vaut d'être vécue si on nous l'impose. Choisissez votre vie, choisissez l'avenir.

Elsa L.

— On est vraiment sûr que c'est elle ? finit par interroger François.

— Ose prétendre que ça ne lui ressemble pas..., s'amusa Jean. Plus sérieusement, des amis au journal m'ont confirmé qu'ils ont reçu le texte par télégraphe et que ça venait directement du Kremlin. Apparemment, Elsa a fait son chemin au pays de l'espoir... Tu en penses quoi ?

— J'en pense qu'elle ne sera pas facile à convaincre, en effet.

Puis ce fut la veille du départ.

François avait hésité à faire un saut au Bon-Sauveur pour dire au revoir à sa mère, mais outre que celle-ci était incapable de le reconnaître, il ne voulait pas se risquer dans le dédale de ses origines avant de rejoindre Elsa. Qu'ils aient ou non un lien véritable avec lui, Carcassonne et ses curés devraient attendre. Plus urgent était de trouver une solution pour Koko. Lorsqu'il l'avait ramené de Caen, le perroquet avait si mal supporté d'être arraché à ses habitudes qu'il avait été tout près de se laisser mourir. Inutile de le pousser à nouveau au suicide... Heureusement, François croyait avoir trouvé une alternative. Une alternative qui toquait en ce moment même à sa porte.

— Mado ! se réjouit-il. Barnabé !

Il fit entrer chez lui deux des êtres les plus chers à son cœur : Mado, l'épicière de Belleville, qui l'avait recueilli lorsqu'il avait débarqué à Paris, puis nourri et choyé ; Barnabé, son commis, que François avait tiré des griffes de patrons mal intentionnés et qui s'était attaché à la vieille dame comme à sa propre famille. Tous deux formaient un duo singulier : elle, petite bonne femme au caractère bouillonnant, lui, géant noir, placide et attentionné.

— Il faut que tu m'invites pile le jour où tu t'en vas, ronchonna Mado.

Il la serra fort contre lui en l'embrassant.

— Allons, Mado... Tu ne sors jamais de Belleville ! Chaque fois que je te propose de venir dîner tu trouves un prétexte pour que ce soit moi qui me déplace.

— Tu es sûr ? fit-elle avec une parfaite mauvaise foi. Je ne me souviens pas.

— Fe-nêtrre ! Bal-con ! Corr-niche ! lança une voix nasillarde.

— C'est lui ? demanda Barnabé.

— C'est lui..., approuva François. Il est dans sa période haussmannienne.

Il les précéda dans la cuisine, où Koko se mit à battre des ailes depuis le chauffe-eau, comme il le faisait chaque fois qu'il était face à des inconnus.

— Il est grand ! s'exclama Barnabé.

— Les aras hyacinthes sont de bonne taille. Je suppose que ma mère l'a ramené d'une tournée en Amérique latine. Du Brésil, certainement.

— Ces couleurs..., lâcha Mado. Il est beau comme un tableau !

Ils s'extasièrent deux bonnes minutes durant puis François leur

communiqua les informations qu'il estimait nécessaires à l'hygiène de vie du psittacidé : ses préférences alimentaires – y compris l'interdiction du chocolat qui lui déclenchait des diarrhées –, ses goûts en matière de perchoir, son dossier de chaise préféré pour dormir, ses besoins affectifs – caresses, mordillages, causeries –, etc.

— Je sais que ça fait beaucoup, s'excusa le jeune homme. Pire qu'un enfant.

— Ce sera plutôt amusant de vivre ici, le rassura Barnabé. Vous bilez pas, on va s'entendre tous les deux.

— Et puis il est temps que Barnabé ait un peu d'air, renchérit l'épicière, il m'a trop souvent sur le dos. Ça lui fera des vacances.

— Je vous promets, madame Mado, ça m'empêchera pas d'être à l'heure au magasin. Et je raterai pas non plus les Halles.

— Vous faites toujours au mieux, Barnabé, j'ai pas d'inquiétude. Maintenant, passez-moi le sac, il faut qu'on s'occupe de François-Claudius.

Barnabé posa sur la table la besace qu'il avait apportée et défit la sangle qui la fermait.

— J'ai dû faire vite, hein, se plaignit-elle, tu m'as prévenue à la dernière minute. J'ai juste eu le temps pour des bricoles.

Elle plongea les mains dans le sac et en sortit successivement un chapeau doublé de fourrure avec une protection pour les oreilles, un pyjama de flanelle, des gants épais, un manteau de feutre lui-même rembourré, plus quelques pièces de sa fabrication personnelle : deux écharpes rouge et gris et une sorte de caleçon de laine dans les mêmes tons.

— C'est... c'est trop, trouva seulement à dire François.

— C'est à peine assez ! répliqua Mado. Il faudrait pas que tu meures de froid là-bas. Garde le pyjama sous tes vêtements et oublie jamais ton chapeau et tes gants. Le moindre bout de peau qui sort et tu te transformes en iceberg. La Russie, c'est le pôle Nord.

— Tu y vas quand même un peu fort, Mado ! Et le... le caleçon, là ?

— C'est le plus important, François-Claudius. Tu l'enfiles sur le pyjama et tu mets le pantalon par-dessus. Le mal arrive toujours par les fesses, rappelle-toi. Si tu les tiens bien au chaud, tu seras jamais malade.

Elle déplia l'espèce de maillot qu'elle avait dû tricoter avec amour mais qui paraissait plus approprié aux bains de mer qu'à la steppe russe. Barnabé détourna les yeux et François se mordit la lèvre pour ne

pas être désobligeant. Koko, lui, n'eut pas cette délicatesse : il partit d'un rire de bec. Parfois, cet oiseau manquait de tact.

Baltique

François comprit assez vite qu'il n'avait pas le pied marin. À peine le croiseur *Jean-Baptiste-Charcot* avait-il franchi la rade de Dunkerque que quelque chose dans son estomac esquissa un pas de danse avant de se mettre à tourner rageusement. Il tenta un moment de faire bonne figure, admirant avec le plus de conviction possible l'immensité liquide et le rivage qui s'éloignait, mais il dut s'agripper de plus en plus fort au bastingage au fur et à mesure que la chose en lui se débattait.

— Ça va ? s'inquiéta le lieutenant de vaisseau chargé de son confort à bord.

— Je... je crois que je vais m'allonger cinq minutes.

Ces cinq minutes durèrent quatre jours pleins. Quatre jours durant lesquels François chercha désespérément un peu d'horizontalité dans un univers obstinément mobile. Chaque fois qu'il se levait, plus encore que de subir la houle, il *devenait* la houle. Et la seule croisière qu'il avait jamais effectuée – sur la Seine, entre Suresnes et Charenton – ne l'avait nullement préparé à y faire face. D'ailleurs, rien ne vous préparait à devenir la houle... Sur le trajet qui le menait de sa cabine individuelle aux toilettes communes – le seul qu'il était capable de faire –, il lui arrivait de croiser tel ou tel loup de mer plus ou moins galonné, qui ravalait un sourire discret devant ce biffin au pied tendre que la moindre vague rejetait sur sa couche.

— Ça vient du cerveau, expliqua le lieutenant de vaisseau. Vos yeux, vos oreilles et vos pieds ne sont pas d'accord sur ce qui leur arrive et du coup le cerveau est déboussolé.

— Amenez-moi une boussole, supplia François.

— C'est une question de temps, le rassura l'officier. Vous savez ce qu'on dit ? Le premier jour où on a le mal de mer, on se demande si on

ne va pas y laisser sa peau. Le deuxième, on est sûr qu'on va mourir, et le troisième, on prie seulement pour que ça arrive vite. Heureusement, il y a le quatrième.

Pour François, ce fut plutôt le cinquième. Un mardi, en l'occurrence, où il put remonter enfin sur le pont sans abandonner en chemin son repas ni sa dignité. L'équipage lui fit bon accueil, le félicitant d'être désormais des leurs, et il passa plusieurs heures à contempler pour de vrai l'énigme infinie des eaux grises et chahutées, les immenses bancs de brumes qui s'effiloçaient sur les côtes de granit, les défilés de pins mangés par l'hiver que l'on entrevoyait quand l'air se faisait moins opaque. Le froid était partout, du givre gainait les filins d'acier et courait sur les rambardes, des mouettes transies se posaient à la proue et des marins emmitouflés échangeaient des syllabes de buée. Le *Charcot* épousait la Baltique.

Après ce bol d'air glacé, François s'enquit de son compagnon d'équipée avec qui il avait embarqué à Dunkerque. Perceval Caradec était un vieillard d'une maigreur stupéfiante, le visage presque jaune et piqueté de poils blancs – ni vraiment glabre, ni vraiment barbu, le menton semé de longs téguments que l'on pouvait compter à l'œil nu. Surtout, il refusait de desserrer les lèvres et, depuis leur rencontre à la gare du Nord, n'avait émis que quelques couinements courroucés. Il était escorté par un gendarme chargé de le surveiller jusqu'à leur arrivée en Finlande, où le prisonnier passerait sous la responsabilité du seul inspecteur Simon. Pas question d'ici là qu'il leur fasse faux bond – en se jetant à l'eau par exemple –, son transfert à Moscou étant la condition *sine qua non* de l'opération. Au demeurant, il ne semblait pas désireux de s'évader ni d'attenter à ses jours, passant le plus clair de son temps dans sa cabine, plongé dans un *Petit Larousse illustré*, édition de 1908.

— Je sais pas ce qu'il trouve là-dedans, chuchotait son gardien. Des fois, j'ai l'impression qu'il dort. Et puis, tout à coup, il tourne une page. À peine s'il s'arrête pour manger. Par contre, il veut pas se laver et ça...

Le malheureux brigadier eut un froncement de narines qui en disait long sur les inconvénients de leur cohabitation forcée.

— Tout se passe bien ? tenta François à l'intention de Caradec. Vous n'avez pas le mal de mer ?

L'autre ne bougea pas d'un cil, tel un vieux sphinx parcheminé. Au moins, puisqu'ils avaient quelques milliers de kilomètres à faire ensemble, il ne l'importunerait pas avec ses bavardages.

Le *Charcot* fit escale sur l'île suédoise de Gotland où son capitaine

avait prévu de louer les services d'un brise-glace : plus ils mettaient le cap au nord, plus la mer se chargeait de glaçons épais qui finissaient par se rejoindre en plaques dérivantes. Bientôt, ils ne pourraient plus progresser. Ils mouillèrent donc à Visby – l'occasion de se ravitailler en poisson frais et d'admirer les remparts de la cité médiévale – avant de reprendre leur route, précédés d'un poisson-pilote à la coque caparaçonnée. Dès le lendemain, celui-ci se rendait indispensable, perçant un chenal à travers la croûte immaculée qui s'étendait à perte de vue. Et c'était un étonnant spectacle de voir les eaux solides et liquides s'empoigner en tourbillonnant avant d'être aspirées à gros bouillons par le bateau.

Deux jours plus tard ils atteignaient leur destination, les côtes de Finlande. L'ancienne province russe avait obtenu son indépendance en 1917 et menait depuis une lutte sans merci contre la menace communiste. Son gouvernement comptait d'ailleurs profiter de la visite du *Charcot* pour dépêcher en retour deux émissaires à Paris, dans l'espoir d'obtenir une aide financière pour son armée. Quant à la possibilité de poursuivre la navigation jusqu'à Petrograd, le capitaine du croiseur l'avait formellement écartée : les eaux de la région étaient minées depuis la guerre et, avec cette couche de glace, le risque d'une collision et d'une explosion était réel.

Voilà comment, le 20 mars 1920, l'inspecteur Simon et Perceval Caradec débarquèrent dans le port d'Hanko, accueillis par une fanfare locale et quelques drapeaux français.

— Ils te prennent pour le ministre ! ricana Caradec.

— Vous parlez, maintenant ?

— La France m'a bâillonné pendant trois ans. Je n'allais pas lui faire la causette pour son plaisir.

— La France est derrière nous depuis onze jours...

— Un bateau de guerre français, c'est la France, non ? Allez, souris, moqua le vieil homme en saluant la poignée de Finlandais qui les acclamait. Je te dis qu'ils te prennent pour le ministre !

Après les discours incompréhensibles des officiels – faute de traducteur –, on les convia à un repas de hareng arrosé de bière locale, avant de les mener l'après-midi à la gare où un train spécial avait été affrété. D'ordinaire, celui-ci servait aux échanges de prisonniers, le plus souvent des Occidentaux dont les gouvernements, à force de tractations, avaient obtenu la libération contre des soldats de l'Armée rouge capturés par les Blancs. Mais pour cette fois, le « train de la liberté » reviendrait à vide...

Le wagon-lit était sommaire mais convenablement propre, la bonne

nouvelle étant que chacun disposait de sa cabine, ce qui éloignait la perspective d'une promiscuité délicate. Rouler sur la terre ferme et voir le paysage défiler à l'horizontale plutôt qu'à la verticale procurait par ailleurs un sentiment de béatitude réparateur : des collines neigeuses aux formes presque maternelles, des langues boisées qui s'étiraient sur fond de lac glacé, des villages pimpants qui mettaient de la couleur à leurs volets pour se distraire de la blancheur du monde, des hommes à skis et des enfants à traîneau qui saluaient le serpent gris et son panache de vapeur... Dans l'air irisé de cette fin d'après-midi, la Finlande avait quelque chose d'apaisant.

Vers neuf heures le soir, alors que la nuit refusait de tomber, on leur servit une collation de charcuterie et de bière. Deux jeunes soldats en uniforme avaient été mis à leur disposition et s'affairaient autour de la table vissée au sol, comme s'il s'agissait d'une salle de grand restaurant. L'un d'eux baragouinait quelques mots de français et, serviette blanche sur le bras, les invita à piocher dans les plats de saucisses et de lard, accompagnant sa révérence d'un délicieux : « Bien l'appétit, monsieur ! »

Comme au déjeuner, Caradec se contenta de picorer, sans se départir de sa moue sarcastique.

— Ça fait quoi d'être traité comme un roi ? finit-il par jeter. De se remplir la panse pendant qu'une partie de l'humanité meurt de faim ?

— C'est pour ça que vous ne mangez pas ? répliqua François. Par solidarité avec les miséreux ?

— Nous partons pour un pays que tes amis du gouvernement s'amuse à affamer. Qui sait, tu pourrais avoir des scrupules...

François soutint son regard enflammé.

— Et chaque bouchée que vous ne prenez pas, elle leur remplit le ventre ?

— Typiquement une réflexion de flic, cracha l'anarchiste. Un valet de l'État qui obéit aux ordres et qui se moque des conséquences. Pas de principe, pas de conscience, ce serait trop lourd à porter.

— Tandis que vous, vous avez des principes et le sens des nuances, répliqua François. Vous me connaissez à peine et je suis déjà mieux rangé qu'un moulin à café sur les rayons du Bon Marché. C'est commode.

— Te connaître, c'est pas difficile. Tu n'es rien qu'un chien de garde. La preuve, je suis ton prisonnier et tu me balades de cage en cage.

— Eh bien réjouissez-vous, fit François en levant son verre, nous inverserons bientôt les rôles. L'occasion de montrer combien vous

valez mieux que moi...

Caradec se rembrunit.

— Ce qui signifie ?

— Qu'à peine franchie la frontière, c'est moi qui deviendrai votre prisonnier. Et ce sont vos amis qui décideront de mon sort. Un retournement qui devrait vous plaire.

— Mettre des hommes à la merci d'autres hommes, ça ne m'a jamais plu, marmonna le vieillard.

La remarque de l'inspecteur dut faire mouche, cependant, car il parut s'adoucir légèrement.

— Elle consiste en quoi, ton enquête ? interrogea-t-il en trempant ses lèvres décharnées dans son verre.

— Un de nos compatriotes est accusé de meurtre. J'ignore encore les détails.

— Un flic, aussi ?

— Pas à ma connaissance.

— Et tu pars comme ça, défendre un inconnu, en plein pays des soviets ?

— Je suis un bon chien, c'est ce que vous insinuiez tout à l'heure... J'obéis aux ordres.

François n'avait aucune intention d'évoquer Elsa, ni devant Caradec ni devant qui que ce soit d'autre : il avançait en territoire hostile.

— Et de votre côté, continua-t-il, vous vous attendiez à une intervention de Lénine en votre faveur ?

Caradec tira sur deux des longs poils blancs qui lui ornaient le menton avant de répondre.

— Jamais je n'aurais imaginé qu'il se souvienne de moi, avoua-t-il sans afféterie. Quoiqu'il m'aimât bien à l'époque. Mais de là à me faire sortir de la Santé...

— Ça remonte à longtemps ?

— Vers 1910, 1911, quand lui et sa femme vivaient à Paris. Ils avaient fondé une sorte d'école pour révolutionnaires à Longjumeau. Un jour, je suis allé là-bas et on a sympathisé.

— J'ignorais que le ministère de l'Instruction publique avait inscrit la dictature du prolétariat au programme du cours élémentaire...

— Lénine s'est bien gardé de demander la permission à qui que ce soit, évidemment. C'est pour ça qu'il avait choisi Longjumeau : assez

près de Paris mais pas trop. Seuls les initiés étaient au courant.

— Les initiés... Vous étiez communiste, vous aussi ?

— Disons que j'ai lu Marx, mais que je n'ai pas été touché par la grâce. Je me suis toujours méfié des églises et le marxisme en est une. Moi, ma religion, c'est l'homme.

— C'est ce genre de discours qui plaisait à Lénine ?

— On s'est plus d'une fois pris de bec, au contraire ! s'esclaffa Caradec – et son haleine discutable se mit à flotter par-dessus la cochonnaille. « Tu es l'enfant ridicule », il me criait avec son accent. Surtout quand je lui serinais que toute forme d'État est illégitime et qu'elle finit toujours par produire de l'esclavage. Là, il se fâchait tout rouge. Ça a peut-être joué, d'ailleurs.

— Joué ?

— Dans sa décision de me faire libérer. Pour me prouver qu'il avait raison... En 1910, Lénine n'était rien ou presque, il ne faut pas l'oublier. Un illuminé qui démenageait de pays en pays à cause de ses idées farfelues. Avec sa femme et sa belle-mère dans les valises, pour ne rien arranger... Qui aurait pu prédire qu'il serait dix ans après à la tête du plus grand pays d'Europe ? Et aujourd'hui, devant qui peut-il savourer cette victoire ? Devant les béni-oui-oui qui se prosternent ? Il n'a jamais aimé les courbettes. Devant les ignorants et les haineux, ceux qui ont rêvé cent fois de le voir mort ? Ceux-là l'indiffèrent. Restent les amis d'hier, ceux qu'il aurait aimé convaincre mais qu'il n'a pas convaincus. Quoi de mieux pour se rassurer que de leur montrer ce qu'il a finalement accompli ?

— Lénine aurait besoin d'être rassuré ? s'étonna François.

Caradec sortit de sa poche un tissu qui tenait plus du linge de bébé souillé que du mouchoir. Il plongea son nez à l'intérieur en produisant un son de trompette puis en émergea avec un demi-sourire.

— On ne s'est pas vus depuis tant d'années, j'ignore ce qu'il y a derrière son grand front de visionnaire ! Si ça se trouve, il me fait venir ici seulement pour me couper la tête, hein ? Mais même si c'est ça, ajouta-t-il en considérant avec satisfaction le produit de son mouchage, je ne peux pas lui en vouloir. La tête, j'aurais fini par la perdre en prison, alors...

Le train mit encore toute la journée du lendemain pour atteindre la frontière, ou plus exactement l'espèce de no man's land qui en tenait lieu. Le wagon s'arrêta au milieu de nulle part avec un mouvement de balancier et ils crurent d'abord à une panne de locomotive. On les

invita cependant à descendre avec leur bagage et ils constatèrent que la voie ferrée s'en allait mourir vingt mètres plus loin dans la poudre blanche. Celui des soldats qui bredouillait trois mots de français s'empara du sac de Caradec et leur fit signe de le suivre sur un chemin balisé par des piquets. Ils marchèrent ainsi une demi-heure dans la neige, traversant successivement une forêt et un pont de fortune par-dessus un ruisseau gelé. De là, on apercevait en contrebas une grosse cabane en rondins sur laquelle venait buter une ligne de chemin de fer.

— Bieloostrov ! s'exclama leur ange gardien en désignant la construction.

Il sortit de sa poche un sifflet dont la stridence déchira l'air avec une violence inouïe. Après quelques secondes, une silhouette grise surgit de la cahute, qui répondit au signal par un coup de sifflet identique.

— Bieloostrov ! répéta le soldat en les encourageant à descendre vers la gare de campagne. Allez ! Bienvenue la Russie !

Petrograd

Le Bieloostrov-Petrograd – un antique convoi qui atteignait au mieux la vitesse d'une draisine – mit quatre heures pour effectuer la quarantaine de kilomètres qui le séparait de la gare de Finlande où il finit par s'échouer en suffoquant. Quoique ce train fût le seul à quai et qu'aucun panneau n'annonçât un trafic quelconque, le vaste hall était envahi par une société d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'était comme installée à demeure : des tentes couturées, des braseros autour desquels se pressaient des joues creuses, des réchauds avec des marmites de soupe claire, des cris, des courses, des pleurs et, malgré l'agitation et le brouhaha, un froid pénétrant. Dehors, une voiture les attendait pour les mener le long des berges de la Neva jusqu'aux officiels chargés de la suite de leur voyage. Le spectacle qu'offrait Petrograd au nouvel arrivant était à la fois fascinant et pathétique. D'après ce qu'en avait dit Kikoïne, la cité avait été construite au XVIII^e siècle par Pierre le Grand, qui voulait arrimer la Russie à l'Europe en ouvrant cette fenêtre sur la Baltique. À une époque où la plupart des villes russes étaient en bois, il avait choisi d'édifier une capitale en pierre inspirée de l'architecture italienne, manière de devenir plus résolument européen encore. Il ne pouvait imaginer que trois siècles plus tard, c'est du nouveau joyau même de son empire que se lèverait la vague révolutionnaire qui finirait par l'engloutir.

De ce rêve glacé d'Europe ne subsistait aujourd'hui qu'un décor rongé de plaies : des façades monumentales criblées de balles, des portes immenses et des fenêtres éventrées, des lampadaires et des pylônes de tramway renversés, des rues parsemées de cratères, des murs de neige sale au pied d'immeubles lépreux, des passants qui marchaient courbés dans le froid et leur jetaient des regards hostiles – leur véhicule semblant le seul à circuler dans une ville à l'arrêt.

— Ils n'ont pas le communisme très joyeux, souffla François à

l'oreille de Caradec – en regrettant aussitôt ce rapprochement intempestif.

— La faute à ton gouvernement et ses alliés qui les condamnent à la misère, lâcha l'anarchiste.

Leur voiture les déposa à l'hôtel Astoria, un imposant bâtiment en poue de bateau qui servait de quartier général aux responsables du parti. L'entrée était gardée par une mitrailleuse et ils durent présenter leurs laissez-passer à trois reprises avant d'être conduits sous bonne escorte dans l'antichambre du président du soviet lui-même. Là, ils patientèrent une paire d'heures, assistant au ballet incessant de conseillers ou de quémandeurs qui entraient et sortaient sans leur accorder la moindre attention. Perceval Caradec fit preuve pour l'occasion d'une patience exemplaire, se recroquevillant sur sa banquette, les yeux mi-clos, dans un état presque végétatif. Il ne lui manquait que son dictionnaire.

Enfin, la porte s'ouvrit pour eux et ils pénétrèrent dans l'antre du maître de Petrograd, dont les fenêtres dominaient les quais gelés du fleuve. Deux hommes les reçurent, l'un assis dans un fauteuil, la quarantaine, des cheveux noirs abondants et des yeux bleus pénétrants, l'autre, plus jeune, des lunettes rondes et un visage intelligent, qui se mit à sourire en marchant vers Caradec :

— Perceval ! Je tenais à t'accueillir moi-même.

— Le Rétif ! Nom d'une breloque, si on m'avait dit que tu te cachais par ici...

— Je ne me cache pas, vieil animal, j'écris l'histoire !

Ils échangèrent une longue accolade puis ledit Rétif s'adressa à François :

— Inspecteur Simon ? fit-il en lui tendant la main. Victor Serge, enchanté. Bienvenue à Petrograd.

— Vous être français ? s'étonna le policier.

— Belge, répondit l'autre. Personne n'est parfait.

Son compagnon derrière le bureau grogna quelque chose en russe et tous se retournèrent.

— Oui, pardonnez-moi, je vous présente Grigori Zinoviev, notre hôte. Compagnon de la première heure de Lénine, président du soviet de Petrograd mais aussi de la III^e Internationale. Il voulait vous rencontrer avant votre transfert à Moscou.

S'ensuivit le genre d'échange auquel François allait devoir s'habituer : des politesses de façade avec des huiles soupçonneuses

dans une langue dont il ne saisissait que des scories. Les questions roulèrent sur leur voyage et la situation en France, mais il s'agissait surtout de jauger leur personnalité, sinon leur dangerosité. Si Zinoviev mettait un peu de chaleur en parlant à Caradec, son ton devenait distant dès lors qu'il interrogeait François. Sans doute trouvait-il saugrenue l'idée d'associer une puissance ennemie à l'enquête moscovite, se refusant d'ailleurs à leur apprendre quoi que ce soit à ce sujet – mais peut-être ne disposait-il d'aucune information supplémentaire. François comprit en tout cas que Zinoviev avait ici valeur de monarque absolu et qu'en d'autres circonstances – si Lénine n'avait pas été impliqué, en particulier – il n'aurait pas hésité à se débarrasser du jeune homme.

Après vingt minutes de ce dialogue plein de sous-entendus, le potentat bolchevique leur signifia leur congé. Leur départ vers la capitale n'étant prévu que le lendemain, Victor Serge les conduisit à la chambre qu'on leur avait attribuée pour la nuit et, tandis qu'ils posaient leurs valises, s'en alla deux étages plus haut prendre une bouteille d'alcool et quelques gros biscuits dans ses propres appartements.

– Je n'ai pas mieux à vous offrir, s'excusa-t-il, mais ici, c'est un luxe.

– C'est vous qui allez nous servir d'interprète ? demanda François après qu'ils eurent trinqué.

– Ça m'aurait changé les idées, mais outre que je n'aime pas Moscou, j'ai beaucoup à faire ici. Je ne suis pas venu en simple spectateur, figurez-vous, j'apporte ma pierre aussi activement que possible à l'édifice du socialisme. Commissaire aux Archives de l'ex-ministère de l'Intérieur, ajouta-t-il avec une emphase volontaire, c'est le titre exact. Merci Zinoviev ! Deux tonnes de paperasses de la police du tsar à éplucher et à protéger. Ou à faire disparaître, c'est selon. En octobre dernier, quand les Blancs étaient aux portes de Petrograd, j'étais même sur le point de tout envoyer au feu... Nos adversaires auraient été trop contents de remettre la main sur leurs propres dossiers. Par bonheur, Trotski est arrivé pour réorganiser les défenses de la ville : les archives ont été sauvées, et nous avec !

– La police du tsar, répéta François, surpris. Vous voulez dire l'Okhrana ?

– L'Okhrana, oui. Vous connaissez ?

– Je... vaguement. Une affaire que j'ai eue à traiter il y a quelque temps.

– Impliquant des Russes ?

Le policier hésita une fraction de seconde, se demandant jusqu'où il pouvait aller.

— Un ancien de l'Okhrana... Assassiné chez lui avec une partie de sa famille. Pas de mobile, pas de coupable. Si je pouvais en apprendre un peu plus sur son compte, ça débloquerait peut-être la situation.

Victor Serge le fixa avec une certaine intensité.

— Quel était son nom ?

— Ivan Kaspov.

— Ça ne m'évoque rien, désolé. Mais si vous avez le temps cet après-midi, accompagnez-moi rue Gorokhovaïa. Non que la mort des agents du tsar nous chagrine, mais nous aimons nous aussi mettre nos fichiers à jour. Et puis ça vous permettra de découvrir la ville.

François le remercia, affectant suffisamment de détachement pour ne pas éveiller les soupçons. L'occasion était trop belle.

Ils déjeunèrent assez convenablement au restaurant de l'hôtel – rebaptisé « Table commune de la première maison des soviets » – puis, Perceval ayant préféré se reposer, François se rendit sans lui aux Archives dans la voiture bringuebalante de Victor Serge – la porte du conducteur, notamment, était cassée, Serge expliquant qu'il se gardait de la faire réparer pour ne pas attiser la convoitise de plus influents que lui... Quant à Petrograd elle-même, quel que soit le quartier traversé, elle semblait partout dans un état d'abandon avancé, telle la branche nécrosée d'une illusion défunte.

— Le Rétif, lança François à son chauffeur qui conduisait d'une main en tenant sa portière de l'autre, c'est un drôle de surnom.

— Ça vient de l'époque où j'écrivais dans les canards anarchistes, expliqua celui-ci. J'ai toujours aimé les pseudonymes, Victor Serge n'est que le dernier en date. Mon nom véritable est Lvovitch Kibaltchitch. Mes parents étaient des émigrés russes en Belgique. Mais avec ce genre de patronyme, difficile d'échapper à la police.

— C'est comme ça que vous avez croisé Caradec, dans le mouvement anarchiste ?

— En vérité, nous nous sommes connus à la Santé. J'ai vécu un temps à Paris où j'ai fréquenté les gars de la bande à Bonnot. En 1911, après le hold-up de la Société générale, j'en ai même hébergé quelques-uns à la maison. Je n'avais rien à voir avec le braquage, je le signale, mais à leur manière, eux aussi étaient des anarchistes, même si nous n'étions pas d'accord sur la méthode. Bref, la police a débarqué chez moi en m'accusant de ne pas les avoir dénoncés. J'ai pris cinq ans et

c'est là que j'ai rencontré Perceval. Nous partagions la même cour de promenade, celle des politiques et des condamnés à mort. Ça crée des liens.

— Vous ne vous étiez pas revus depuis... ?

— J'ai été libéré avant lui, en 1916. Puis emprisonné de nouveau pour propagande bolchevique. Mais plus à la Santé, cette fois. Ensuite, j'ai eu la chance de faire partie d'un échange contre des soldats français internés en Russie. C'est comme ça que je suis arrivé l'an dernier à Petrograd. Je parlais russe, j'avais le bagage idéologique, certaines compétences en matière d'organisation, Zinoviev m'a pris sous son aile. Je me suis d'abord occupé de son secrétariat puis il m'a confié diverses tâches, de la contrebande d'armes avec la Finlande à l'édition de textes révolutionnaires, jusqu'à la direction des Archives. Plus tout ce qui touche aux relations avec Paris et Bruxelles. C'est moi par exemple qui ai mis au point les détails de votre voyage. En ce moment, j'essaye de faire rentrer une dizaine de camarades qui sont en France contre autant des vôtres bloqués à Moscou. Hélas, entre nos gouvernements, ce n'est pas le grand amour. J'espère que votre venue ouvrira de nouvelles perspectives. Si vous ne commettez pas d'impair, bien sûr.

Il souriait, comme à son habitude, mais la mise en garde était perceptible.

Après avoir remonté une rue déserte, ils pénétrèrent dans une cour miteuse où stationnaient deux pauvres véhicules sans roues, posés sur des cales.

— On passe par-derrrière, se justifia Serge, mes collègues n'apprécieraient guère la visite d'un capitaliste français. Ils ont un sens de l'humour limité.

Il salua un planton somnolent qui rectifia instantanément sa position, puis pilota son invité à travers une succession de couloirs où le jaune douteux le disputait au gris sale. Il dut utiliser ensuite plusieurs fois son trousseau de clés avant d'atteindre une réserve où s'alignaient des rayonnages remplis de cartons avec des étiquettes. Des milliers et des milliers de boîtes bien rangées qui, sous la lumière grésillante, semblaient sur le point de libérer autant de diabolins ricanants. Et c'était en effet le cas, vu le genre d'informations qu'elles recelaient.

— Karpov, vous m'avez dit ? interrogea Victor Serge.

— Kaspov... Ivan Kaspov.

— Kaspov, oui.

Il fureta un moment entre les étagères avant d'exhumer ce qu'il cherchait : deux feuillets écrits avec des encres différentes, qu'il survola en se grattant la tête.

— Ça semble être ça, oui.

— Ça semble ?

— Vous me donnez une minute ? Si l'un de mes archivistes arrive, prenez l'air absorbé et évitez d'ouvrir la bouche.

Ses talons résonnèrent sur le sol en dur tandis qu'il s'éloignait et François suivit son conseil en se plongeant dans la lecture de la première des deux feuilles. Il s'agissait visiblement de renseignements d'identité, avec le nom et le prénom de Kaspov, sa date et son lieu de naissance – 1876, à Tsaritsyne –, sa taille et sans doute ses caractéristiques physiques – incompréhensibles –, ses adresses successives à Saint-Pétersbourg avec les périodes correspondantes, et plusieurs mentions ajoutées au cours du temps qui concernaient probablement sa situation familiale – François reconnut notamment le nom d'Anna Milianov, son épouse, à laquelle Kaspov avait donc emprunté son patronyme lorsqu'ils s'étaient installés avec leurs enfants à Paris. Il y avait par ailleurs une série de paragraphes dont le sens demeurerait indéchiffrable malgré des homophonies suggestives : *bandite*, *komissar*, *pistolète*, etc. Les incontournables des parties de gendarme et de voleur qui se jouaient partout autour du monde.

Il était sur le point de s'attaquer à la seconde page lorsque Victor Serge réapparut, l'air toujours pensif, tenant à la main une coupure de presse.

— C'est à cette affaire que vous faisiez allusion ce matin ?

François parcourut l'article découpé dans un quotidien français, qui relatait sur une dizaine de lignes la découverte d'une famille russe assassinée dans son appartement de la rue Guillaume-Tell. La brigade criminelle s'étant refusée à toute déclaration sur l'identité des victimes ou sur un mobile éventuel, le journaliste en était réduit à formuler des hypothèses hasardeuses – et passablement éloignées de la vérité.

— Mes responsabilités m'obligent à me tenir au courant, continua Serge. Les journaux nous arrivent en contrebande de Finlande, en même temps que les armes. D'où un certain retard, évidemment. Je ne suis tombé sur cet article qu'il y a deux jours, dans un numéro du *Gaulois*. Ce qui m'a intrigué, c'est ce silence de la police. Que d'égards pour de pauvres émigrés russes, n'est-ce pas ? À moins qu'il y ait autre chose, bien sûr. Alors quand vous m'avez parlé d'une enquête liée à l'Okhrana...

— On a trouvé chez lui un papier prouvant son appartenance aux services du tsar, avança prudemment François. C'est bien ce qu'indiquent vos archives, non ?

Serge hocha doucement la tête.

— À ceci près qu'il manque les trois quarts des pièces, lâcha-t-il doucement.

— Pardon ?

— Quelqu'un a fait son marché à l'intérieur du dossier. Il ne reste plus que la fiche d'identification de Kaspov et une demande de synthèse de juillet 1918.

— Une demande de synthèse ?

— Émanant de Tsaritsyne, là où il est né. C'est une procédure qui s'est développée avec la guerre civile : elle permet à l'armée de se renseigner quand elle reprend le contrôle d'une ville. Nous lui fournissons un rapport sur les groupes ou les habitants dont elle a des raisons de supposer qu'ils pourraient être hostiles. Histoire de savoir de qui se méfier... Ça a dû être le cas pour votre homme lorsque nous avons occupé Tsaritsyne. Il devait encore avoir de la famille ou des contacts là-bas et ils ont dû cracher le morceau sur ses liens avec l'Okhrana. D'où la demande de synthèse. En tout cas, entre la fiche d'identification et cette note de 1918, c'est le grand vide. Aucun rapport, aucun procès-verbal d'avancement, rien. Ce qui n'est pas normal.

— Sinon que, vous le rappeliez vous-même, il y a eu la guerre. Des feuilles ont pu disparaître.

— Ce qui aurait dû disparaître, c'est le dossier tout entier. Des morceaux, par contre...

— Mais s'il y a eu vol, pourquoi ne pas avoir tout pris ?

— Peut-être pour ne pas attirer l'attention. Un dossier absent se remarque, un dossier incomplet passe facilement inaperçu.

— Et qui donc a accès à cette réserve ?

Victor Serge eut un regard malicieux.

— Vous savez pourquoi je ne vais pas répondre à cette question, Simon ? Parce que vous m'êtes sympathique et que je vous crois capable de vous attirer des ennuis. Si nous avons évité l'entrée principale tout à l'heure, il y a une raison. Ce bâtiment, comme tout le pâté de maisons de la rue Gorokhovaïa, abrite le siège de la Tcheka. Le commissaire aux Archives de l'ex-ministère de l'Intérieur que je suis dépend d'elle. Par les temps qui courent, certains silences valent mieux

que des réponses hâtives. Si la Tcheka de Petrograd, ou pire, celle de Moscou, venait à apprendre que vous avez en tête autre chose que la défense de votre compatriote, je doute qu'elles continuent à se montrer très aimables.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, protesta François.

— Allons, je connais les tours et les détours de votre République... À peine avez-vous ouvert cette enquête sur Kaspov que vous voilà déjà en Russie à fouiner sur l'Okhrana. Il faudrait être un enfant pour ne pas faire le rapprochement.

— Je ne pouvais pas deviner que je tomberais sur le commissaire chargé des agents du tsar !

— C'est votre chance, mais pas de la façon dont vous l'envisagez. Car heureusement pour vous, je ne partage pas certaines positions disons... expéditives de nos hôtes. Leur propension à éliminer les problèmes plutôt qu'à les traiter, par exemple. En outre, je souhaite que votre voyage soit suffisamment fructueux pour jeter un pont entre nos deux pays. Et faciliter l'échange que j'évoquais tout à l'heure... Mais pour ce faire, vous devez conserver une totale discrétion.

— Le fils de Kaspov avait à peine dix ans, murmura François. Il a été tué d'une balle dans la tête et d'une autre dans le cœur. Vous voudriez qu'on fasse comme s'il ne s'était rien passé ?

Victor Serge soupira en rangeant les feuillets dans leur carton d'origine.

— Vous voulez que je vous raconte ce qui est arrivé à Tcherkassy il y a quelques mois ? Les Blancs ont violé des dizaines de fillettes juives avant de les éventrer. Je vous épargne les détails... Des histoires de ce genre, hélas, il y en a des centaines. Il va pourtant falloir un jour que les uns et les autres nous nous tournions vers l'avenir. Maintenant, si vous voulez risquer votre peau et celles de vos compatriotes de Moscou pour un ancien de l'Okhrana, libre à vous. Désormais, vous êtes prévenu.

Taïga-Express

On les avait installés au milieu du train, dans le minuscule compartiment des employées qui s'occupaient autrefois de distribuer le thé aux passagers. Les rangements pour le chariot et les provisions étaient restés, mais il n'y avait plus ni eau, ni samovar, ni thé, seulement leurs valises et leurs manteaux empilés sur les étagères, deux sièges en bois pour s'asseoir et une fenêtre sale en forme de hublot. Difficile de savoir si on les avait mis là pour leur confort ou s'il s'agissait de les tenir à l'écart des autres voyageurs. De fait, tous les wagons étaient pleins, la ligne de Moscou représentant le seul espoir pour ceux qui voulaient fuir Petrograd ou trouver de quoi se nourrir un peu moins mal dans les campagnes voisines. À la gare d'Octobre, une heure avant le départ, ils avaient aussi fait connaissance avec leur interprète, Vadim Zoltan, un jeune professeur d'université de Petrograd. Il avait une dizaine d'années de plus que François, portait des lunettes dorées légèrement tordues, une chapka miteuse et un grand manteau sombre dans lequel il paraissait vouloir se fondre. Il n'avait d'ailleurs guère prononcé plus de trois phrases en présence de leur escorte, et c'est seulement lorsqu'ils furent seuls dans le compartiment que son visage se détendit un peu.

— Tout va bien ? s'enquit François.

— Oui, oui, fit-il en s'obligeant à être aimable. Je vais pas déranger, je vais chercher la place dans la voiture.

Il s'exprimait convenablement, sans plus, avec un accent nettement perceptible.

— Vous aviez l'air fâché, tout à l'heure, remarqua François.

— Fâché ? Ah non, pas fâché !

Il fit un geste vers le couloir :

— Et les soldats, ils... ils restent pas avec vous ?

— Un autre détachement doit prendre le relais à Moscou. Dans l'intervalle, nous n'avons pas prévu de nous enfuir.

— Bien, souffla-t-il, rasséréné. Vous serez bien tranquilles, alors. Je vais chercher la place, puis je reviens.

— Il n'a pas l'air très rigolo, ton nouvel ami, se moqua Perceval une fois que Zoltan eut tourné les talons.

— On ne lui demande pas d'être drôle, juste de traduire.

Comme à son habitude, Caradec retira ses chaussures – une très mauvaise idée – avant de s'emmitoufler dans la couverture marron qui ne le quittait jamais, puis de se plonger dans son dictionnaire. Il était capable de rester ainsi des heures durant, impassible, comme la soirée de la veille à l'Astoria l'avait prouvé.

— Il y a encore des mots que vous ne connaissez pas ? l'asticota François.

— Je n'en suis qu'à la lettre *R*, répliqua l'anarchiste. Si tu veux savoir, en prison, c'est ce dictionnaire qui m'a empêché de devenir dingue. On croit connaître les mots, on les prononce sans réfléchir, mais c'est du gaspillage. Il faut les savourer, l'un après l'autre. Si je dis « rayon », par exemple, ajouta-t-il en frôlant la page, le soleil arrive et j'ai moins froid. Et moins faim aussi, car le miel vient à son tour. Ou mieux que le soleil et le miel, l'espoir du soleil et du miel, ce qui est plus fort encore. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui se passe ici ? Les gens n'ont plus rien, sauf l'espoir. L'espoir des mots de Lénine... La guerre ne change pas les peuples, Simon, ou seulement en pire. Les mots, eux, ont le pouvoir de nous rendre meilleurs... Le seul cadeau qu'on devrait jamais faire à un enfant, c'est un dictionnaire.

Une demi-douzaine d'objections vinrent à l'esprit de François, mais il n'eut le temps d'en formuler aucune : la porte de leur réduit s'ouvrit brutalement sur deux préposés en uniforme gris.

— *Dokoumenti !* ordonna le plus vieux, dont l'imposant nez couperosé dépassait comme un phare de sa casquette à galon.

Ils s'exécutèrent, soumettant leurs laissez-passer au contrôle tatillon des agents qui leur firent aussi ouvrir leur bagage pour s'assurer qu'ils ne transportaient rien d'illicite. Après plusieurs minutes d'inspection – François se félicitant d'avoir cousu les pages de l'Okhrana dans la doublure de sa valise –, les deux policiers les laissèrent tranquilles, non sans leur avoir adressé un signe de la main qui signifiait au choix : « on se reverra » ou « la prochaine fois, vous ne vous en tirerez pas comme ça ». Ou les deux.

— Voilà deux gaillards qui ont l'air de fonder de grands espoirs sur les mots de Lénine, en effet, railla François.

Caradec ne répondit rien : les agents leur avaient rendu leurs papiers d'identité en vrac et il examinait ceux de son compatriote sans le moindre scrupule.

— François-Claudius ! s'exclama-t-il. Tu parles d'un prénom pour un flic !

— Tout le monde ne peut pas s'appeler comme un chevalier de la Table ronde, objecta l'intéressé.

— Tes parents n'ont pas dû apprécier, sûr...

— Apprécier quoi, s'il vous plaît ?

— Que tu entres à la Criminelle. Un bon toutou qui se passe la laisse tout seul.

François le dévisagea sans comprendre : derrière le sarcasme, il paraissait sérieux.

— Désolé, le sous-entendu m'échappe.

— Vraiment ? Personne ne t'a expliqué ? Et Ravachol, ça ne t'évoque rien ?

— Ravachol ? Quel rapport ?

Le nom lui rappelait de vagues souvenirs, une figure de l'anarchie du siècle précédent dont les gouvernements brandissaient à l'occasion le spectre quand tel ou tel agitateur menaçait leur autorité. Et puis quoi ?

— Je vais te le dire, moi, le rapport, s'esclaffa Perceval. Ravachol, c'était son nom de guerre. Celui de sa mère, il me semble. En fait, il s'appelait Koenigstein, François-Claudius Koenigstein.

François mit quelques secondes à comprendre.

— Ça t'en bouche un coin, monsieur le poulet !

— Ça... ça ne prouve rien du tout.

— Bien sûr ! Tu es né quand, déjà ? fit-il en consultant la feuille tamponnée devant lui. Le 22 janvier 1893, à Vannes. Un Breton en plus, quelle surprise ! Tu m'aurais dit ça, on serait devenu « copain » plus tôt ! Ou peut-être pas, d'ailleurs... Bref, si je n'ai pas le cerveau en bouillie, Ravachol a été guillotiné dans ces eaux-là, 1892 ou 1893. À l'époque, il faisait la une des journaux. Et tu penses que tes parents auraient choisi son prénom par hasard ? C'étaient des sympathisants de la cause, voilà tout. Tiens, si j'avais une bouteille, je leur porterais un toast !

— Ça peut aussi bien être une coïncidence, se défendit François.

— Aveugle-toi tant que tu veux, joli poulet. Tu en as rencontré beaucoup, des François-Claudius ? Cette blague ! On ne peut pas dire que ça ait jamais été à la mode. Maintenant, c'est toi le flic, hein... Et un flic avec le nom de Ravachol, ça voit forcément loin. Mes respects à tes géniteurs, en tout cas.

Il s'enveloppa à nouveau dans sa couverture en continuant à soliloquer d'aise, tandis que François se laissait happer par le spectacle de la taïga au-dehors. Un tunnel de pins au camaïeu infini de vert, un océan de branches et d'aiguilles qui fouettaient parfois la vitre comme si leur wagon lancé à pleine vitesse défrichait l'hiver à coups de pistons et de bielles. Pour autant, François n'avait jamais aimé le train. Plus jeune, c'est lui qui lui arrachait Blanche après ses trop courtes visites à l'orphelinat. Lui encore qui le ramenait aujourd'hui vers cette mère absente sur qui la vie glissait aussi sûrement que des flocons de neige sur un hublot sale. Une mère insaisissable, au propre comme au figuré, au présent comme au passé. Quelques jours plus tôt, l'évêque de Paris n'avait-il pas suggéré que son fils était le fruit d'une liaison avec un curé de Carcassonne ? Et voilà que cet énergomène de Caradec soutenait qu'à la même époque, Blanche en pinçait plutôt pour les anarchistes – et pas la branche la plus pacifique. De quoi perdre la tête. À moins que la taïga ne l'ait déjà emportée...

— Laissez, je passerai encore après..., chuchota Zoltan pendant que Caradec secouait François du bout du pied.

— Bah ! Il est temps qu'il se réveille, deux heures qu'il ronfle plus fort que la locomotive, à peine si je m'entends lire.

François déplaça ses jambes pour rétablir un semblant de circulation dans son corps ankylosé. Curieux comme on se sentait vaguement honteux d'avoir dormi devant des étrangers.

— J'ai... j'ai dû m'assoupir, fit-il avec à-propos.

— Je voulais pas casser votre sommeil, s'excusa Zoltan.

— Vous avez trouvé votre place, finalement ? poursuivit François en réprimant un bâillement.

— Oui, le wagon à côté. Mais je pouvais pas me lever si j'étais pas sûr que le voisin il garde mon siège. Il y a beaucoup de monde là-bas.

— En tout cas, merci d'avoir accepté de nous accompagner. Sans vous, nous n'irions pas très loin.

— Parle pour toi, joli poulet, persifla Caradec. Moi, je n'ai besoin de personne.

L'interprète baissa les yeux : il ne paraissait pas plus à l'aise que tout à l'heure.

— Cette escapade à Moscou n'a pas l'air de vous réjouir, insinua François.

Vadim Zoltan les regarda successivement l'un et l'autre, indécis.

— Si tu crains que je te moucharde à la police, l'encouragea Perceval, rassure-toi, je déteste les policiers. Sans exception.

— Et moi j'échangerais volontiers une vieille chouette ricanante contre un vrai compagnon de route, renchérit François. Vous voyez, vous êtes le bienvenu.

— Pardon, ça n'est rien contre vous, hésita Vadim. Juste je pensais pas aller à Moscou comme ça.

— On vous y a obligé ?

— Ils... Ils voulaient quelqu'un qui parle en français.

— Ils ?

— Le soviet, souffla-t-il avec un coup d'œil vers la porte.

— Vous ne pouviez pas refuser ?

— Il vaut mieux pas, avoua-t-il. L'université, c'est pas facile... Il y a presque plus des professeurs. La plupart des anciens, ils sont plus là depuis la révolution. Les nouveaux, il y en a presque pas. Remarquez, sourit-il piteusement, il y a presque pas les étudiants non plus. Ni le chauffage, ni la lumière. Ni la craie.

— Vous enseignez quoi ?

— Les langues. Le russe, l'ukrainien, le biélorusse, le ruthène, plus l'anglais et le français. Même par ces temps de troubles, il faut conserver l'importance de la langue. Surtout par les temps de troubles.

— Et en ukrainien, ça se dit comment « vieille chouette ricanante » ? blagua Caradec.

— *Nasmichkuvatī staroi sovi*. Mais je vous déconseille de parler ukrainien en Russie, il y a eu la guerre contre nous là-bas.

— Et il se serait passé quoi si vous aviez décliné ? continua François.

— Ça... Le travail que je sais faire, il y en a pas beaucoup à Petrograd. Personne peut prendre le risque de perdre son travail. C'est pas pour la paye, c'est pour la ration de professeur : une livre de hareng, une livre de gruau et deux livres de millet. J'ai ma femme et mon garçon à nourrir. J'espère seulement que je serai de retour vite.

— Voilà un deuxième point sur lequel nous sommes d'accord, approuva François, songeant qu'il lui faudrait convaincre Elsa de rentrer rapidement. Vous avez eu des informations sur ce qui nous attend à Moscou ?

Vadim fit non de la tête.

— Ils ont seulement expliqué que je vous suivrais pour une enquête. Que je me contenterai de traduire et de rendre compte.

— Rendre compte ?

— Euh, oui, convint-il, gêné. J'imagine, ils voudront savoir ce que vous pensez et ce que vous allez faire. Je répondrai le minimum, vous pourrez être tranquille.

Interprète, bien sûr, quelle meilleure position pour connaître les intentions d'un étranger ?

— Je vous fais confiance, fit François en lui tendant la main.

À l'instant où ils scellaient leur pacte, le convoi se mit à ralentir sans qu'il y ait à l'extérieur le moindre signe qu'ils approchaient d'une ville. Le wagon s'immobilisa au milieu de nulle part et ils se pressèrent contre le hublot.

— C'est fréquent, les arrêts en rase campagne ? murmura François.

La rumeur des compartiments voisins se fit plus présente et il sembla qu'on s'y interrogeait aussi, entre éclats de voix et grincements de siège.

— À moins que ce soit les Verts, réfléchit Zoltan.

— Les Verts ?

— Il y a les Rouges, les Blancs, et au milieu, les Verts. Ceux qui veulent plus se battre pour les uns ou les autres. Les déserteurs, on pourrait dire. Ils vont dans les forêts pour vivre ensemble et parfois ils attaquent des camions ou des trains quand ils ont plus de nourriture. Depuis qu'on a remporté beaucoup de victoires, je croyais qu'il y en avait plus.

Ils allèrent aux nouvelles dans le couloir et François comprit ce que le professeur entendait par « beaucoup de monde » : les compartiments accueillaien deux fois plus de passagers que la normale, et ceux qui n'avaient pu s'y glisser encombraient l'allée de circulation avec leurs paquets. Pour l'heure, beaucoup de gens étaient debout, scrutant la taïga derrière les vitres, espérant deviner ce qui se tramait à l'extérieur.

— Alors ?

— Personne a l'air de rien savoir, commenta Zoltan. Et ici, quand

on sait pas, on a peur.

Puis la porte du wagon s'ouvrit avec un feulement de bête métallique et un homme aux mains et au visage noircis hurla quelque chose à l'intention des voyageurs.

— Du bois ! s'exclama Zoltan. Il y a plus assez de bois pour la locomotive. Il veut des volontaires pour couper des arbres.

— Il s'en aperçoit maintenant ?

— Il a pas dû trouver de quoi ravitailler à Petrograd. Ça arrive des fois.

François coiffa son chapeau fourré et serra son écharpe autour de son cou.

— Un peu d'exercice me fera du bien.

Il emboîta le pas à trois autres volontaires et descendit sur la voie où plusieurs groupes s'étaient rassemblés, attendant qu'on leur distribue des haches et des scies – il y en avait tout un stock, signe que la réquisition des voyageurs était une pratique usuelle des chemins de fer bolcheviques. Une fois outillés, ils se dirigèrent vers une clairière que les employés avaient l'air de connaître : on distinguait un vague chemin au milieu de souches enneigées dont l'alignement pouvait évoquer un cimetière à l'abandon. Le mécanicien les répartit par paires et leur désigna les arbres qu'ils devaient abattre. Il lançait des ordres brefs, ponctués heureusement de gestes explicites, le plus fascinant étant la parfaite docilité de cette main-d'œuvre de hasard. Bientôt, à coups de « han ! » rageurs et d'éclats de bois, François ne sentit plus la morsure du froid mais le sillon chaud de la sueur qui lui roulait dans le dos. Son coéquipier, plus âgé que lui, était aussi un bûcheron plus aguerri, qui frappait juste et l'encourageait de la voix :

— *Karacho ! Davaï ! Davaï !*

À eux deux, ils débitèrent une soixantaine de bûches de la taille indiquée, qu'ils portèrent ensuite vers le tender, le fourgon qui servait de réserve à combustible. Après une heure et demie de ce labeur, François, en nage, put enfin regagner ses pénates, recueillant au fur et à mesure qu'il traversait le train les applaudissements de ceux qui n'avaient pas quitté leur siège. Dans l'intervalle, la halte forcée avait sensiblement accru la pagaille : des réchauds étaient sortis d'on ne savait où et des distributions de thé et parfois de pain noir s'organisaient d'un compartiment à l'autre. On se réchauffait aussi en chantant et en tapant des mains, et les enfants improvisaient des parties de « chat » – *kochka !* – ou d'autres jeux du même genre, entre sacs et ballots. Une parenthèse joyeuse dans la grisaille d'existences réduites à la privation et à la méfiance. François s'arrêta même pour

observer trois minots, le visage crasseux, qui dévoraient avec avidité une galette, les yeux pétillants de bonheur. La vie pourrait être si simple, songea-t-il...

C'est en pénétrant dans son propre wagon qu'il vit la fillette à l'autre bout du couloir. Elle courait avec agilité entre les obstacles, serrant quelque chose entre ses doigts, suivie trois bons mètres derrière par les deux contrôleurs en gris, ou du moins par le plus jeune, le plus âgé s'époumonant à distance :

— *Poïmat yego ! Poïmat yego !*

La gamine aurait probablement semé les uniformes si l'une des passagères, abritée sous un fichu noir, n'avait traîtreusement levé la jambe pour lui faire un croche-patte. La fuyarde ouvrit des yeux ronds, accrocha le baluchon qu'elle s'appêtait à éviter et s'étala au milieu des bagages d'un couple qui bondit de sa banquette. L'agent fondit sur la gamine, lui balança un coup de pied pour l'empêcher de se redresser, puis tomba sur elle en la giflant. La fillette hurla et le deuxième préposé, hors d'haleine et violacé, la frappa à son tour dans les côtes.

— *Griaznogo vora ! éructa-t-il.*

Tous les voyageurs se turent, médusés, tandis que l'image du petit Kaspov martyrisé s'imposait à François.

— Lâchez-la ! intima-t-il.

Était-ce l'audace de son intervention ou la langue dans laquelle il s'exprimait, toujours est-il qu'une stupeur plus grande encore se peignit sur les visages. Le contrôleur couperosé le menaça du poing en baragouinant quelque chose pendant que tout à sa fureur, son collègue tordait le bras de la fillette à lui en démettre l'épaule.

— Lâchez-la, répéta François plus fort.

Mais l'autre ne l'écoutait pas.

François se pencha alors et le saisit au col :

— *Davalna* – assez ! cria-t-il.

Surprit, le contrôleur relâcha son étreinte et la fillette saisit l'occasion pour s'agripper à son sauveur. Couperose fit mine de porter la main à son pistolet et François n'eut qu'à balancer son compère en arrière pour les déséquilibrer tous les deux. Un court répit, le temps de pousser l'enfant vers le compartiment voisin et, déjà, le jeune teigneux se remettait debout. S'il ne portait pas d'arme, sa fureur n'en était pas moins décuplée. Il se mit en position de boxeur et avança, sûr de son fait : le couloir n'était pas large, aucune chance que l'étranger ne lui échappe. François le laissa porter son attaque, un coup de poing qui aurait pu lui briser la mâchoire s'il ne l'avait esquivé à la dernière

seconde. Il profita de l'élan de son adversaire pour lui attraper le poignet et le faire pivoter contre lui, refermant son bras en pince autour de son cou. L'agent tenta de se débattre, sans succès : François était plus lourd et plus fort. Il n'avait aucune idée de la manière dont l'affaire allait tourner, mais au moins, la fillette était à l'abri. En face, Couperose hésitait. Il avait dégainé et agitait son pistolet sans trop savoir où viser, de peur de blesser son collègue. À l'évidence, il n'était pas à l'aise avec une arme et, hormis jurer et rouler des épaules, il n'avait rien d'un vrai dur. Pressé d'agir, il finit par tirer – involontairement ? – dans le plafond, soulevant une clameur terrifiée. C'est alors que deux hommes jaillirent d'un compartiment, habillés de bottes et de manteaux identiques. Ils se précipitèrent vers le contrôleur ahuri et lui glissèrent quelque chose sous les yeux, un laissez-passer ou une carte. S'ensuivit une discussion à voix basse qui se perdit dans le brouhaha des passagers que le soulagement rendait plus bavards. Vadim Zoltan arriva sur ces entrefaites, attiré comme d'autres par le bruit. Il jeta un regard consterné à François puis se dirigea vers les trois hommes et parvint à s'immiscer dans leur conciliabule. Les palabres durant, François dut desserrer légèrement sa prise pour ne pas finir d'étrangler son bouclier humain.

— Ils pensent que la fille est voleuse, expliqua Vadim au bout d'un moment. C'est pour ça qu'ils la chassaient.

— Et ils comptaient l'abattre ? ironisa François.

— Soyez pas compliqué, le pria Zoltan. Ils veulent bien vous laisser en paix si vous arrêtez maintenant.

— À condition qu'ils ne fassent pas de mal à la gamine...

Vadim se retourna vers le trio et un nouvel échange s'improvisa.

— Si elle est pas voleuse, elle pourra partir, traduisit Zoltan. Je peux pas faire mieux.

François acquiesça et Couperose alla chercher la fillette pelotonnée contre une banquette et toujours sanglotante. Il la palpa sans ménagement tandis que son collègue émettait de petits râles dans les bras de François. Manquerait plus qu'il s'évanouisse...

Au terme de sa fouille, dépité, le contrôleur aboya à la petite de déguerpir, ce qu'elle fit sans demander son reste.

— Libérez l'agent, conseilla Zoltan avec une tension perceptible dans la voix.

Doucement, François s'approcha de Couperose et lui confia son chancelant collègue, qui, privé d'une partie de son oxygène avait aussi perdu de sa superbe. Dans les compartiments voisins, si la température

avait été plus clément, on aurait entendu une mouche voler.

— Dépêchez-vous avant qu'ils changent d'idée, glissa Vadim, les dents serrées.

Ils gagnèrent leur refuge sans autre problème, sinon la mauvaise surprise qui les y attendait : Caradec s'était absenté et quelqu'un en avait profité pour « visiter » leurs bagages.

— Même pas capable de surveiller les affaires ! pesta François.

Il vérifia le contenu de sa valise entrouverte : apparemment, tout était en place et la doublure n'avait pas été décousue.

— Peut-être vous deviez pas défendre la voleuse, insinua Zoltan.

— Elle n'avait rien sur elle ! Et de toute façon, ce n'était pas une raison pour lui briser les os, non ? Au fait, qui étaient les deux hommes qui sont intervenus ?

Le traducteur se mit à observer la neige par le hublot comme s'il la voyait tomber pour la première fois.

— Ça va pas vous plaire, commença-t-il. Ils ont dit qu'ils étaient officiers de la V^e armée en permission. Mais à la façon d'agir, je pense qu'ils étaient pas là au hasard.

— Ce qui signifie ?

— Qu'ils étaient là pour vous, je crois. Des hommes de la Tcheka, qui surveillent votre voyage. C'était étonnant que le soviet vous abandonne seul dans le train. En plus, vous avez vu comme l'agent a obéi ? Avec des militaires, il aurait pas fait comme ça.

Zoltan avait certainement raison. Sauvé des griffes de contrôleurs irascibles par la police la plus inflexible du monde, c'en était presque cocasse... Vadim ressortit aussitôt à la recherche de Caradec et c'est en mettant son manteau à sécher que François trouva dans l'une des poches un petit objet qui ne lui appartenait pas : une jolie bague en or surmontée d'une émeraude...

Place Rouge

Une immensité toute russe, des bâtiments à l'exubérance colorée, une foule grise qui battait le pavé dans la neige sale, c'est l'image qu'offrait la place Rouge à celui qui la découvrait pour la première fois. Il était deux heures de l'après-midi, un froid glacial figeait le souffle des Moscovites et Zoltan avait eu toutes les peines du monde à se défaire des petits mendiants qui les harcelaient depuis l'hôtel.

— J'ai menacé d'avertir les gardes s'ils nous laissaient pas tranquilles, expliqua-t-il.

— Et pourquoi pas les deux types qui nous suivent depuis tout à l'heure ? s'amusa François.

— Ça, il va falloir vous habituer, inspecteur, vous êtes pas n'importe quel invité.

— Ils pourraient au moins être plus discrets, c'en est vexant.

— Ce sont pas les mêmes que dans le train, vous avez remarqué ? La Tcheka de Moscou a dû prendre la suite.

Tandis que Vadim nettoyait ses verres piquetés de flocons, François montra sur la gauche la rangée de baraques condamnées face à l'enceinte massive du Kremlin.

— Les boutiques de la place sont fermées ? s'enquit-il.

— Hélas, cet endroit ne mérite plus beaucoup son nom, déplora l'universitaire. En vieux russe, *krasny* signifiait « beau » avant de signifier « rouge ». Krasnaïa Plotchad, la place Rouge, c'était la « Belle Place ». C'est ici qu'on fêtait les victoires militaires ou qu'il y avait les grands défilés de religion et ceux pour couronner le tsar. C'est la cathédrale Basile-le-Bienheureux que vous voyez au bout, avec ses dix coupoles et ses précieux décors, qui lui donnent le nom de « belle ». Même si au XVI^e siècle, la basilique avait pas toutes ces couleurs mais

seulement des bulbes en or. Aujourd'hui, fit-il en parlant plus bas, les murs rouges du Kremlin et la politique des nouveaux maîtres lui donnent une autre qualification...

— Vous êtes un dangereux contre-révolutionnaire, remarqua François sur le même ton, je me demande s'il ne faudrait pas vous dénoncer.

— Vous auriez pas raison, se défendit Vadim, ils vous en mettraient un moins arrangeur.

— Et Lénine réside toujours au Kremlin ?

— Le Kremlin, c'est la forteresse du pouvoir depuis mille ans, reprit doctement l'interprète. Jamais aucun ennemi il peut la prendre. C'est comme un symbole pour les communistes, surtout depuis que Moscou est la capitale. Vous savez que ce sont les Italiens qui ont fait ces grands remparts de brique ? Six mètres d'épaisseur, vingt tours de guet... Lénine est bien à l'abri dedans. Oubliez pas qu'on a tiré sur lui en 1918 quand il en est sorti. Les balles sont toujours à l'intérieur de son corps, d'ailleurs.

— Ce qui veut dire que quelqu'un comme moi n'a aucune chance de visiter le Kremlin ?

— Pour l'immédiat, c'est sûr que non. Il vous faut le laissez-passer ou connaître des gens importants. En plus, ajouta-t-il en montrant l'horloge sur l'impressionnante tour qui dominait l'enceinte, il sera bientôt deux heures et trente. Il y a le rendez-vous avec la police, je le rappelle, et tout le quartier à franchir.

— À croire qu'en Russie on en pince résolument pour les architectes italiens, continua François qu'une idée venait d'effleurer. J'ai un ami russe, Kikoïne, un peintre, il m'a raconté que ce sont des Italiens qui ont bâti Saint-Pétersbourg.

— En partie, oui, mais deux cents ans après.

— Ça me fait penser, mentit François, Kikoïne a toujours de la famille ici... Il m'a confié un paquet pour eux. Je ne suis pas sûr de la prononciation, mais je crois qu'ils habitent boulevard Chistoproutni. C'est loin du centre ?

— Tchistoproutni, oui, c'est là où il y avait les anciens étangs. À dix verstes de votre hôtel. Vous remontez jusqu'à la place Loubianka vers le nord, vous avancez vite parce que là est l'immeuble de la Tcheka, puis vous continuez encore au nord par la Miasnitskaïa, la rue des Bouchers, et vous tombez sur Tchistoproutni. Un quart d'heure à pied, pas plus.

Parfait, songea François. Quand la moitié de la Russie bolchevique

aurait fini de le suivre, il filerait retrouver Elsa.

Moscou allait moins mal que Petrograd. Il y avait plus de monde dans les rues, plus de voitures – et en meilleur état –, des tramways qui reliaient régulièrement différents points de la ville, des gens qui vaquaient à leurs occupations – ou qui donnaient l'impression d'en avoir –, enveloppés dans des vêtements qui pour n'être pas de la première fraîcheur paraissaient au moins leur tenir chaud. Le sang du commerce, par contre, avait gelé dans les artères du communisme : des devantures vides, protégées par des grilles abîmées, où subsistait parfois un article de l'ancien temps, morceau d'étole bistre, peigne à la dent orpheline, vase délicat fendu par le milieu... Les rares magasins ouverts se repéraient de loin, précédés de files d'attente bruisantes qui serpentaient sur le trottoir. « Arrivage de chou », décryptait Zoltan sur les écriteaux à la craie. « Demain, charbon à neuf heures. » « Plus de saucisse. » Etc. Souvent, des hommes en faction se tenaient par paires aux carrefours, parfois en civil, parfois en uniforme, observant les passants avec autant de bienveillance que des couples de renards au milieu d'une basse-cour. Rien n'échappait aux camarades.

François était attendu à quelques encablures à l'est du Kremlin, rue Nikoloïamskaïa, là où s'était produit le meurtre dont on accusait Kergomard. Une rue ordinaire, aux immeubles de bonne tenue, mais noircis par les cheminées d'une usine voisine qui rendaient d'épaisses volutes dans le ciel de neige. Un véhicule était stationné devant le numéro 23, et son chauffeur, qui tirait sur une cigarette adossé au capot, les envoya directement au deuxième étage. Trois policiers, casquette et pardessus noirs, patientaient dans l'entrée, manifestant un enthousiasme mesuré à l'idée de collaborer avec un étranger. Ils se saluèrent courtoisement néanmoins et Vadim engagea la conversation avec le plus âgé, le commandant Féodor, dont la moustache, qui se mariait aux favoris, mangeait la moitié du visage. Depuis le vestibule, l'appartement ne semblait pas immense, trois ou quatre pièces au plus, et il y flottait une odeur indéfinissable d'aigre et de brûlé. Le mobilier qu'on pouvait apercevoir, une console hors d'âge, des patères où pendait un manteau, un tapis élimé qui servait de paillason, ne signalait pas l'opulence. Peut-être était-ce l'effet du courant d'air avec le palier, mais François eut l'impression qu'une des portes du fond s'entrouvrait légèrement.

— Bon, je vais devoir traduire sinon j'en oublie, fit Zoltan après quelques minutes. La mort a eu lieu le 17 janvier il y a deux mois. C'est Alekseï Abradovic, soixante-deux ans, un fonctionnaire au Narkomat, le commissariat du peuple pour le Commerce et l'Industrie. Sa femme est rentrée du travail à une heure et trente de l'après-midi, elle l'a

trouvé dans sa chambre avec une balle dans sa tête. Sa sacoche et de l'argent avaient disparu. Elle a pensé que des voleurs étaient venus voler, mais à son arrivée, la porte à l'entrée était fermée au verrou. C'est pour ça que c'est forcément le Français, selon le commandant.

— Il avait la clé ? supposa François.

— Encore mieux, inspecteur, il habitait là.

— Un ami de la victime ?

— Non, répondit Zoltan, embarrassé. Vous savez, on a pas l'appartement individuel chez nous. La loi, c'est qu'il y a plus les pauvres et les riches et que chacun doit avoir au moins une pièce pour vivre. Même si c'est avec les autres familles dans un seul logement. C'est le cas pour ici. Il y avait Abradovic et sa femme pour la première chambre, un jeune couple pour la chambre après et, en face, le Français. La pièce du fond, c'est la cuisine pour tout le monde. Pour la toilette, c'est dehors à l'étage.

— Le fait de posséder la clé ne fait pas de Kergomard le coupable, objecta François.

Vadim hocha la tête et se tourna vers les policiers afin d'obtenir des précisions. François en profita pour faire quelques pas vers la cuisine, rudimentaire dans son aménagement, mais propre et bien rangée. L'effet qu'il avait par ailleurs escompté se produisit : la porte de la deuxième chambre se ferma imperceptiblement.

— Je crois que c'est mal parti pour ce pauvre compatriote, lança Zoltan en le rejoignant. Il était la seule personne ici ce jour-là, jusqu'à un retour de Mme Abradovic. Il a pas dit le contraire, d'ailleurs. Il a seulement répété qu'il avait rien fait ni ouvert à personne.

— Et concernant la détonation, il n'a rien entendu non plus ?

— Non plus. Il joue beaucoup sur le piano tout le matin. D'après le médecin, on a tué M. Abradovic entre neuf heures et onze heures. En plus, celui qui a fait ça a utilisé un oreiller pour faire moins de bruit. Le commandant Féodor pense que c'est justement pour pas alerter les voisins que votre Français a pris l'oreiller. Avec un résultat efficace : rien a été entendu dans l'immeuble.

Aucun témoin, une victime et un suspect à huis clos, l'affaire était mal engagée.

— On peut voir le lieu du crime ?

La chambre des Abradovic était un modèle désespéré d'organisation de l'espace : mis à part le lit, la place pour se mouvoir autour et une table qui servait de bureau, chaque centimètre carré du sol au plafond avait une utilité minutieusement étudiée. Deux

commodes l'une sur l'autre surmontées de valises, un vaisselier avec par-dessus un vrai magasin de tissus et des icônes sous verre, plus des étagères de livres et de papiers qui témoignaient d'un art subtil de l'empilement, où la moindre feuille retirée par une main inexperte était susceptible d'entraîner l'effondrement du tout.

— La veuve vit toujours ici ?

— Où irait-elle ? répondit Zoltan, fataliste. Elle travaille comme infirmière à l'hôpital pas loin, c'est plus facile.

— Et quelle était la position du corps quand elle l'a découvert ?

Un deuxième policier se faufila devant François pour lui décrire avec force gestes la scène du crime telle qu'il l'avait examinée : le cadavre était étendu sur le dos, une balle dans la tempe, tirée apparemment à travers un oreiller taché de sang et de poudre. Son bras était crispé vers la tête de lit comme s'il avait essayé de se défendre.

— Il pense que Kergomard a surpris le voisin dans son sommeil, traduisit Zoltan. Le vieux travaillait tard au Narkomat, il revenait à la nuit et dormait le matin. Votre compatriote en a profité pour lui finir son compte. Enfin... d'après vos collègues, bien sûr.

— Ils ont établi le mobile ?

— L'argent, six mille roubles qui sont disparus de son portefeuille. C'était l'anniversaire d'Alekseï, il voulait acheter un phonographe.

— Il l'aurait mis où ? s'étonna François. Sous le lit ?

Zoltan esquissa une mimique indignée :

— Vous êtes sarcasmique, inspecteur, c'est mal.

— N'empêche qu'on ne tue pas quelqu'un pour le prix d'un phonographe...

— Il y avait la sacoche, aussi. Personne sait son contenu.

— D'accord. Je pourrais visiter le repaire du criminel, maintenant ?

La deuxième chambre, plus petite, était tout le contraire de la précédente : peu d'objets mais dispersés aux quatre coins. Les vêtements, en particulier, chemises, caleçons, bas, s'accrochaient à tout ce qui faisait suspension : montants de lit, abat-jour, poignée de fenêtre ou d'armoire. Le piano, coincé contre le poêle, disparaissait sous un fatras de vaisselle et de livres, et des coupelles pleines de mégots traînaient à droite, à gauche. Outre la cendre froide, l'odeur générale de brûlé était plus forte ici, sans doute parce que la pièce regardait du côté de l'usine de téléphone qui alimentait l'insatiable bureaucratie russe.

— C'est quelqu'un d'autre qui occupe le lieu, expliqua Zoltan. Un

étudiant de sciences qui a pris la place du Français par la suite de son emprisonnement.

— L'endroit a été fouillé par les enquêteurs avant, j'imagine... Il y avait des indices ? Des traces de sang sur les habits, par exemple ? Ou de poudre ?

— Non, répondit Vadim après consultation de Féodor. Mais il a eu tout le temps de cacher le butin et de tout laver entre onze heures le matin et une heure et trente l'après-midi.

— Pas d'arme du crime non plus ?

— Pas d'arme. Mais le commandant insiste que Kergomard était seul dans la place et que dans ce genre de crimes, il y a aucune magie.

— Certes. Mais s'il jouait du piano, il a pu ne pas entendre que quelqu'un s'introduisait dans l'appartement. L'emploi du temps de la veuve a été contrôlé ?

La question parut déplaire à l'interprète comme à ceux à qui il la transmet.

— Ce qu'il y a de plus contrôlé, inspecteur. Mme Abradovic a quitté son hôpital à une heure quinze comme chaque fois.

— Et le couple en face ?

— Le commandant avait prévu votre remarque. Ils étaient partis pour trois jours quand il y a eu le meurtre. Désolé.

— Je peux quand même leur parler ? Mon petit doigt me dit que madame est chez elle.

La taille du manteau dans l'entrée et les oscillations de la porte ne l'avaient pas trompé : une jeune femme blonde à la carnation très pâle était retranchée dans la troisième chambre, mieux rangée que la seconde, moins surchargée que la première et plus gaie que les deux réunies. Tatiana Popov avait une vingtaine d'années, le sourire facile et les yeux pleins de curiosité : sûr qu'elle n'avait pu résister à la tentation d'écouter ce qui se disait dans le couloir... Il ressortit de l'entretien que, à l'époque des faits, elle et son mari avaient passé plusieurs jours au chevet du père de monsieur, dans un village au nord de Moscou. Le mourant, un cacique du parti, avait succombé à une maladie des poumons et toute la famille s'était réunie pour l'accompagner dans ses derniers instants. Quant à son fils, après avoir été blessé dans l'Armée rouge, il avait intégré le commissariat aux Nationalités pour lequel il effectuait de fréquents déplacements. Sa position dans l'appareil d'État devait d'ailleurs lui valoir l'attribution prochaine d'un nouveau logement que Tatiana Popov espérait avec impatience : elle tournait en rond dans le petit appartement communautaire de la Nikoloïamskaïa.

— Demandez-lui ce qu'elle pensait d'Alekseï Abradovic, suggéra François.

La jeune femme inclina la tête et prit le ton grave qui convenait pour évoquer un défunt disparu dans de telles circonstances.

— Silencieux, s'entremet Zoltan, c'est le mot qui lui vient le mieux pour décrire le mort. Il était poli, mais dans la distance. Il racontait pas beaucoup, même quand ils étaient ensemble à la cuisine. Il s'intéressait sans doute pas vraiment à ses voisins.

— Et Maxime Kergomard ?

Tatiana Popov conserva le même air compassé que Vadim essaya d'imiter en baissant les yeux :

— Elle dit que c'est une triste histoire et que personne peut lui pardonner.

— C'est donc qu'elle est certaine de sa culpabilité ? insista François.

— *Kanieshna* – évidemment ! se rebiffa la demoiselle comme si on venait de la griffer.

Elle ajouta autre chose à propos des Français, que Zoltan, curieusement, ne jugea pas utile de traduire. Cela dit, même en russe, c'était assez clair.

— Le commandant Féodor aimerait savoir ce que vous allez faire maintenant ? reprit Zoltan lorsqu'ils furent sur le point de se quitter sur le palier.

— D'abord, interroger Kergomard.

— C'est prévu, abonda Vadim. Vous irez demain.

— J'aimerais aussi pouvoir discuter avec la veuve, et pourquoi pas avec le mari de la charmante Tatiana. Et pendant que j'y suis, peut-être poser quelques questions aux collègues d'Abradovic, on ne sait jamais.

— Ah...

La liste de ses exigences dut paraître un peu longuette à ses hôtes car ils multiplièrent les apartés.

— Dites-leur que j'ai fait plus de dix jours de voyage, intervint François, et que nos deux gouvernements se sont entendus pour que je puisse mener l'enquête à ma façon. Ils ne voudraient pas décevoir en même temps Lénine et la France ?

Les trois casquettes noires se concertèrent de nouveau avant que leur verdict ne tombe par la bouche de Zoltan :

— Ils vont faire dans le mieux.

Tchistoproudni

Rejoindre Elsa boulevard Tchistoproudni nécessitait d'abord quelques précautions. Tant que François ignorait dans quelles conditions elle vivait exactement, qui était susceptible de s'intéresser à elle ou de la surveiller, impossible d'avancer à découvert. Surtout si les investigations sur l'affaire Abradovic finissaient par indisposer les autorités : il ne pouvait risquer qu'on s'en prenne à elle et qu'on lui interdise, pourquoi pas, de quitter le territoire. Si ces craintes s'avéraient injustifiées, il serait alors temps de se dévoiler. Ou peut-être pas... Sans compter la manière dont Elsa elle-même allait réagir.

Après leur visite au domicile de la victime et une courte déambulation sur les quais de la Moscova, Zoltan reconduisit François jusqu'à la place du Théâtre, entre le Bolchoï et le Kremlin, là où la République socialiste fédérative soviétique de Russie logeait au mieux ses invités. Ses invités, mais pas leurs interprètes, puisque Vadim était relégué plus loin, à la Flotte rouge, une pension d'ordinaire réservée aux marins en permission.

— Vous êtes sûr que vous avez pas envie de vous promener ailleurs ? proposa Vadim.

— Merci, mais je crois que j'ai surtout besoin de repos.

— D'accord. Parce que je pourrai pas revenir ce soir, je dois chercher mes cartes.

— Vos cartes ?

— Oui, vous, on va les apporter, mais pas à moi. J'ai besoin du billet de logement pour dormir à la Flotte rouge et de la carte de provision pour le restaurant. Plus le bon de bois pour le poêle, sinon je me réveillerai gelé comme dans la Sibérie. Pour recevoir les cartes, il faut l'immatriculation de la Bourse du travail et passer ensuite par tous les services. Ça peut finir à la nuit.

— Alors je vous souhaite bon courage. Et ne vous inquiétez pas pour moi, je resterai au chaud.

Ils se séparèrent sur l'esplanade – dont les parterres merveilleusement fleuris sous le tsar se transformaient depuis la révolution en potager, dixit Zoltan –, et François dut se retenir de filer vers Tchistoproudni : il y avait toujours ces deux types qui lui collaient aux basques et la prudence exigeait avant tout de s'en débarrasser. Il rentra donc docilement à l'hôtel Métropole, rebaptisé Deuxième Maison des soviets, une belle bâtisse aux allures de palais vénitien, dont la façade s'ornait de fresques et de bas-reliefs Art nouveau. La résidence jouait un rôle semblable à celui de l'Astoria de Petrograd et l'on y retrouvait, subtilement distribués selon les étages, tout le gratin de la bureaucratie moscovite, plus quelques délégués provinciaux des soviets et des visiteurs étrangers. François était pour sa part exilé au cinquième, d'où il pouvait apercevoir le dôme de verre qui couronnait royalement la salle à manger. Sa chambre n'était sans doute pas la plus grande ni la plus luxueuse, mais elle avait l'incalculable avantage d'être éloignée de celle de Caradec, gratifié des honneurs du troisième. En arrivant à la réception – qui ressemblait à un poste-frontière –, François présenta son laissez-passer et, comme l'avait pressenti Zoltan, obtint les différentes autorisations qui lui permettraient de se nourrir, voire de se déplacer – des bons de calèches, notamment, qui faisaient ici office de taxis.

Une fois dans ses appartements, il troqua son écharpe rouge contre une grise moins voyante et son chapeau beige contre la chapka noire achetée en Finlande. Cela ne suffirait pas à tromper ses anges gardiens, mais les détails, parfois... Il lui sembla aussi qu'on avait déplacé son bagage, même si les vêtements à l'intérieur étaient en ordre. Ce qui posait à nouveau le problème du dossier de l'Okhrana : ses hôtes étaient à ce point attentionnés qu'un jour ou l'autre ils finiraient par fouiller la doublure de sa valise. François fit sauter les coutures et récupéra les papiers étalés dessous. Les fiches sur les agents provocateurs, le passeport en blanc, la berceuse... Il ne voyait toujours pas ce qu'il pourrait en faire : une monnaie d'échange ? Un sésame pour s'introduire auprès de ce Staline ? Un gage de bonne foi si on lui cherchait des ennuis ? En tout cas, il n'était pas question que d'autres s'en emparent.

Il quitta sa chambre et descendit au restaurant où le thé était servi à volonté. Il s'assit dans un coin à l'écart et observa les gens qui allaient et venaient, se tapaient sur les épaules et parlaient fort. La chaleur était douce et le thé accompagné d'un minuscule morceau de pain de sucre – une denrée rare, à glisser entre ses dents à chaque gorgée. Sous cette verrière délicate, rien, décidément, ne paraissait transpirer des

déchirements du monde.

Au bout d'une vingtaine de minutes, François avait fait son choix. Zoltan lui avait raconté que malgré la révolution, les anciennes manières étaient loin d'avoir disparu : certains des résidents donnaient du « camarade servante » aux employées de l'hôtel, tenues de leur répondre par un « camarade maître » de rigueur. Et si les inégalités avaient la vie dure, les moyens de les supporter ne devaient pas avoir beaucoup varié non plus. Qui plus est, il était temps de s'exercer dans la langue.

— *Pajalouïsta* – s'il vous plaît ! appela-t-il.

La serveuse sur laquelle il avait jeté son dévolu approcha. Trente ans, vêtue comme les autres d'une blouse bleu ciel très simple, avec un foulard de la même couleur noué dans les cheveux. Elle était petite, assez ronde, avec quelque chose de renfrogné dans l'attitude, comme si elle en voulait à la terre entière. Un excellent point de départ. François tira de son portefeuille une liasse de roubles du tsar à l'effigie de Pierre le Grand, sortie tout droit des coffres de la Banque de France. Deux monnaies circulaient en effet concurremment dans le pays, le rouble des bolcheviks, qui ne cessait de se déprécier, et celui de l'ancien régime, nettement plus prisé. La bouche de la jeune femme s'arrondit d'ailleurs à la vue du billet qui devait équivaloir à plusieurs semaines de son salaire. Mais elle eut aussi un mouvement de recul, comme si l'étranger était sur le point de lui faire une proposition malhonnête.

— *Ya ratchou vouïti* – je veux sortir, se lança François sans élever la voix. *Nié bolchaïa dver* – pas grande porte, précisa-t-il en montrant l'entrée. *Zad dver* – porte derrière. *Ponimayétié* – vous comprenez ?

Elle le fit répéter, mais à considérer la lueur d'intérêt qui s'allumait dans ses yeux, on la devinait prête à quelques concessions linguistiques.

— *Dvé minouti* – deux minutes, murmura-t-elle en désignant le corridor qui longeait le grand escalier. *Tam* – là-bas. *Ponimayétié* ?

François acquiesça et vida le reste de sa tasse. Après quelques instants, la serveuse lui adressa un signal et il la suivit à distance à travers plusieurs couloirs, faisant mine de savoir où il allait lorsqu'il croisait quelqu'un. Enfin, elle ouvrit la porte des réserves au-delà de la cuisine et le présenta à un jeune commis en tablier blanc. « Mon frère », expliqua-t-elle. Ce fut le début d'une brève discussion – agrémentée de mimiques et de gestes – où elle tenta d'obtenir un deuxième billet pour son cadet. François refusa, promettant plus d'argent, mais seulement lorsqu'il serait rentré. Ils convinrent alors d'un code : le Français taperait deux coups à une certaine fenêtre et Jdan, son nouveau complice, ferait le nécessaire pour lui ouvrir. Après

quoi, ce dernier le mena jusqu'à l'entrée des fournisseurs qui donnait sur une rue tranquille à l'arrière. François enfonça sa chapka et releva son col : un point pour la police française.

Il ne neigeait plus, mais avec le jour déclinant la ville semblait couverte d'un manteau luminescent que les Moscovites foulaient d'un pas pressé. Si la demi-obscurité facilitait les projets de François, elle risquait aussi de finir par les contrarier : il ne connaissait pas les lieux, les rues n'avaient pas nécessairement de plaque, et la seule direction fournie par Zoltan – le nord – risquait de ne pas suffire. Quels que puissent être les obstacles, il avait pourtant le cœur léger : rien ne l'empêcherait de retrouver Elsa. Et même si quelqu'un dressait un mur entre eux, il apprendrait à voler.

En s'éloignant de l'hôtel, il se défit de deux minots en loques qui s'accrochaient à son bras, puis, arrivé place Loubianka, suivit les conseils de Zoltan en passant au large de ce qu'il supposa être le quartier général de la Tcheka – l'alignement de voitures devant l'immeuble sombre et hérissé de flèches laissait peu de doute. Après quoi il perdit son chemin et le retrouva par hasard en suivant des cris d'enfants qui le conduisirent à une pièce d'eau gelée où s'ébattaient de jeunes patineurs. La première manifestation de joie à laquelle il assistait en Russie... Par ailleurs, qui disait pièce d'eau disait peut-être aussi « étangs ».

— Chistoproudni ? demanda-t-il à un groupe de garçons qui échangeaient leurs chaussures de glisse.

— Tchistoproudni ! s'esclaffèrent-ils en montrant l'avenue voisine qui s'enroulait vers la gauche.

Le cœur de François se mit à battre plus sèchement. Et si Elsa avait changé d'adresse ? Et si son départ était une fuite ? Et s'il y avait quelqu'un d'autre ? Et si...

Il accéléra et remonta le boulevard qui se divisait de part et d'autre d'un vaste terre-plein central dont les arbres avaient été sciés ou dessouchés. La chasse au combustible, probablement... La nuit tombait pour de bon et, faute d'éclairage public, il devait pratiquement coller le nez aux façades pour lire les chiffres peints. Jusqu'au numéro 7, celui qu'il cherchait, un bâtiment de brique aux vitres immenses qui faisaient penser à une fabrique désaffectée, avec ses cheminées qui pointaient vers le ciel. La jeune femme avait peut-être intégré l'un de ces phalanstères pour peintres comme il en existait à Montparnasse ou ailleurs... Par contre, aucune lumière ni aucun bruit ne filtraient du bâtiment. Avant de s'annoncer, il fit le tour du pâté de maisons pour vérifier qu'il n'y avait pas d'autre entrée, mais revint bredouille. Il

empoigna alors le heurtoir et frappa une première fois, sans résultat, puis deux autres fois, plus fort. Ça sonnait vide à l'intérieur. À la troisième tentative, des pas finirent par résonner, du genre pesants et masculins. Une clé tourna et le vantail s'ouvrit.

— *Kto éta* – qui est-ce ?

François s'embarqua dans une phrase incontrôlable et glissante où il était question de courrier, de Mlle Lefourche et de la France – plus ou moins dans cet ordre. Son interlocuteur, un quinquagénaire flasque qui tenait une bougie devant lui, sourit de ses maladresses.

— Vous êtes français ? interrogea-t-il sans l'ombre d'un accent.

— Vous... vous aussi ?

L'autre acquiesça :

— C'est pour ça que vous venez, non ? Vous cherchez un logement ?

Un hôtel ?

— En fait, je comptais voir Elsa Lefourche. Elle vit toujours ici ?

Tout flasque qu'il était, le gardien se contracta imperceptiblement :

— Pardonnez-moi, je n'ai pas saisi votre nom.

— Oui, bien sûr, s'excusa le jeune homme. François Simon... Je suis arrivé ce matin à Moscou.

— René, répondit le quinquagénaire en tendant une main dont les os et les cartilages semblaient avoir fondu à l'intérieur. Elsa Lefourche, vous dites ?

— Je suis un ami de son frère, Jean. Il m'a confié une lettre pour elle.

— Malheureusement, elle n'est pas là. Je peux lui mettre de côté, si vous voulez.

— C'est assez personnel... Vous savez quand elle doit rentrer ?

L'homme leva sa bougie pour mieux l'observer.

— La Russie est vaste mais notre communauté est réduite, avançait-il. Je n'ai jamais entendu parler de vous. Vous avez des papiers ?

François déplia ses laissez-passer français et russe dans le halo de lumière.

— Signé par le ministre de l'Intérieur lui-même, siffla René entre ses dents, rien que ça... Vous venez pour nous sauver, alors ?

— Vous sauver ?

— Je plaisante, soupira René en l'invitant à le suivre, personne ne

peut nous sauver. Et désolé pour l'accueil, en hiver, cette partie du bâtiment est vide : pas de chauffage.

— Et... Mlle Lefourche ?

— D'habitude, elle revient vers les huit heures. Si vous pensez supporter notre compagnie en attendant... Quoique pour une première visite, vous auriez dû amener une bouteille. Ou un camembert, tiens. Je donnerais la moitié de l'Ukraine pour un camembert. Mais n'allez pas le répéter, certains ici pourraient le croire.

Il l'entraîna le long d'un couloir glacé vers l'aile habitée de la bâtisse, jusqu'à une cuisine où huit personnes se tenaient autour d'une longue table de ferme, des femmes en majorité, certaines assises, d'autres essayant de la vaisselle ou tricotant. Le seul autre mâle s'activait devant un poêle qui ne diffusait qu'une chaleur médiocre, et la pièce semblait d'autant plus froide que deux chandeliers et une lampe à pétrole seulement l'éclairaient. René fit des présentations sommaires et l'une des femmes coiffée d'un bonnet proposa une tasse de thé au nouveau venu, qui l'accepta volontiers – il commençait à apprécier l'effet revigorant du liquide brûlant dans un corps transi. On lui posa quelques questions courtoises sur son voyage depuis Petrograd et son installation au Métropole – avec une pointe d'envie, la Deuxième Maison des soviets ayant la réputation d'être l'endroit le mieux approvisionné de la capitale après le Kremlin –, puis ce fut à son tour de satisfaire sa curiosité.

— C'est une pension pour Français, ici ?

— En quelque sorte, opina René. Lénine a mis cette ancienne manufacture à notre disposition. Le Refuge, on l'appelle. Ou la Commune, c'est selon. Là aussi, les avis divergent. S'il y a bien une chose que nous gardons de la France, c'est cette fâcheuse tendance à n'être d'accord sur rien...

— À voir comme ça, vous avez plutôt l'air de vous entendre, objecta François.

— La plupart de nos camarades ne sont pas rentrés, cela réduit sensiblement les désaccords. Quant à cette petite cérémonie, elle ne réunit que les plus nostalgiques d'entre nous, ceux qui aiment boire le thé à la lueur des bougies en parlant du bon vieux temps. Notre rituel à nous, entre la tombée du jour et le retour de l'électricité.

— Je comprends... Et au total, vous êtes combien à vivre ici ?

— Ça varie. Une centaine, ces dernières semaines. Mais vous seriez venu cet automne, nous étions près du double. Beaucoup sont partis. Certains ont trouvé à se loger plus confortablement en ville ou ont gagné d'autres régions au fur et à mesure que le pays se libérait.

D'autres... d'autres nous ont quittés pour de bon.

Sa voix faiblit et il se tut.

— Le typhus a fait des ravages, expliqua doucement Rose, la vieille dame au bonnet. Nous manquons de tout pour nous soigner : pas de médicaments, pas de chaleur, pas de nourriture... C'est comme ça que René a perdu son épouse le mois dernier.

— Je suis désolé, compatit François.

— Ne le soyez pas, reprit René. C'est moi qui ai entraîné ma famille dans ce cauchemar. Ma peine n'est qu'une faible punition pour ce que je leur ai fait subir.

— Tu exagères, René, le sermonna Rose. Aucun d'entre nous n'aurait pu prévoir ce qui s'est passé. Et tu sais très bien que ta femme ne t'en voulait pas.

— Elle aurait dû, lâcha-t-il, amer. Quand la révolution a éclaté, elle m'a supplié de rentrer à Paris, au moins pour notre fils. Mais je me suis cru plus malin. Je ne voulais pas abandonner mes affaires... Voilà le résultat.

— Ça signifie que si vous en aviez la possibilité, vous retourneriez en France ?

La plupart des présents acquiescèrent en silence et Rose se fit leur porte-parole :

— Malheureusement, nous n'obtiendrons jamais les autorisations nécessaires. Et ce n'est pas le comité de la Commune qui risque de nous aider.

— Le comité de la Commune ?

— Nous nous administrons nous-mêmes, hésita-t-elle. Une sorte de soviet dirigé par les plus... les plus convaincus. Et qui ne voient pas vraiment d'un bon œil ceux qu'ils traitent de déserteurs.

— À Petrograd, j'ai rencontré Victor Serge, commença François. Il m'a dit qu'il essaierait bientôt d'organiser un échange : des communistes emprisonnés en France contre des Français d'ici. Peut-être une dizaine... Il compte que ma venue marque le début de relations nouvelles entre les deux pays, ajouta-t-il, gonflant son importance à dessein.

Un drôle de frisson parcourut le groupe. François aurait préféré ne pas leur donner trop de faux espoirs, mais il lui fallait des alliés dans la place.

— Une dizaine ? s'inquiéta le préposé au poêle. Quelle dizaine ?

— Je n'en sais pas plus pour l'instant, avoua le policier.

— Et c'est pour ça que le ministre vous a envoyé ? poursuivit René.

— Entre autres, biaisa François.

— Les plus âgés devraient être prioritaires, suggéra une femme au chignon blanc en bout de table.

— Je ne suis pas d'accord, Thérèse, intervint René. Ce sont les jeunes qui ont le plus à craindre en restant ici. Si certains doivent être prioritaires, c'est eux.

— Bien sûr, tu dis ça à cause de ton fils, grogna Thérèse. Mais comme tu n'arrêtes pas de le rabâcher, ce n'est pas notre faute à nous s'il est là...

La discussion aurait pu tourner vinaigre, mais un petit miracle se produisit : d'un seul coup, la lumière fut. Une clameur s'éleva, de la cuisine aux étages, avec même des applaudissements. Rose se leva et prit gaiement François par le bras :

— Je parie que vous n'avez jamais visité une maison de fous.

La Belle de Moscou

Le Refuge ne manquait pas de place, mais d'à peu près tout le reste. À l'étage, un dortoir pour les dames, aux allures de salle commune d'hôpital, deux rangées de lits alignés contre les murs, des armoires de fortune, quelques chaises avec des vêtements, plus une demi-douzaine de chambres réservées aux malades. Les poêles ici donnaient un semblant de chaleur et les locataires s'agglutinaient autour, qui avec un livre, qui avec une tasse. On y parlait à voix basse et François renonça à demander où Elsa dormait pour ne pas susciter de curiosité inutile.

— J'espère que le loyer n'est pas trop élevé ? demanda-t-il devant l'état pitoyable des sanitaires.

— L'ancien patron de l'usine logeait ses ouvriers ici, exposa Rose, et leur confort n'était pas son souci principal. Il s'en est mordu les doigts à la révolution : ils ont cassé toutes ses machines. Quant au loyer, la règle est simple : seul celui qui travaille paye. Les autres sont entretenus par le comité de la Commune.

— Très généreux de sa part, commenta François.

— Mais pesant si vous n'êtes pas dans leurs petits papiers, ajouta-t-elle tout bas. Comme René, par exemple.

— Et comme vous ?

Rose réajusta son bonnet et descendit l'escalier sans répondre.

Au rez-de-chaussée, après le réfectoire, le dortoir des messieurs ressemblait davantage à un camp de fortune : quelques lits en fer mais aussi des matelas par terre, un mobilier de bric et de broc, une vague odeur de renfermé et de canalisations mal entretenues. Plus la fumée qui s'échappait de la cheminée et le mauvais tabac... Assis sur des tabourets en bois, de petits groupes d'hommes jouaient aux cartes ou aux échecs, mais tous s'interrompirent volontiers pour accueillir le

visiteur et s'informer du menu du soir – chacun ici confiait son *païok*, sa ration journalière, à la collectivité, qui se chargeait tant bien que mal de la confection des repas, Rose figurant parmi les magiciennes capables de sublimer le chou et le gruau en un gratin acceptable. François régalaît lui un trio de joyeux drilles des potins de la vie parisienne, lorsque la figure imposante et molle de René se dressa derrière lui :

— Monsieur Simon ? Elle arrive... Je vous laisse lui faire la surprise ?

Qu'était-ce réellement que l'amour ? Une ruse de l'espèce pour se survivre à elle-même ? La vanité de croire que l'on pouvait mériter l'autre ? Que l'on n'était pas pour toujours condamné à soi-même ? Ou la certitude folle que l'histoire du monde avait retenu son souffle dans l'attente de cet instant unique, celui de son accomplissement ? Puisqu'on ne vivait jamais que sa propre vie, François penchait pour la dernière hypothèse : l'univers avait les yeux rivés sur eux. Cent mille ans de guerres, d'affrontements, de bonheurs contrariés, des générations de hasard et de passions fragiles, tous ces détours, cette patience infinie et, pour finir, cette évidence : ils allaient se retrouver.

Elsa était dans la cuisine, en train d'enlever son manteau. Ses cheveux noirs avaient poussé et lui tombaient sur les épaules. Malgré le tricot blanc qui l'enveloppait, son ventre s'était notablement arrondi et son profil de vierge raphaélite adouci encore. Elle discutait avec l'une des mamies qui triait un sac de légumes noirâtres et son rire enfantin éclairait cette pièce mieux qu'aucune lumière n'aurait su le faire. Puis elle se tourna et l'aperçut dans l'encadrement de la porte. Si un photographe s'était tenu derrière elle, peut-être aurait-il immortalisé l'arc électrique que François sentit lui traverser le corps : le regard noisette d'Elsa, la fossette que dessina la stupeur au coin de sa bouche et, dans cette seule seconde, irrésistible, brûlante, la source pure de leur amour. La jeune femme s'appuya brièvement sur la table avant de se ressaisir.

— François ! lança-t-elle d'une voix presque normale. Tu es à Moscou !

Il avait vu juste, donc : les temps étaient à la prudence.

— Depuis ce matin, oui. J'ai des nouvelles de ton frère..., s'empressa-t-il d'ajouter avec autant de naturel qu'un acteur débutant dans une pièce exécration.

Elsa s'approcha et le gratifia d'une bise volontairement distante.

— Il faut que tu me racontes ça, se réjouit-elle en l'entraînant vers

l'escalier. Et comment va ta famille ?

Les autres s'effacèrent pour les laisser passer tandis qu'Elsa alignait les banalités comme avec un cousin de province. Elle le fit entrer dans sa chambre – sa grossesse lui valait le privilège d'en avoir une – et, à peine la porte refermée, se jeta dans ses bras. Pour la première fois, il sentit son ventre contre lui et ne sut trop quoi faire.

— Je ne suis pas devenue en sucre, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Au contraire.

Il l'enlaça alors et l'embrassa, longuement, éperdument, leurs langues mêlées se disant ce que les mots étaient impuissants à dire. Lorsqu'il prit son visage entre ses mains pour la regarder mieux, deux larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

— Tu es là, souffla-t-elle. Tu es là !

— J'en avais assez de discuter seul avec mon perroquet, plaisanta-t-il.

— Ton perroquet ?

— *Notre* perroquet, en fait. Il occupe la moitié de l'appartement. Mais il est bien élevé, attention : il sait déjà ton nom.

Elle sourit et l'embrassa à nouveau.

— Tout ce voyage... tu es fou.

— C'est sûr qu'à côté de certaines femmes enceintes qui traversent clandestinement une Europe à feu et à sang, j'ai pris des risques inconsidérés.

— Et tu t'es débrouillé comment ?

— J'ai saisi l'occasion. Un vieil ami de Lénine qu'il fallait escorter jusqu'ici. Plus une enquête pour laquelle ils avaient besoin d'un flic français. D'ailleurs, je voudrais te confier ceci.

Il sortit de son manteau les papiers pliés du dossier de l'Okhrana.

— Ils ne sont pas en sécurité à l'hôtel Métropole. Ils fouillent ma valise deux fois par jour. Pourtant, je jure que je n'ai pas tenté d'introduire *Le Figaro*...

— De quoi s'agit-il ?

— De rapports de la police du tsar. Ils mettent en cause certains pontes du parti communiste qui auraient été autrefois des agents provocateurs.

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

— Évite de crier ça sur les toits, chéri, tu veux bien ? Quels pontes ?

— Roman Malinovski, Joseph Staline...

La main d'Elsa se crispa instinctivement sur son poignet.

— Joseph Staline ? répéta-t-elle.

— Staline, oui. Tu le connais ?

— Beaucoup de gens à Moscou le connaissent.

— Et il est du genre à manger à tous les râteliers ?

— Staline est du genre à tout, soupira-t-elle. Mais il n'est pas le seul.

Une ombre de contrariété passa sur son beau visage.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir ? s'enquit-il.

— Oui, je t'aime.

Elle déposa un minuscule baiser sur ses lèvres puis l'attira vers le lit qui grinça sous leur poids.

— Tu dors là-dessus ?

— Il y en a qui n'ont même pas de matelas, espèce de vil bourgeois français...

Les murs étaient d'un blanc sale autour du sommier, une commode avec un pied cassé penchait vers la fenêtre, deux paires de chaussures fatiguées étaient glissées sous l'unique chaise, pas de table pour travailler et presque aucune décoration sinon un article de presse avec une photo, épinglé au-dessus de l'oreiller.

— Eh ! Mais tu es une vedette ! s'enthousiasma-t-il en examinant la coupure. C'est Lénine à côté de toi !

La jeune femme rougit. Sur le cliché, on identifiait les remparts du Kremlin, le bulbe lointain d'une église et, au premier plan, la modeste silhouette du révolutionnaire qui tenait par le coude une Elsa aux cheveux à peine plus courts, son manteau ouvert laissant entrevoir le galbe de son ventre.

— Lénine ! s'exclama-t-il. Et que dit l'article ?

— « La mère du monde de demain », répondit-elle, gênée. Ça raconte l'histoire d'une petite Française qui a bravé les gardes-frontières capitalistes pour venir accoucher en Russie. La première d'une longue liste, évidemment.

François la dévora des yeux.

— À la une, déjà !

— Je ne l'ai pas accroché là par orgueil, se défendit-elle. C'est plus une garantie. À force de vivre les uns sur les autres, nos amis du Refuge ont tendance à se marcher sur les pieds. Pesamment. Disons que ça

m'assure une certaine tranquillité.

Elle se blottit contre lui et il put respirer son odeur, fraîche et sucrée malgré l'âpreté du monde qui l'entourait.

— Et comment tu vas, murmura-t-il ?

— Ma santé ? Elle n'a jamais été aussi bonne. Je me sens plus forte, tu sais, ce n'est pas une blague. On doit se tenir chaud, je suppose...

Il caressa délicatement son ventre, sans parvenir à réaliser ce que ce « on » signifiait vraiment.

— Tu trouves à te nourrir ?

— J'ai eu beaucoup de chance. À peine débarquée, j'ai obtenu une place au commissariat à l'Instruction publique. Lounatcharski, qui le dirige, est un type très bien. Il a vécu longtemps à Paris, il parle français, et il m'a permis de rencontrer pas mal de gens. C'est comme ça qu'il y a eu cet article dans les *Izvestia*. Résultat, je ne manque de rien.

Les bolcheviks appréciaient le beau, évidemment... Tant mieux.

— Je crois que les relations avec la France sont sur le point de s'améliorer, avança-t-il. Ils vont autoriser un contingent de personnes à retourner chez elles. Quand j'aurai fini ma mission, peut-être que nous pourrions rentrer ensemble...

Elle lui décocha un regard amusé :

— Tu es donc venu pour m'enlever, c'est ça ?

Sans se départir de son sourire, elle tira sur le revers de sa veste et leurs bouches s'unirent encore. La réalité ne tarda pas à se rappeler à eux, hélas, sous la forme de coups péremptaires à la porte. Elsa eut à peine le temps de se relever que celle-ci s'ouvrait sur un homme de taille moyenne, en uniforme militaire, doté d'une curieuse moustache en accent circonflexe et d'une non moins curieuse mèche brune frisée qui lui descendait sur le coin du front.

— Je ne dérange pas, j'espère ? interrogea-t-il sur un ton cassant. J'ai appris qu'un envoyé de Steeg était ici. C'est vous ?

François se redressa à son tour, sans pouvoir s'empêcher de lorgner du coin de l'œil les papiers de l'Okhrana posés sur la chaise.

— À moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre sous le lit...

— Octave Cordier, enchaîna l'autre sans s'adoucir. Je dirige la commune de travail de Tchistoproudni. C'est à moi que les nouveaux venus doivent se présenter. En particulier si ce sont des émissaires officiels.

— Je ne voulais pas vous froisser, s'excusa le policier. J'apportais simplement quelques nouvelles de sa famille à Mlle Lefourche. Je n'avais pas l'intention de rester.

— Vous avez évoqué un échange de prisonniers avec le gouvernement français ? C'est vrai ?

— Oui, mais ce n'est pas moi qui...

— Ce genre de question est de notre ressort, le coupa Cordier : la colonie française de Moscou est sous notre responsabilité. Le mieux serait que vous me suiviez, que nous mettions ça au clair.

L'espace d'un instant, François envisagea de lui coller son poing dans la figure histoire de défriser cette mèche ridicule. Mais outre que cela n'arrangerait pas les affaires d'Elsa, il ne pouvait risquer de compromettre la suite de son séjour.

— C'est si aimablement demandé...

Il fallut patienter jusqu'à l'arrivée de trois autres responsables du Refuge, ce qui permit à François de se mêler à la préparation plutôt enjouée du dîner – corvée de pelures, non pour les jeter, mais pour les brosser avant de les cuire – et de faire connaissance avec le fils de René, Silas, aide-infirmier et assez simple d'esprit, qui, malgré ses vingt-deux ans, s'exprimait comme un enfant moitié plus jeune.

— Si vous avez le moindre pouvoir, supplia René tandis que la vapeur s'échappait des marmites, faites qu'il revienne un jour en France. Il veut tellement revoir Paris !

Enfin, le jeune homme fut convié dans la salle glaciale où se réunissait le comité : quatre hommes assis du même côté de la table et dont l'attitude lointaine ne présageait rien de bon.

— Voici Henri Guilbeaux, Pierre Pascal et Marcel Body, attaqua Cordier sans autre formalité. Ces noms vous disent peut-être quelque chose ?

François se souvenait vaguement qu'après le départ d'Elsa il avait lu un article sur les « Bolcheviks français de Moscou » où figurait le nom de Guilbeaux, mais il n'était plus très sûr pour les autres. De toute façon, il n'avait aucune intention de les froter à la brillantine.

— Désolé messieurs, jusqu'à ce soir, je les ignorais.

— Le ministère ne vous a pas conseillé de prendre contact avec nous ? Victor Serge non plus ?

François haussa les épaules en signe de dénégation.

— Avec qui comptez-vous traiter, dans ce cas ? insista Cordier.

— Si vous m'aviez laissé le temps de vous expliquer, vous sauriez que si Théodore Steeg espère que les choses s'améliorent avec la Russie, ce n'est pas pour ça qu'il m'a fait venir.

— Et pourquoi donc, alors ? demanda Guilbeaux d'une voix nasillarde, ses yeux d'aigle le fixant de part et d'autre de son nez busqué.

— Je devais escorter un ancien compagnon de Lénine, Perceval Caradec.

— Caradec est ici ? s'étonna Guilbeaux.

— Depuis ce matin, confirma François. Vous n'étiez pas au courant ?

— Le Kremlin a sans doute choisi la discrétion, feignit de croire Guilbeaux. C'est fréquent dans ce genre d'opération.

— Si vous le dites... Par ailleurs, je dois aussi reprendre l'enquête sur Maxime Kergomard. Vous voyez de qui il s'agit, je suppose ?

Il y eut un silence circonspect, que Marcel Body – un jeune moustachu aux traits allongés et à l'air plus affable que les autres – finit par rompre, ébauchant même un sourire :

— Voilà une excellente idée. Pour ma part, je ne l'ai jamais cru capable de tuer qui que ce soit.

— Tu n'en sais rien, protesta Cordier. Si la Tcheka a décidé de le mettre à l'ombre, ce n'est pas par hasard.

— La Tcheka..., parut douter Body.

— Vous avez des raisons de croire à son innocence ? enchaîna François.

— La meilleure raison, c'est lui, laissa tomber Body. Un doux rêveur, assez mal dans sa peau, et certainement pas un assassin.

— Il ne voulait pas habiter ici ?

— Vivre au milieu des autres n'a jamais été son fort, fit Cordier avec dédain. Personnellement, quand il a voulu quitter la Commune, je ne l'ai pas retenu.

— Vous l'avez revu depuis son arrestation ?

— Je lui ai rendu visite à deux reprises, acquiesça Body. Pour lui apporter des fèves et des pommes de terre.

— Il vous a parlé du crime ?

— Il m'a juré que ce n'était pas lui. Et qu'il n'y comprenait rien.

— Aucune autre piste, alors ? poursuivit François.

— À quoi jouons-nous ? s'interposa Guilbeaux. Vous croyez que c'est à vous de poser les questions ? Dites-nous plutôt qui vous êtes exactement et ce qui se trame derrière tout ça... On n'a jamais vu la police de Moscou chercher ses supplétifs à l'étranger !

— Je suis inspecteur au Quai des Orfèvres, si vous voulez savoir. Et c'est Lénine lui-même qui m'a autorisé à participer à l'enquête. En échange de Caradec...

La mention de Lénine jeta comme un froid, même si l'expression ici perdait l'essentiel de sa saveur.

— Ou alors c'est une manœuvre de Sadoul..., supposa Cordier. Il aimait bien Kergomard.

— Sadoul, mais bien sûr ! s'empressa de renchérir Guilbeaux. Il voulait même l'emmener avec lui à Karkhov. Il a dû manigancer cette histoire pour le faire sortir...

Jacques Sadoul, François connaissait. Un officier que l'armée française avait expédié auprès du tsar durant la guerre, mais qui avait pris fait et cause pour la révolution et refusé de regagner sa patrie après la paix de Brest-Litovsk. Le parti socialiste avait fait de lui l'un de ses candidats – à distance – aux législatives de 1919 et les journaux s'étaient allègrement empaillés à son sujet une bonne partie de l'automne – pouvait-on permettre à un « traître » de siéger à l'Assemblée nationale ? À quelques jours du scrutin, le conseil de guerre avait tranché à sa manière, condamnant le rebelle à une peine de mort par contumace qui le rendait du même coup inéligible. Auréolé de son mystère et de sa réputation sulfureuse, le capitaine Sadoul n'avait pas quitté depuis le pays des soviets. Ce que l'histoire ne précisait pas, semblait-il, c'est que les tensions autour de sa personne existaient aussi au sein de la communauté française de Russie.

— Si ça peut calmer vos angoisses, se hasarda François, jamais le nom de Sadoul n'a été prononcé devant moi. Ni à Paris, ni ici.

— Ça ne prouve rien, grogna Guilbeaux.

— Bon, et alors qu'est-ce qu'on fait de lui ? s'exaspéra Cordier.

— Vous pourriez m'inviter à dîner ? suggéra François.

Prison Boutirski, cellule 37

François n'obtint pas son invitation à dîner : faute de pouvoir contribuer de son *païok* à la table commune, le comité lui refusa l'autorisation de s'y asseoir. Et de la façon dont Octave Cordier couvrait des yeux Elsa, le policier devina que ce n'était pas seulement une histoire de règlement. Au moment de se séparer, la jeune femme réussit tout de même à lui glisser un morceau de papier qu'il fila déchiffrer à la lueur de la première fenêtre éclairée du boulevard : « Musée Morosov, 21 rue Prechistenka, n'importe quand demain. »

Après quoi, il prit le chemin du retour, dans une ville qui pour être balayée par un vent venu droit du pôle n'en était pas pour autant désertée : les deux théâtres à proximité de l'hôtel Métropole étaient cernés d'une foule dense et disciplinée, comme si la moitié de Moscou tentait de trouver refuge au spectacle. Lorsqu'il lui avait montré le Bolchoï voisin, Zoltan lui avait expliqué que les Russes étaient prêts à passer leur journée le ventre vide pourvu qu'ils puissent assister le soir à une représentation du *Barbier de Séville* ou d'*Otello*. L'engouement était tel, en ces temps de misère, que par décret gouvernemental les places n'étaient pas vendues mais tirées au sort, et qu'un billet pour *Boris Godounov* s'échangeait aisément contre un manteau d'hiver. Chaliapine, le fameux chanteur d'opéra, était d'ailleurs révérend à l'égal d'un dieu, Lénine le considérant comme le seul homme susceptible de renverser le régime s'il devait lui prendre la fantaisie un jour de se mettre en grève – mille histoires circulaient d'ailleurs sur les caprices du ténor que les bolcheviks avaient dû satisfaire pour conjurer cette éventualité.

Du côté de la Deuxième Maison des soviets, le ballet était tout autre : devant la grande entrée illuminée du Métropole, les voitures se succédaient, déposant des jeunes femmes bien vêtues qui remerciaient leur chauffeur sur un ton canaille. Condamné à pénétrer dans

l'établissement par l'arrière-cour – et soulagé d'un nouveau billet –, François put néanmoins admirer depuis son cinquième étage les effets de la moralisation marxiste sur les soirées moscovites : sous la verrière, on levait les bouteilles, on riait fort, on chantait, même, et l'on n'hésitait pas à s'embrasser dans le cou. Les communistes, décidément, étaient des gens comme les autres.

Malgré sa moustache envahissante et la barrière de la langue, François sentait qu'il allait finir par apprécier le commandant Féodor. L'air malcommode d'un vieux chien à képi qui éprouvait plus de douleurs que de joies, la certitude bien ancrée que Kergomard était coupable, mais le désir aussi de faire la vérité sur une affaire où subsistaient des zones d'ombre : pourquoi Kergomard avait-il choisi pour assassiner son colocataire un jour où tout le monde le savait présent ? Pourquoi ne pas s'être enfui ou avoir tenté au moins de déguiser les traces de son crime ? Autant de bizarreries qui intriguaient ce bon connaisseur de l'âme humaine et l'inclinait à une certaine cordialité envers son homologue français. Après tout, une fois entre compatriotes, l'accusé se laisserait peut-être amadouer...

Quant à Zoltan, il broyait du noir. La nuit avait été longue pour le traducteur, la faute à ces satanés bons de ravitaillement qu'il n'avait pu récupérer : ni nourriture ni bois, un sommeil en dessous de zéro et le ventre vide. Cerise sur le gâteau, en se levant, il avait marché sur ses lunettes... C'est donc les yeux plissés qu'il emboîta le pas à François dans la prison de Boutirski, une curieuse construction dont la façade évoquait un château d'opérette avec ses tours rondes et ses fenêtres vaguement gothiques, mais qui dissimulait à l'arrière une forteresse de briques et de fil de fer barbelé. Une fois passé les grilles de sécurité et la cour sinistre que déneigeaient des prisonniers, ils pénétrèrent dans un bâtiment froid comme la mort où résonnaient des cris de damnés. Les gardiens s'entretenaient avec Féodor d'un air revêche et l'on devinait que l'irruption de corps étrangers – à tous les sens du terme – dans leur pré carré avait quelque chose d'un viol. Outre les détenus de droit commun, Boutirski était aussi le déversoir de la Tcheka, qui l'alimentait en opposants politiques et autres délinquants d'opinion au statut incertain. La relance de son affaire aux enjeux si particuliers avait valu à Maxime Kergomard d'être déplacé vers une cellule individuelle dans l'un des secteurs les plus calmes de l'établissement. C'est là que François fit la connaissance du neveu de Théodore Steeg : un grand échalas, maigre et vêtu tel un Robinson d'une pelisse et d'un pantalon effrangé, l'air doux cependant, presque résigné.

— Ils ont doublé ma ration depuis trois jours, fit-il en les voyant entrer, sans émotion apparente. Je me doutais qu'ils mijotaient

quelque chose. Mais j'aurais plutôt parié sur mon exécution.

François le salua, présentant ceux qui l'entouraient ainsi que l'objet de sa visite.

— Ma mère va bien ? demanda simplement le prévenu.

— C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre, s'excusa l'inspecteur.

— Dommage. Vous lui direz que je l'aime quand vous la verrez ?

— Vous... vous lui direz vous-même, chercha à le réconforter François.

Kergomard haussa les épaules et parut s'abstraire brusquement de la pièce.

— Maxime, le rappela à l'ordre le policier, il faut que nous discussions de ce qui est arrivé le jour du meurtre.

— Je me suis expliqué cent fois là-dessus, lâcha l'autre avec lassitude. À force de m'entendre répéter que ça ne pouvait être que moi, je vais finir par le croire.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup. J'ai fait près de deux mille cinq cents kilomètres pour vous voir...

— C'est mon oncle Théodore qui vous envoie, c'est ça ? Il ne devrait pas s'inquiéter. Ce n'est pas... ce n'est pas si grave. Dites-lui aussi que je l'aime.

Son détachement n'avait rien d'affecté, ce qui le rendait plus troublant encore.

— Vous n'avez pas envie de sortir d'ici ?

— Ici, ailleurs..., soupira-t-il. Quelle différence ?

— L'odeur, pour commencer. La liberté, aussi. Et puis l'espace, la lumière, la chaleur, la nourriture, les conversations, les cris des enfants, l'amour, je ne sais pas, moi, la vie...

— Bah, la vie, l'amour..., rétorqua Kergomard sans sourciller. Un moment, j'avais espéré qu'en venant en Russie, avec tout ce qui s'y passait... Mais le problème ne vient pas des autres, en fait.

Comment avait dit Steeg, déjà ? Neurasthénique ?

— Vous en aviez après Abradovic ? essaya quand même François.

— Pourquoi j'en aurais eu après lui ? Il ne m'avait rien fait.

— On parle de six mille roubles qu'il gardait dans sa chambre et d'une sacoche qui a disparu.

— Et je les aurais mis où ? demanda Kergomard avec candeur. En

plus, je n'ai pas besoin d'argent.

— Belle preuve d'innocence, en effet, l'aiguillonna le policier.

Kergomard hésita, semblant chercher l'inspiration dans les signes cabalistiques que dessinaient les moisissures sous la lucarne à barreaux.

— En fait, je crois que je me moque d'être innocent, finit-il par avouer.

Puis il remonta sa pelisse par-dessus son nez comme pour signifier que l'entretien n'avait plus d'objet. François lui laissa un répit, le temps d'inspecter le reste de la cellule 37 : trois mètres sur trois, un lit qui aurait mieux convenu à un enfant, le tabouret sur lequel Kergomard se drapait dans son silence, une planche fixée au mur qui servait de table et sur laquelle on trouvait, outre une écuelle avec de l'eau, un roman ouvert et posé à l'envers. *Madame Bovary*.

— Vos geôliers ont bon goût, au moins. Et en français, en plus... Je peux vous poser une dernière question, Maxime ?

Silence du prisonnier, que François fixa dans le blanc des yeux.

— Il y avait aussi une jolie voisine dans votre appartement. Tatiana Popov. Est-ce que... est-ce que vous aviez de bonnes relations avec elle ?

Le mouvement inconscient des pupilles était un indicateur assez fiable des sentiments humains, surtout les plus cachés.

— Parce que voilà ce que je pensais, enchaîna François. Si comme vous le prétendez vous n'êtes pas coupable, c'est donc que quelqu'un d'autre a fait le coup. Quelqu'un qui pourrait parfaitement recommencer puisqu'il a si bien réussi la première fois. En s'en prenant à Tatiana, par exemple. C'est ce que vous voulez ? Qu'il y ait un autre meurtre ?

Le détenu laissa glisser l'espèce de couverture à la fourrure mitée sous son menton :

— Je ne peux pas vous aider, déclara-t-il, je n'ai rien vu.

— Vous jouiez du piano à ce moment-là, n'est-ce pas ? C'est un de vos passe-temps favoris, si j'ai bien compris ?

— Jouer du piano est un moyen de s'oublier, acquiesça le jeune homme avec douceur. Beaucoup plus puissant que l'alcool.

— C'est pour en jouer à votre guise que vous avez quitté la Commune de Tchistoproudni ?

— Pff ! lâcha-t-il dédaigneusement. Les types qui sont là-bas, Cordier et consorts, ils n'arrêtent pas de jouer les petits chefs.

Travailler, être utile aux autres, ne pas déranger avec la musique...

— J'ai eu cette impression aussi, admit François. Donc vous n'avez pas bougé de votre piano jusqu'au retour de Mme Abradovic ?

— C'est même pour ça que je ne suis pas allé au travail ce matin-là : les Popov étaient partis dans leur famille, au moins j'étais sûr qu'ils ne se plaindraient pas.

— Ils se plaignaient du bruit ?

— À l'occasion. Lui en tout cas.

— Et Abradovic ?

— Il ne m'a jamais fait de reproche. Je sais qu'il aimait bien Chopin et Liszt. Il m'a confié ça, un jour. Le reste du temps, il ne causait pas beaucoup.

— De neuf heures du matin à une heure trente de l'après-midi, ça fait tout de même un sacré marathon de piano, non ?

— J'ai dû m'arrêter trois ou quatre fois. Pour manger un morceau ou remettre du bois.

— Lors de ces pauses, vous n'avez rien perçu de suspect ?

Kergomard frotta ses doigts fins sur ses joues creuses. Un vieillard prématuré, voilà à quoi il ne tarderait pas à ressembler s'il continuait à se laisser aller.

— Je... je n'ai rien entendu.

— Et quand Alekseï Abradovic est rentré ?

— Non plus.

— Ni au retour de sa femme vers une heure et quart ?

— Quand vous jouez vraiment du piano, rien ne compte.

François se retourna vers Vadim dans l'encadrement de la porte pour s'assurer qu'il traduisait au commandant cette partie du dialogue.

— Donc, n'importe qui aurait pu pénétrer dans l'appartement, vous étiez absorbé par la musique ?

— En plus, je portais ma chapka, concéda Maxime. À cause du froid.

— D'accord. Votre métier, à part ça, c'est quoi ?

— Je suis employé à La Littérature universelle, une maison d'édition de Moscou qui traduit des romans en russe. Des romans français, entre autres.

— Je vois. D'où le Flaubert... Et rue Nikoloïamskaïa, quelle était

l'ambiance ?

— Je vais vous décevoir : je ne porte pas beaucoup d'intérêt à mes voisins. Bonjour, bonsoir, toujours au plus court.

— Même avec Tatiana ?

Kergomard s'accorda quelques secondes de réflexion.

— C'est une jolie fille.

— Rien de plus ?

Le prisonnier secoua négativement la tête.

— Son mari ?

— Lui, je l'évitais. Il n'aimait pas les Français et il ne m'aimait pas tout court.

— Mme Abradovic ?

— Une dame très gentille. À l'occasion, elle faisait aussi la cuisine pour moi. Je ramenaient un peu de lard, de l'huile, un œuf, et on partageait.

— Comment étaient ses rapports avec son époux ?

— Normaux, je crois... Je ne les ai jamais entendus se disputer, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Bref, personne n'avait de raison de se débarrasser de ce pauvre Alekseï ?

— Moi, en tout cas, je n'en avais aucune.

— Alors ? interrogea Zoltan lorsque les verrous de la cellule 37 eurent claqué.

— Je doute qu'il nous ait raconté toute la vérité. En même temps, il y a une chance qu'il ne soit pas coupable. Une chance qu'on ne peut pas négliger... On va devoir revenir plus tard. Vous pouvez arranger ça avec notre ami Féodor ?

La visite suivante les conduisit au commissariat du peuple au Commerce et à l'Industrie, un bâtiment proche du Kremlin qui avait érigé le gris en philosophie cardinale : gris des pierres à l'extérieur, gris des peintures à l'intérieur, gris des blouses des employés et même de la lumière artificielle qui baignait des bureaux sans fenêtre. Kounitsov, le supérieur d'Alekseï Abradovic, les reçut avec une certaine chaleur, visiblement affecté par la disparition de ce collègue qu'il avait côtoyé pendant vingt ans, d'abord sous l'autorité du tsar puis au service du nouveau régime. Leur tâche spécifique était de faciliter

l'approvisionnement de Moscou, ville d'un million et demi d'habitants qui ne disposait guère de ressources propres et devait drainer depuis les quatre coins d'un pays exsangue et juste libéré de quoi tenir son rang de capitale. D'ailleurs, loin d'accabler le bolchevisme et son obsession de l'État, Kounitsov désignait la guerre civile et la situation des chemins de fer comme les premiers responsables de la pénurie.

— Est-ce que ses fonctions dans un domaine aussi sensible auraient pu valoir des ennemis à Abradovic ? demanda François.

Zoltan joua son rôle d'intermédiaire, muni cette fois-ci d'une feuille de papier pliée en quatre qui faisait office de calepin :

— Il dit que beaucoup de gens essayent de passer au-dessus du ministère pour faire leurs petites affaires. Mais si on veut que les magasins donnent assez d'articles pour la population, il faut être sévère avec le marché noir. Abradovic était très sérieux là-dessus, il faisait bien son travail. Les trafiquants n'avaient rien pour espérer de lui.

— Ce qui signifie donc qu'il avait plus d'ennemis que n'importe qui et du genre à savoir manier un revolver... Au moment où il a été tué, il était sur un dossier en particulier ?

Kounitsov fronça les sourcils et se lança dans un long développement, obligeant l'interprète à griffonner à toute vitesse.

— Je résume, hein, fit ce dernier à l'issue de la tirade. En janvier, il y avait surtout les affaires sur la farine d'Ukraine qui venait pas malgré les camions envoyés là-bas. Il y a eu plusieurs jours sans pain ici. Sinon les problèmes d'habitude pour le combustible et la viande, avec des lots de saucisse que les spéculateurs cachaient et qui ont fini mangés des vers. Mais il y a autre chose encore sur Abradovic. Pour faire la guerre à la corruption des trafiquants et des fonctionnaires, Lénine a voulu un service nouveau avec un grand pouvoir : le Rabkrin. Rabotché Krestianskaïa Inspectia, Inspection des ouvriers et paysans. C'est fait pour inspecter le travail de tous les ministères et chasser les traîtres qui volent ou qui s'enrichissent avec des commissions. Le Rabkrin a commencé en février et Alekseï Abradovic était prévu pour travailler là-bas car il avait sa bonne réputation. Mais il est mort juste avant.

— Drôle de coïncidence, effectivement, approuva François. Qui en a peut-être soulagé certains... Il donnait l'impression d'être préoccupé à l'époque ? Il aurait fait allusion à quelque chose ou à quelqu'un ?

Kounitsov ouvrit les bras en signe d'ignorance, et après deux ou trois questions subsidiaires qui ne trouvèrent pas plus de réponse, ils décidèrent de prendre congé.

— Le commandant Féodor voudrait savoir à quoi vous pensez ? interrogea Vadim une fois sur le trottoir.

— Je pense que les enquêtes sur les Français en Russie ne sont pas plus faciles que les enquêtes sur les Russes en France...

— Je traduis ça ? s'enquit l'universitaire en le regardant de travers.

— Non, sourit François. Insistez plutôt pour que nous rencontrions assez vite Mme Abradovic et le mari de Tatiana Popov. Et s'il pouvait mettre la main sur la sacoche ou l'arme du crime...

Après quoi Féodor se proposa de les déposer au Métropole en voiture mais François préféra profiter de son premier soleil moscovite pour faire le trajet à pied.

— J'aurais été malin, lança soudain Vadim, j'aurais demandé à Kounitsov qu'il me les donne, les bons de ravitaillement. Ils en ont des étagères pleines, eux...

— Au milieu du discours sur la corruption, ça n'aurait pas fait bon effet, objecta François. À votre avis, Abradovic a pu être tué par des trafiquants qui craignaient d'être dénoncés ? À cause de sa nomination au Rabkrin ?

— La vie dans ces temps-ci ne vaut pas très cher, reconnut Zoltan. Mais c'est pas la preuve que votre compatriote est innocent non plus.

Obliquant vers la place Rouge, ils traversèrent un marché misérable où des dizaines d'étals improvisés à même le sol proposaient ce que les moins scrupuleux des chiffonniers de Saint-Ouen n'auraient osé offrir : pantalons où il y avait plus de pièces que de tissu d'origine, chemise à une manche, couvert en argent sans plus une once d'argent, assiettes multicolores constituées de fragments de vaisselles diverses, tranches de pain « maison » où il y avait plus de paille que de mie, lait au verre qui dans sa jatte rendait une odeur de caillé, des noix si noires qu'on aurait cru des cailloux, etc. Ce qui frappait, outre ce bric-à-brac désespéré, c'était le quasi-silence qu'observaient les vendeurs comme les chalands. Une vieille femme édentée s'avança ainsi vers eux, ouvrant la paume de sa main sur trois clous rouillés – dont un tordu –, et débitant en sourdine un argumentaire incompréhensible.

— Ils ont peur de quoi ? murmura François à son tour.

— C'est un marché sans l'autorisation, expliqua Zoltan sur le même ton. À chaque moment, la police peut venir et arrêter tout le monde. Même si en vérité, la police vient pas beaucoup : les gens ici vendent ce qui leur reste pour pas mourir de la faim. Ce sont pas des grands bandits. Mais voilà, personne a envie de passer par les sous-sols de la Tcheka, pas même une seconde !

— Et nos duettistes derrière ? fit François en se retournant vers les fidèles toutous qui les suivaient depuis le matin.

— Ils sont là pour vous, le reste ils s'en moquent. Au mieux, s'il y avait des objets intéressants ici, ils se serviraient sans payer. D'ailleurs...

Il accéléra le pas pour prendre un peu d'avance sur leur escorte.

— Quelqu'un de la Tcheka m'attendait à la Flotte rouge quand je suis retourné hier soir. Il voulait savoir tout ce que vous avez fait de la journée. Et si vous discutez d'une enquête à vous en France... Sur un Russe mort là-bas. Il a insisté pour que je répète bien toutes les choses sur ce sujet, sinon j'aurais des ennuis à Petrograd. Alors avec votre phrase tout à l'heure sur les Français en Russie et les Russes en France...

François encaissa la nouvelle en tâchant de ne rien laisser paraître. La Tcheka était donc au courant que l'envoyé de Steeg était aussi celui qui avait eu entre les mains des documents compromettants sur des responsables bolcheviques... Comment était-ce arrivé ? Avaient-ils mené leurs propres investigations après les événements de Saint-Alexandre-Nevski ? Avaient-ils fait parler Bourtsef ? Ou bien avaient-ils des contacts au ministère de l'Intérieur à Paris — rien n'était impossible à une police secrète. À moins que Victor Serge n'ait simplement vendu la mèche... Et dans tous les cas, quelle attitude adopter ? Nier en bloc ? S'ils disposaient de preuves, toute dénégation trop vive n'en serait que plus suspecte. Alors ?

— Vous voulez un secret ? se décida François. De toute la brigade criminelle de Paris, je suis le seul à bredouiller trois mots de votre langue. Résultat, dès qu'il y a un Russe quelque part, il est pour moi.

La galerie Morosov

Le 21 rue Prechistenka était une séduisante demeure aux proportions élégantes de palais du XVIII^e siècle, qui bordait une rue fréquentée au sud-ouest de la ville. François se crut d'abord victime de la malédiction de la porte close – qui le frappait régulièrement dès qu'il s'agissait d'Elsa –, mais après avoir secoué le heurtoir sur un panneau de chêne deux fois plus fois que lui et patienté devant une demi-douzaine de passants plantés sur le trottoir pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose à glaner, la jeune femme entrebâilla le vantail et lui permit d'entrer.

— Bonne idée, ce déménagement, lâcha-t-il en découvrant le marbre du hall et les cariatides au pied de l'escalier. Je trouvais ton appartement d'hier plutôt déprimant.

— Ici, c'est mieux qu'un appartement, le corrigea-t-elle. C'est le Deuxième Musée de la peinture occidentale moderne. L'art contemporain offert au peuple russe.

— Je ne vois pas le peuple russe, chuchota-t-il en l'enlaçant, je ne vois qu'un pur chef-d'œuvre du génie français.

Ils demeurèrent un moment l'un contre l'autre à goûter ce que d'être ensemble changeait à la beauté du monde, puis il la sentit frissonner.

— Tu vas mourir de froid, s'inquiéta-t-il.

— Ça n'est pas le froid, éluda-t-elle. En plus, j'ai de quoi me chauffer. Viens...

Il la suivit dans le grand escalier de pierre où leurs pas résonnaient comme à l'intérieur d'une cathédrale.

— Il n'y a personne d'autre que nous ?

— Personne... L'inauguration a lieu la semaine prochaine, en même temps que l'ouverture du IX^e Congrès du parti.

— Et c'est quel genre d'endroit ?

— La maison Morosov. Un richissime industriel qui avait la bonne idée d'être collectionneur. Il allait souvent à Paris et, s'il manquait de cœur pour ses ouvriers, il ne manquait pas de nez pour la peinture : Derain, Bonnard, Signac, Picasso, et j'en passe. Monsieur ne prenait que le meilleur.

Ils débouchèrent sur un palier protégé par de vieux draps sur lesquels s'entassaient des échelles et des pots métalliques tachés de blanc.

— On est en train de refaire l'étage, d'où l'odeur. Je suis chargée, moi, d'organiser le musée pour que les gens découvrent les artistes d'avant-garde et la manière dont ils éclairent l'avenir... Ici, ajouta-t-elle en pénétrant dans la première pièce où plusieurs tableaux étaient appuyés au bas des murs, je vais mettre les natures mortes de Matisse, mes cinq Van Gogh et les Cézanne. Pour montrer que la réalité peut être différente de ce que l'on perçoit, qu'il suffit juste d'avoir une autre vision. Tu en penses quoi ?

Qu'en penser ? Tout était inouï. Le soleil pâle derrière les immenses fenêtres, cette ville affamée et convalescente, ces toiles de grands maîtres dans un palais déserté, Elsa qui était là, Elsa qui souriait, Elsa qui lui parlait, Elsa à un mètre de lui.

— C'est... un miracle.

— N'est-ce pas ? À côté, continua-t-elle en passant dans la pièce voisine, je n'ai mis que des portraits. Ils sont déjà accrochés : Gauguin, Renoir, Matisse, Guérin, Maurice Denis... J'aimerais que les visiteurs regardent les tableaux en train de les regarder. Qu'ils soient autant spectateurs que modèles, tu comprends ? Acteurs, en quelque sorte.

De fait, François eut une étrange sensation : des murs de personnages l'observaient, chacun à leur façon, avec leurs lignes et leurs couleurs, leur indifférence ou leur intensité. Tous ces yeux qui ne vous quittaient plus, un reflet de ce que la société russe était en train de devenir ? Il se garda d'en faire la remarque à Elsa.

— Et ce généreux mécène vous a abandonné sa collection par amour des idées nouvelles, j'imagine ?

— Plus ou moins, concéda la jeune femme. En 1918, la demeure et son contenu ont été nationalisés. Morosov a même fait le guide un temps pour les visiteurs. Puis il a fini par se lasser et il est parti en laissant tout derrière lui. Ce qui revenait à nous confier le soin de

mettre ce trésor en valeur.

François n'était pas sûr d'apprécier ce « nous ».

— Te voilà donc gardienne de trésor...

— J'ai eu une chance folle, François. Je le disais hier, il n'a pas fallu trois semaines pour que j'entre au Narkompros, le commissariat à l'Instruction publique. Lounatcharski est un admirateur de notre système scolaire et, quand il a su qu'il y avait une Française, il a voulu me rencontrer. Je lui ai expliqué que j'étais peintre, que je vivais à Montparnasse, que j'adorais Soutine et Picasso et, comme les musées dépendent aussi de ses services, il m'a proposé de faire de la maison Morosov une galerie d'éducation artistique pour le peuple.

Le fait qu'Elsa soit aussi belle n'avait sans doute pas pesé pour rien dans sa décision... En même temps, François ne pouvait reprocher aux autres hommes d'éprouver des sentiments identiques aux siens. Encore que...

— Et tu as vraiment carte blanche ?

— Ils ont tellement à faire ailleurs ! C'est la force du communisme, être capable de construire ensemble. Et attends, j'ai même un coin à moi... Je peux te faire à manger, si tu veux. Tu as jeûné ?

— J'ai donné mes bons à l'interprète pour qu'il aille se goberger à ma place. Je ne serais pas contre un casse-croûte.

Ils traversèrent une autre salle consacrée à Derain et à Bonnard – dont les teintes chaudes et les paysages se répondaient comme les instruments d'un orchestre – puis elle ouvrit ce qui avait dû être une pièce d'eau où on avait démonté baignoire et lavabos. Le sol et les parois étaient couverts d'une mosaïque évoquant des plages atlantiques – dunes ocre et vagues sombres –, mais pour le reste, l'ensemble ressemblait à un cabinet particulier, avec un divan pour se reposer, un bureau couvert de plans dessinés à la main, un poêle qui dispensait une chaleur suffisante et sur lequel trônait un réchaud, des châssis et des toiles rangés par ordre de taille. Elsa montra un paquet enveloppé dans un torchon :

— J'ai du fromage de brebis, une part de saucisson à cuire et un morceau de pain à peu près comestible. Tu veux qu'on partage ?

Il la prit par la taille et l'embrassa. Oui, il voulait partager.

Alangui sur la méridienne, la couverture tiède contre sa peau, François regardait Elsa s'activer autour du réchaud, une odeur irrésistible de viande grillée lui taquinant les narines. Voilà le genre d'image qu'il espérait emporter avec lui le jour de sa mort...

— À quoi tu penses ? lui demanda-t-elle.

— Je crois que je commence seulement à me rendre compte...

— Te rendre compte de quoi ?

— Que tu portes un enfant. Notre enfant.

Elle ne répondit rien, soudain très concentrée sur sa préparation.

— Peut-être... peut-être qu'il faudrait qu'on en discute ? avança-t-il.

— Pour dire quoi, chéri ? Que c'est une chose naturelle et que parmi tous les hommes sur terre, je suis heureuse que ce soit toi le père ? Eh bien oui, c'est vrai.

Elle formulait cela avec tant de désinvolture, comme à propos d'une promenade réussie ou d'un dîner agréable, sans comprendre que pour lui, donner la vie n'allait pas de soi, que rien ne l'y avait préparé, ni son corps, ni son éducation, ni leur séparation. Qu'il n'était qu'un homme, un ensemble vide, un fruit sec, à jamais étranger au mystère de la conception.

— Et ensuite ? insista-t-il. Le froid, le ravitaillement, les hôpitaux... Il serait plus facile de revenir en France, non ?

Une ébauche de grimace anéantit d'un coup ses espoirs :

— Je ne suis pas venue ici pour chercher la facilité, François. Et puis tu sais qu'il y a des femmes qui continuent à accoucher en Russie ? J'ai la chance d'avoir un bon médecin qui ne me coûte rien, une ration plus que suffisante, et pour ce qui est du froid, le bébé naîtra en juin. Toi, par contre, tu peux t'installer à Moscou si tu le désires.

François craignait ce genre de réponse. Il masqua sa déception en plongeant le nez dans l'assiette qu'elle lui tendait et en la complimentant sur la cuisson de la viande qui se mariait bien au fromage un peu aigre et au pain somme toute assez frais. Pour autant, il n'avait pas dit son dernier mot et une fois le repas terminé, plutôt qu'une attaque frontale, il tenta une manœuvre par les ailes.

— Il y a eu un incident dans le train sur lequel je voulais ton avis.

Il attrapa son manteau et exhuma de sa poche intérieure, entortillée et nouée dans un mouchoir, la bague à l'émeraude que la fillette lui avait subrepticement glissée lors de son altercation avec les contrôleurs.

— Ils l'auraient volontiers battue à mort, commenta François après avoir rapporté les circonstances de leur confrontation. Et personne ne réagissait...

— C'est probablement une *bezprizorni*, supputa-t-elle. Une de ces enfants que la guerre et la misère ont jetés dans les rues. Ceux qui ne

mendient pas volent pour survivre, la plupart boivent ou se droguent et les gens les fuient comme la peste. D'autant qu'ils vont souvent en bande.

— J'en ai vu plein aussi sur la place Rouge, autour du Métropole et ailleurs. Des gamins en guenilles, malingres et gelés, certains qui n'avaient pas cinq ans. Drôle de révolution qui laisse les plus jeunes livrés à eux-mêmes et qui les bat ensuite pour le leur reprocher. C'est vraiment dans ce pays-là que tu veux voir grandir notre enfant ?

— Ne sois pas injuste, François. Tu sais ce qu'a enduré la Russie. Sept ans de guerre et la paix n'est même pas encore là. Les familles ont éclaté, la famine et les combats ont fait un grand nombre de morts et un nombre plus important d'orphelins encore. Au Narkompros, Lounatcharski fait ce qu'il peut pour s'en occuper. Il a rendu l'école obligatoire dès huit ans et, pour les plus petits, il y a même des jardins d'enfants. Des milliers et des milliers de classes ont été ouvertes, pour les garçons comme pour les filles. Des filles qui étaient jusque-là exclues de l'enseignement ou presque, je te le rappelle... Non seulement tout est gratuit, mais l'État s'engage aussi à habiller et à nourrir les écoliers. Et pour ce qui est des plus âgés, Lénine a signé le décret sur la liquidation de l'ignorance : tous les adultes jusqu'à cinquante ans doivent apprendre à lire et à écrire, et chaque ville est tenue d'ouvrir des cours et des isbas de lecture. Sauf que l'éducation de cent cinquante millions d'hommes, ça ne s'improvise pas en trois jours... Et au lieu d'aider ces gens à avoir la vie digne qu'ils méritent, je courrais me mettre au chaud en France ? Mais si c'était ma façon d'être, tu ne m'aurais jamais regardée !

Imparable, comme d'habitude.

— Je ne mets pas en cause les difficultés ni les bonnes intentions, plaïda-t-il. Mais regarde autour de toi, Elsa, la plupart des Russes ont l'air morts de trouille ! J'ai traversé un marché ce matin : un concours de chuchotements et de regards par-dessous... Dans les files d'attente, les femmes se taisent quand on approche. Sans parler des passants qui baissent la tête au carrefour devant les agents. Même les Français de Tchistoproudni tournent sept fois leur langue dans leur bouche devant leur soi-disant comité démocratique. Et ne me raconte pas qu'ils ont peur des Blancs ou du capitalisme, ou des Occidentaux, ou de je ne sais quoi. Ils ont peur de tes amis, de Lénine, des soviets, de la Tcheka, etc.

Elle hésita avant de s'asseoir à côté de lui : pour la première fois, il y avait comme une incertitude au fond de ses yeux.

— Je le sais, avoua-t-elle. Mais ce n'est qu'une phase. Une étape nécessaire pour consolider le régime. Si le gouvernement lâchait la bride maintenant, tout redeviendrait comme avant : l'économie, la

propriété, les inégalités, l'exploitation... Il faut de l'autorité et de la force pour extirper l'ancien système jusqu'à la racine. Ensuite, le peuple pourra profiter de ses libertés nouvelles. Mais d'ici là, tout retour en arrière doit être impossible.

— Karl Marx t'entende ! osa François. Hélas, s'il y a une chose que j'ai apprise de ma jeunesse à la campagne, c'est qu'il est plus facile de serrer un nœud que de le défaire. Et je ne connais pas de lapin qui se soit trouvé plus libre après avoir été pris au collet...

— Tu ne comprends pas, fit-elle gravement en touchant sa jambe sous la couverture. Il n'y a pas le choix... Si ce qui est né ici devait mourir maintenant, l'espoir que le monde change vraiment s'évanouirait pour au moins cent ans. Je ne pense pas juste à notre enfant, François, je pense à ses enfants à lui et aux enfants de ses enfants.

Elle était l'émotion et la sincérité mêmes, son âme vibrant soudain à la lumière. Dans ces moments-là, François défiait quiconque de ne pas tomber éperdument amoureux d'elle.

— Et tu crois que Lénine peut réussir ?

— Lénine est la flamme, souffla-t-elle, songeuse. Mais Trotski est le tison. Sans lui, les braises se seraient déjà éteintes. Il a fait l'Armée rouge qui a sauvé le pays, il a monté l'armée du Travail qui va sauver l'économie, il est en train de remettre en marche les voies ferrées... Partout où on l'appelle, il trouve une solution. Il a le sens inné du bon chemin.

— Ouï là ! s'exclama François, je devrais peut-être me méfier... Tu as aussi un projet d'article avec lui ?

— C'est Trotski qui a eu l'idée du papier dans les *Izvestia*, répliqua-t-elle avec le plus grand sérieux. Il y voyait un symbole : en attendant que la Russie vienne au monde, le monde venait à la Russie. Tu sais, ici, tout est beaucoup plus simple qu'en France. Lounatcharski travaille directement avec Kroupskaïa, la femme de Lénine. C'est comme ça que j'ai été admise au Kremlin et que j'ai rencontré Trotski. Où j'ai pu m'apercevoir que ce qu'on racontait sur ses qualités était encore loin de la vérité.

François lui prit la main.

— Dis-moi, je suis impatient de le rencontrer !

— Il se bat contre les débris de l'armée de Denikine. Mais il doit revenir pour le Congrès.

— Et en ce qui concerne ce Staline ?

— Staline, ce n'est pas le même genre, soupira-t-elle.

— Ah...

— C'est le négatif de Trotski, ou presque. Son ennemi juré, en tout cas. Quand l'un agit au vu et pour le bien de tous, l'autre tire les ficelles dans l'ombre et prépare l'avenir. *Son* avenir... Un fantôme omniprésent, c'est ce que dit Lounatcharski. Il siège dans les instances principales du parti sans jamais intervenir, il dirige les services les plus importants sans jamais proposer de réforme, il n'a obtenu aucune victoire militaire mais a su s'approprier celles des autres... Bref, il a poussé autour du parti comme le lierre autour de l'arbre, et si personne n'intervient, il finira par l'étouffer.

— Le jour de la taille, tu affûteras le sécateur, prédit François.

— J'ai surtout assisté à bien des discussions à son sujet. Tu dis que les gens en Russie ont peur de ceux qui les gouvernent ? Eh bien sache qu'une partie de ceux qui les gouvernent a peur de Staline...

— Délicieux personnage... qu'on risque de croiser à Moscou ?

— Il est actuellement en Ukraine. Mais lui aussi est censé participer au Congrès.

— Et les documents de l'Okhrana, tu as pu les mettre en sûreté ?

— Dans la partie désaffectée du Refuge, oui, celle où personne ne va.

— Tu y as jeté un œil ?

— Je... je ne préfère pas. Et d'ailleurs, je n'ai toujours pas compris à quoi ça allait te servir.

L'image du petit Kaspov ensanglanté et recroquevillé sur lui-même traversa l'esprit de François.

— Moi non plus. Peut-être à régler son compte à ce Staline ?

Tchitcherine

Bom !

Ils avaient dû heurter un iceberg. La Baltique était traîtresse à cette saison et tout brise-glace qu'il était, leur bateau avait pu se laisser tromper par l'obscurité. Le capitaine était sur le pont, sa moustache et ses favoris exubérants blanchis par le givre, lorsque la coque tapa à nouveau : *Bom ! Bom !*

Double iceberg...

François se réveilla avec l'impression de tomber dans les flots glacés. Le poêle s'était éteint et la température de la pièce ne devait pas excéder les trois ou quatre degrés. Il alluma sa lampe de chevet – l'électricité à volonté, privilège de la Deuxième Maison des soviets – et constata sur sa montre de gousset qu'il était trois heures et qu'une nuit d'encre enveloppait l'hôtel.

Bom !

On cognait à la porte. Rien d'aimable : le gardien annonçant au condamné à mort que son pourvoi en grâce était rejeté... François repoussa la couverture en regrettant de ne pas avoir pu prendre d'arme avec lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

Bom ! Bom !

Il tourna la clé et ouvrit, sur ses gardes – autant du moins qu'un réveil de ce genre le permettait. Dans l'encadrement, Perceval Caradec, hilare, se délectait de sa mine ahurie.

— Bonjour, joli poulet !

— Caradec ? Vous êtes cinglé ?

— Celle-là, tu me l'as déjà chantée...

— Qu'est-ce qui vous prend de me tirer du lit à cette heure ?

— Le plaisir de voir ta tête, pardi !

— Mais vous êtes malade !

— Tu te répètes, François-Claudius, à ton âge c'est mauvais signe.

François songea à l'assommer avec sa lampe de chevet – ou avec l'une des deux bûches auxquelles sa carte lui donnait droit –, mais l'anarchiste poursuivait :

— Je voulais aussi m'assurer de ton confort, ajouta-t-il en tordant le cou pour admirer l'intérieur. Il paraît qu'au cinquième les chambres sont minuscules. Glaciales, par contre, la direction ne s'en était pas vantée...

— Je croyais que vous détestiez humilier les gens ? lui rappela François.

— Toi, ce n'est pas pareil, rétorqua Caradec en tirant avec satisfaction les poils de son menton. Tu es l'exception indispensable à la règle. En plus j'ai le plaisir de te transmettre une invitation : Tchitcherine brûle de faire ta connaissance.

— Tchitcherine ?

— Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères. Ses bureaux sont dans l'établissement.

— À trois heures du matin ? C'est une blague ?

— Il donne la plupart de ses rendez-vous la nuit, à ce qu'on raconte. Il est insomniaque, comme moi. Et puis il paraît que tu t'es fait de nouveaux amis ? Ils sont impatients de te revoir. Par contre, le caleçon en tricot rouge sur le pyjama, j'éviterais de venir avec...

Le service des Affaires étrangères occupait l'aile gauche du Métropole et François eut tout le loisir de réfléchir à ce qu'on lui voulait en traversant le dédale silencieux de l'hôtel. Le bureau du commissaire du peuple faisait deux fois la taille de son appartement de la rue Delambre, mais ce qui frappait de prime abord, c'était l'extraordinaire accumulation de papiers dans tous les recoins possibles et imaginables, comme si les rivières de notes et de dossiers que charriait inlassablement la bureaucratie léniniste se jetaient en vrac à ses pieds. Tchitcherine était un petit homme à la mise quelconque, à la barbichette poivre et sel d'obscur fonctionnaire et à la voix d'adolescent qui peinait à muer malgré sa quarantaine bien tassée. Ses yeux, par contre, d'une extrême mobilité, soulignaient la vivacité de son esprit.

— Je suis désolé de vous avoir fait chercher au milieu de la nuit, commença-t-il sans accent identifiable. Ces gentlemen tenaient à ce que nous réglions l'affaire au plus vite.

Octave Cordier et Henri Guilbeaux, qui avaient pris place autour de la cheminée, opinèrent du chef sans l'ombre d'un sourire, des cernes prononcés sous les yeux. François serra la main que le ministre lui tendait, toujours dans l'expectative.

— Vous... vous parlez un français remarquable, le complimentait-il.

— Merci, répondit modestement son hôte. Mais c'est à la France que je le dois. La France, mère de toutes les révolutions... Lorsque nous avons fui la police du tsar, beaucoup d'entre nous se sont réfugiés à Paris et le français est devenu la deuxième langue de la révolution russe. Pour ma part, j'ai vécu quatre ans à Montparnasse. De belles années, je ne vous mentirai pas. Et c'est en souvenir de ce temps heureux où la patrie des droits de l'homme nous était généreuse que j'aimerais renouer les liens avec votre pays. Enfin pas seulement, ajouta-t-il en vrillant son regard dans celui du jeune homme.

Il avait débité ce préambule sans la moindre hésitation, mais avec cette voix étonnante qui balançait entre deux octaves. François était sous le charme.

— Nos deux peuples ont tout à gagner à vivre en bonne intelligence, enchaîna-t-il. Si ce n'est sur le plan des idées, du moins sur celui du commerce. Nous sommes riches, très riches. Le pétrole, le charbon, le fer, l'or, nos provinces immenses en regorgent à foison. Mais nous manquons des moyens de les faire fructifier. Des moyens que vous possédez... Ce qui vous manque, à vous, c'est le travail, l'approvisionnement à bon marché pour vos usines, les débouchés... Nous pouvons vous offrir tout cela. Les Anglais l'ont bien compris qui reviennent à nous par le détour de leurs industriels. Ils ne cachent pas leur intention, après nous avoir fait la guerre, de signer la paix de l'économie. Et nous les accueillerons à bras ouverts, tant nous sommes confiants dans l'effondrement prochain du système capitaliste. Nous les aiderons à se prolonger de quelques années encore, tandis qu'ils nous aideront à nous fortifier pour toujours. Les Anglais, avec les Suédois et les Norvégiens, seront ainsi les premiers à obtenir des concessions d'exploitation sur notre territoire. Mais si la France continue à être le pilier du blocus que nous subissons, elle paiera le prix du contre-blocus : aucune de ces ressources dont elle a tant besoin n'arrivera jusqu'à elle. Vous comprenez à quel point nous avons besoin de nous entendre ?

— Pardon, objecta posément François, mais je n'ai aucune compétence d'aucune sorte dans le domaine économique. Vous faites

erreur sur la personne.

— Nous savons pertinemment qui vous êtes, répliqua Tchitcherine, sur le ton de celui à qui l'on n'en contait pas. Quel qu'en soit le prétexte, vous êtes le premier émissaire officiel que nous adresse la III^e République depuis plus d'un an. Il arrive qu'après une longue brouille les gouvernements doivent trouver des biais détournés pour reprendre langue sans perdre la face. J'ai personnellement appuyé votre visite auprès de Lénine en pensant que l'occasion était venue et qu'il ne fallait pas la rater. Vous avez rencontré Victor Serge à Petrograd, il me semble ? Alors il a dû vous expliquer que la réussite de cette mission dépassait de loin votre affaire criminelle.

— Si elle la dépasse, admit François, c'est bien malgré moi. Je me contente de reprendre certains points de l'enquête sur Maxime Kergomard et...

— Maxime Kergomard, en effet, le coupa le ministre. Le neveu de Théodore Steeg... Disons que nous avons su jouer de cette coïncidence familiale. En nous arrangeant pour que l'information remonte assez vite jusqu'au principal intéressé.

François ne put masquer sa surprise – il était un peu tôt pour les artifices : les bolcheviks étaient donc au courant de la parenté illustre de leur prisonnier !

— Ne me dites pas que vous l'avez arrêté exprès ?

— Voyons ! se défendit Tchitcherine avec bonhomie. Nous ne créons pas ce genre d'opportunités, nous nous contentons de les saisir. Et je vous promets que si votre compatriote est innocent, il sera relâché.

— Ce qui ne m'explique toujours pas ce que vous espérez de moi...

— Le succès de l'échange que nous projetons. Une dizaine des vôtres contre une dizaine des nôtres. Ce serait la première pierre solide sur laquelle bâtir une collaboration future.

— Désolé de vous décevoir, mais je n'ai pas ce pouvoir !

— Détrompez-vous. Vous allez rédiger un message à l'attention de Steeg. Message dans lequel vous exposerez les termes de la transaction : les noms de ceux qui partiront et de ceux que nous souhaitons voir revenir. En insistant sur notre bonne volonté et sur votre certitude que l'opération ira à son terme. Nous transmettrons ce message à Paris par télégraphe et nous doublerons l'envoi d'une lettre signée de votre main. Afin d'authentifier l'acte. Après quoi, la balle sera dans le camp de votre gouvernement.

Ce qui était toujours mieux qu'en plein cœur...

— Vous imaginez vraiment qu'un échange de ce type suffira à rapprocher nos deux pays ? émit François, dubitatif.

— Il faut un début à tout, assura Tchitcherine, et le plus simple est souvent le plus efficace. D'ailleurs n'est-ce pas ce que vos supérieurs ont d'ores et déjà accepté en autorisant ce voyage ? Par les temps qui courent, chaque politesse que se font les nations est bonne à prendre... Et ce n'est pas mon ami Caradec qui me contredira, non plus que Victor Serge, qui a lui aussi bénéficié de ce type d'arrangement. Quant à moi, j'ai été échangé en 1918 contre un ambassadeur anglais. Vous voyez que nous avons des raisons d'être confiants dans le projet.

— Reste le problème des noms, intervint Guilbeaux sur un ton pincé. Nous avons autorité sur la communauté française, c'est à nous d'en dresser la liste.

— Les négociations avec une puissance étrangère relèvent d'abord de mes services, lui rappela Tchitcherine.

— Sauf votre respect, monsieur, persista Guilbeaux, nous dépendons de la III^e Internationale, non de votre commissariat.

Le ministre lui jeta un œil courroucé et monta dans les aigus :

— Si je me souviens bien, Guilbeaux, lorsque l'Internationale vous a donné tort contre le capitaine Sadoul, c'est vers moi que vous vous êtes tourné...

— Sadoul les avait embobinés, grommela l'intéressé. C'est ce qu'il a toujours fait de mieux.

Il y eut une courte passe d'armes à propos de Sadoul, dont François ne comprit pas un traître mot.

— Quoi qu'il en soit, finit par trancher Tchitcherine, le message devra partir cette nuit. Nous ne sortirons pas d'ici avant qu'il ne soit rédigé.

Octave Cordier, qui bâillait à s'en décrocher la mèche frisée, esquissa un mouvement d'humeur et François se demanda si la stratégie de ces convocations nocturnes n'était pas d'épuiser leurs destinataires afin d'obtenir plus facilement leur reddition. Tchitcherine, lui, paraissait frais comme un gardon – si toutefois le gardon était un poisson russe.

Guilbeaux sortit de sa veste une feuille pliée en quatre et la soumit au commissaire :

— Dix noms, comme convenu, lâcha-t-il.

Tchitcherine les parcourut, puis tendit le papier à François.

— Des commentaires, monsieur le représentant de la France ?

François survola la liste, sans reconnaître aucun des patronymes. Ni Rose, ni René, ni Silas, ni Elsa n'étaient mentionnés.

— J'ignore qui sont tous ces gens, avança-t-il, je ne peux vous être d'aucune utilité.

— Ne vous sous-estimez pas, le rassura Tchitcherine. Si nous voulons que notre initiative soit suivie de beaucoup d'autres, il est important que vous preniez part à la négociation. Et que nous puissions le faire savoir. C'est en manifestant notre bonne volonté que nous susciterons celle de votre gouvernement. Si donc vous avez des remarques...

— Je ne sais pas, soupira François en reprenant la feuille. Peut-être... peut-être qu'il faudrait davantage de femmes ? Il n'y en a que deux. Ce serait logique.

— Il y a deux fois plus de Français que de Françaises à Moscou, rétorqua Guilbeaux. Voilà la logique.

— Il y a aussi ce jeune homme, Silas, qui est un peu simple d'esprit. Il serait plus à sa place dans son foyer d'origine, non ? À Paris, avec sa famille...

— Silas ? ricana Cordier. Le fils de cet exploiteur de René ? Et puis quoi encore ?

— Mettez-le sur la liste, ordonna Tchitcherine, cela me paraît une bonne idée. Quoi d'autre ?

François hésita.

— Maxime Kergomard..., se lança-t-il. Après ce qu'il vient de vivre, il mérite de rentrer chez lui.

— Kergomard ? s'offusqua à nouveau Cordier. Un meurtrier ? Et pourquoi pas les chefs des Blancs ? Wrangel ou Denikine, tant que vous y êtes ?

— Sous réserve qu'il ne soit pas coupable, bien sûr, précisa l'inspecteur. Je n'ai pas fini d'explorer toutes les pistes, et à moins que vous ne considériez cette contre-enquête comme superflue... Ce qui serait contraire à la collaboration que vous appelez de vos vœux, j'en suis sûr.

— Kergomard..., réfléchit tout haut Tchitcherine. C'est osé. En même temps, si nous l'incluons sous condition de son innocence, cela pourrait permettre de convaincre Steeg. Et de faire pencher la balance... D'accord, se décida-t-il, ajoutons Kergomard. Une suggestion pertinente, monsieur Simon, vous êtes fait pour la diplomatie russe ! Le jour où vous en aurez assez de la police française...

Cigarettes russes

L'idée lui était venue en retournant dans sa chambre sur le coup de cinq heures, après avoir rédigé le message et la lettre à l'attention de Théodore Steeg – ce qui avait nécessité un certain doigté de la part de Tchitcherine, Cordier et Guilbeaux pinaillant sur la plupart des termes à employer. En remontant le grand escalier, il avait été cueilli par un parfum irrésistible de boulangerie et s'était fendu d'une visite aux cuisines du Métropole. Après une courte discussion et moyennant deux portraits de Pierre le Grand en papier-monnaie, il avait obtenu dix boules de pain chaud enveloppées dans un sac de farine. Deux heures d'un sommeil réparateur plus tard, il avait pris discrètement le chemin du Refuge, se délestant au passage de trois miches à l'attention des *bezprizorni* qui traînaient derrière l'hôtel – un grand, d'environ quinze ans, aux yeux parfaitement vides et à la démarche animale, et un plus jeune, de sept ou huit ans, particulièrement vif celui-là, et qui n'avait pas lâché le pan de son manteau jusqu'à obtenir gain de cause.

Muni de ce qui lui restait de son précieux fardeau, il avait frappé au 7 boulevard Tchistoproudni, et avait été récompensé au-delà de toute espérance : Elsa en personne vint lui ouvrir, emmitouflée dans un châle, la mine un peu défaite, qu'elle s'efforçait d'égayer d'un sourire incertain.

— Eh ! Tu es déjà debout ?

— Je suis la première, répondit-elle en portant la main à son ventre. J'ai des nausées en ce moment. Le thé me fait du bien.

— Je... je ne t'ai pas fait mal, au moins ? fit-il, embarrassé.

— Ne sois pas idiot, ça n'a rien à voir avec toi. Je ne suis pas en sucre, je t'ai dit.

Elle l'embrassa comme pour clore la discussion et l'entraîna à l'intérieur.

— Viens, pendant que l'eau chauffe, je vais te montrer l'atelier.

Il la suivit dans la partie du bâtiment qu'il n'avait pas encore visitée et qui ressemblait à un cimetière de métiers à tisser sous une voûte de cathédrale. Les machines étaient tordues comme des insectes de métal broyés par une main géante et de longues traînées noires sur les murs rappelaient l'incendie.

— Tes papiers secrets sont au fond, dans celle qui a des tiges croisées comme les piliers de la tour Eiffel.

François s'approcha de l'engin dont les montants arrachés défiaient le ciel pour constater que les documents étaient bien à l'abri sous le couvercle rouillé qui les emprisonnait.

— Très malin... Ça mérite un baiser, ajouta-t-il en joignant le geste à la parole.

— Tu as réfléchi à ma proposition ? glissa-t-elle en s'abandonnant dans ses bras. Tu ne voudrais pas t'établir à Moscou ?

— En fait, j'étais venu dans l'idée de te ramener à la maison, tu sais. J'ai même failli inscrire ton nom pour ce fameux échange.

— Quoi ? protesta-t-elle en le frappant à la poitrine. En quel honneur ?

— Tchitcherine m'a convoqué cette nuit à trois heures. Avec tes amis Cordier et Guilbeaux. Il s'agissait de constituer la liste des partants... Mais je te rassure, au dernier moment, je me suis ravisé.

Il l'embrassa à nouveau, tandis qu'elle faisait semblant de se débattre.

— Je t'aurais arraché les yeux, mon pauvre François...

— C'est aussi ce que j'ai supposé, convint-il, amusé. Par contre, ça m'a permis de faire connaissance avec le commissaire aux Affaires étrangères, un type fascinant.

— Un ancien baron, approuva-t-elle, qui a choisi la révolution très jeune. Je crois qu'il parle une quinzaine ou une vingtaine de langues, et toutes à la perfection. Tu vois que les communistes ne sont pas que des brutes sanguinaires !

— Sinon que pour un Tchitcherine, il y a un Guilbeaux et un Cordier. Des teigneux, ceux-là. Tu peux m'expliquer ce qu'ils ont après le capitaine Sadoul ?

— Des rivalités de pouvoir, répondit-elle avec un coup d'œil vers l'entrée. Guilbeaux est arrivé l'année dernière, alors que Sadoul était déjà au faite de sa gloire. Guilbeaux lui reprochait de ne pas être un vrai communiste, mais un opportuniste qui profitait de sa notoriété.

Depuis, ils se sont fait les pires crasses pour s'attirer les faveurs du Kremlin : dévoiement idéologique, lâcheté, corruption, meurtre, aucune accusation n'était assez dure ! Sadoul a toujours eu des manières suffisantes, ce qui lui a aliéné un certain nombre de ses partisans. Quant à Guilbeaux, il a rallié à lui les plus intransigeants du Groupe communiste français : Cordier, Pascal, plus quelques autres. Tous sont au service de la Tcheka et entendent régenter la colonie française comme si c'était leur petite Russie à eux. Guilbeaux dresse même des listes de traîtres dont il exige régulièrement l'incarcération : René est un calomniateur systématique, Rose une diffamatrice, etc. D'où cette ambiance si chaleureuse...

— Et Sadoul a battu en retraite ?

— Les autres ont essayé d'obtenir son exclusion du Parti et de la III^e Internationale, mais sans succès. Il a dû en avoir assez, il a fini par quitter Moscou pour Karkhov.

— Où il comptait emmener Maxime Kergomard, si j'ai bien suivi ?

— Ça, je l'ignore. Je n'ai croisé Kergomard que trois ou quatre fois. Il y a un moment qu'il ne se montre plus ici. D'après ceux qui le côtoyaient, c'était un solitaire, pas franchement concerné par ce qui se passait autour de lui. Tu penses qu'il est innocent ?

François n'eut pas l'occasion d'exprimer ses doutes car des pas résonnaient dans le couloir. Il adopta l'attitude du visiteur qu'intriguait ce lieu insolite, puis, découvrant le nouvel arrivant, ouvrit les bras en signe de bienvenue.

— Octave ! Vous me manquiez déjà !

— Qu'est-ce que vous foutez là ? grommela Cordier, cigarette au coin des lèvres et semblant mal remis de sa courte nuit.

— J'ai pris la liberté de m'inviter pour le petit déjeuner, répondit François en agitant le sac rempli de pains. Mais cette fois, vous allez être content, j'ai apporté mon *païok*...

Le rendez-vous était fixé à onze heures devant la Deuxième Maison des soviets et tous s'y retrouvèrent avec une ponctualité scrupuleuse : le commandant Féodor et l'adjoint qui lui servait de chauffeur, Vadim Zoltan qui clignait des yeux en essayant de lire les panneaux à distance, François qui avait pris la précaution de changer d'écharpe et de chapeau, et les deux gorilles de la Tcheka qui fumaient dans leur voiture en attendant que le convoi s'ébranle. Bref, la routine.

Leur première halte fut pour l'appartement de la victime, rue Nikoloïamskaïa, où les Popov avaient accepté de recevoir le policier

malgré leurs préventions contre les Français. Et effectivement, assis autour de la table de la cuisine commune, le couple ne respirait guère la félicité, surtout pas Léonid, un moustachu au visage carré et aux allures de petite frappe, sanglé dans un costume sombre sur lequel jurait une médaille militaire. Il refusa de serrer la main de François et gronda quelque chose à l'intention de Féodor, que Zoltan oublia de traduire et qui sonnait comme un reproche. François jugea plus habile de ne pas le braquer et lui transmit un joli bouquet de remerciements avec ce qu'il fallait d'excuses et de ruban autour. Après quoi il l'interrogea sur ses rapports avec Alekseï Abradovic – distants, à en juger la réponse laconique du sieur Popov –, puis sur ses sentiments à l'égard de Maxime Kergomard. Là, Popov devint plus disert, mais sur un mode vindicatif, mâchoires contractées et œil injecté : Kergomard était bruyant – le piano –, prétentieux – d'incessantes allusions littéraires –, paresseux – il « oubliait » souvent d'aller travailler –, bref, français. Concernant la période du meurtre, Popov confirma qu'il était resté plusieurs jours absent de Moscou pour veiller son père et qu'il n'était en mesure de donner aucune information sur les causes et le déroulement des événements. Il réaffirma cependant sa conviction que nul autre que Kergomard n'était le coupable, ses humeurs changeantes le rendant imprévisible. Un témoignage à charge et sans complexe. Ensuite de quoi, il fit mine de se lever, considérant l'entretien terminé. François lui fit signe de se rasseoir tout en s'adressant à Zoltan :

— Demandez-lui si la voiture en bas est la sienne.

Il faisait allusion au véhicule en bon état et de marque allemande stationné au pied de l'immeuble. Popov secoua positivement la tête, surpris, avant de se tourner l'air courroucé vers le commandant Féodor.

— Est-ce qu'il savait qu'Abradovic avait été promu grâce à ses efforts contre la corruption ? poursuivit François. Et qu'il était sur le point d'intégrer le Rabkrin, l'Inspection des ouvriers et paysans ?

Zoltan traduisit la requête avec une certaine appréhension et la réaction fut immédiate : le représentant du commissariat aux Nationalités tapa du poing sur la table, agitant un doigt menaçant en direction de l'inspecteur et déversant un flot d'imprécations qui obligeèrent le commandant Féodor à intervenir.

— Il dit que vous êtes bien un Français de jeter des accusations comme ça, avança Vadim, une fois le bouillant Léonid un peu calmé. Qu'il a fait la guerre avec l'Armée rouge, qu'il est un héros, que son père avant lui était un héros du parti, et que si vous racontez qu'il devrait craindre quelque chose du Rabkrin pour une raison ou pour

une autre, il est content de vous faire savoir qu'il connaît le chef du Rabkrin en personne et qu'il ne doit rien se reprocher. Que vous feriez bien de surveiller vos paroles, aussi.

— Le chef du Rabkrin ? répéta le policier.

— Staline, oui, précisa l'interprète.

François déglutit difficilement. Staline, encore et toujours. Le fantôme omniprésent... Quant aux chances de faire craquer Popov et de lui faire admettre qu'il usait de sa position pour arrondir ses fins de mois, elles étaient strictement égales à zéro.

— D'accord, renonça-t-il. Remerciez notre héros et souhaitez-lui bonne chance pour son nouvel appartement.

Yuliana Abradovic était une belle femme au visage marqué par les épreuves, des cheveux gris sagement tirés sous son calot blanc, un uniforme impeccable, assise sur le bord de sa chaise dans le bureau de la surveillante d'étage comme si elle n'était pas l'une des infirmières de l'hôpital mais une simple patiente en attente de son diagnostic.

— Elle veut savoir pourquoi on recommence deux mois après sur la mort de son mari, s'entremît Vadim.

— Expliquez-lui que nous reprenons l'enquête en nous intéressant à Léonid Popov. J'aimerais déjà qu'elle nous raconte comment elle l'a connu.

Il observa attentivement la réaction de la vieille dame qui regardait tour à tour les trois hommes sans être sûre de comprendre. Puis elle se décida à parler d'une voix ferme, habituée à se faire obéir des malades.

— Elle vous apprendra pas grand-chose, traduisit Zoltan au fur et à mesure. Les Popov sont arrivés il y a un an. Le père de Léonid connaissait bien son mari à elle, Alekseï. Ils étaient tous les deux dans les débuts du parti à Moscou. Quand le fils Léonid a été blessé contre les Blancs, c'est dans cet hôpital ici qu'on l'a soigné. Le père Popov voulait un logement à côté pour que sa belle-fille aille en visite et il savait que Yuliana était infirmière là-bas. Comme c'était le moment où les appartements sont devenus collectifs, les Abradovic ont ouvert leur porte. Ensuite, les deux jeunes gens sont restés.

— Je vois. Que sait-elle exactement des activités de Léonid ?

La veuve eut une moue indéchiffrable.

— Il travaille pour l'administration des Nationalités, fit Zoltan après l'avoir écoutée. Il voyage souvent dans les provinces. Il a pas le caractère facile.

— J'ai cru m'en apercevoir. Et durant ses absences, à quoi s'occupe sa femme ?

— Elle lit le journal, elle fait des tricot, elle sort. Elle a une sœur dans le nord de la ville.

— Elle s'entendait bien avec Maxime Kergomard ?

Yuliana piqua du nez sur les feuilles de prescription et le buvard taché d'encre du sous-main.

— Elle dit que c'est pas ses affaires, relaya Zoltan.

— Ça pourrait quand même avoir un rapport avec la mort d'Alekseï. Insistez.

L'infirmière se fit prier puis finit par s'exécuter.

— Elle croit qu'ils aimaient bien être ensemble. Des fois ils riaient dans la cuisine. Et quand Léonid partait longtemps, ça lui arrivait à Tatiana de prendre des leçons de piano avec Kergomard.

— On aurait pu l'écrire, s'amusa François en se tournant vers Féodor. Léonid était jaloux ?

— Elle dit que ça pouvait crier quand Léonid était de retour.

— Il la frappait ?

L'infirmière esquissa une dénégation, sans grande conviction.

— Admettons que ça ait pu parfois se produire, extrapola François. Lorsque c'est arrivé, Alekseï a-t-il tenté de s'interposer ? A-t-il fait des remarques à Léonid ? Après tout, en tant que vieil ami du père...

Le « non » qui s'ensuivit était cette fois catégorique.

— Et que pensait-il de Léonid, alors ?

Yuliana se rembrunit pour de bon, toutes les rides de son front se creusant en même temps pour signifier son embarras.

— Je suis presque certain que Léonid touche des pots-de-vin, avança François en espérant soulager ses scrupules. Un joli costume, une belle voiture, un appartement pour lui tout seul... Ce genre de choses a un prix, même ici.

Yuliana le regarda dans les yeux, peut-être pour jauger s'il était digne de confiance, puis elle murmura quelques mots.

— Des cigarettes, rapporta Vadim. Alekseï a fait allusion un jour au marché noir des cigarettes.

— C'est très aimable à elle, la remercia François, je me doute bien que ce ne sont pas des choses sur lesquelles elle veut s'étendre et je ne la pousserai pas plus avant. Il y a par contre une ou deux précisions

que je souhaiterais encore concernant le jour du crime.

— *Da...*, soupira-t-elle après l'intervention de Zoltan.

Il y avait dans cet acquiescement le poids de deux longs mois de douleur. Combien de fois avait-elle revu l'image de son mari, étendu et froid sur le lit, le bras crispé dans un geste de défense, le visage coagulé sous un oreiller qui paraissait avoir explosé ? Combien de fois s'était-elle répété : et si j'étais rentrée plus tôt ? et si pour une fois je ne l'avais pas laissé seul ? et si j'avais refusé que ce Français s'installe chez nous ? Comment pouvait-on mesurer le vide que laissait l'amour disparu qui avait nourri l'essentiel de votre existence ? Les joies, les serments, les défaites de l'âge... Et quelle colère, lorsqu'il vous était enlevé si injustement ?

— C'était le jour de son anniversaire, reprit François, c'est bien ça ? Vous aviez prévu une fête ou quelque chose ?

Elle se détourna brièvement avant de répondre.

— Juste un dîner mieux que l'ordinaire, traduisit l'universitaire. Elle devait acheter le bœuf et les pommes de terre dans l'après-midi, pendant que lui il repartait au travail. Il avait prévu qu'il rentrerait tôt ce soir-là.

— Kergomard était invité ?

La vieille dame se troubla, surprise par la question.

— Elle a oublié mais, oui, ça arrivait qu'ils fêtent les événements ensemble.

— Et votre mari comptait s'offrir un phonographe, je crois. Il aimait la musique ?

— Le piano dans la chambre était à lui, expliqua Zoltan après conciliabule. Mais avec ses problèmes aux mains, il jouait plus depuis longtemps.

— Donc ils n'ont pas pu se disputer, avec Maxime, parce qu'il l'empêchait de dormir ou qu'il ne supportait pas de l'entendre ?

L'infirmière eut un geste d'ignorance, mais François n'attendait pas véritablement de réponse.

— À part les six mille roubles et la sacoche, enchaîna-t-il, est-ce qu'elle a constaté que quoi que ce soit d'autre manquait ? Ou qu'on avait déplacé des objets, fouillé des meubles ?

Elle parut chercher dans ses souvenirs puis affirma par la bouche de Zoltan que rien n'avait bougé ou que si l'on avait dérangé quelque chose, tout avait été remis en place.

— Parfait, déclara François en se levant, alors nous avons fini de

vous embêter. En espérant ne pas avoir trop remué de mauvais souvenirs...

Il fit signe à ses acolytes qu'il était disposé à partir, mais à l'instant de quitter le bureau de la surveillante, il se ravisa.

— Pardon, s'excusa-t-il, juste une curiosité d'ancien soldat... Vous pourriez me dire où Léonid Popov a été blessé ?

— *Jeloudok*, lança-t-elle en se touchant le ventre. *Shrapnel !*

Zoltan s'apprêtait à traduire, mais François l'en dissuada :

— Shrapnel, j'ai donné aussi...

A vot krissi !

Le commandant Féodor avait conçu ce déjeuner comme une marque d'estime et une manière de mettre un point final à leur improbable collaboration. Du moins était-ce ce qu'il avait dû imaginer en réservant le mess des officiers de la caserne Piatnitskaïa – dont dépendait son unité – et en conviant ses hommes autour d'un genre de blanquette qui faisait saliver des yeux la dizaine de gaillards en képi.

— Désolé de vous décevoir, s'exclama François après le discours de bienvenue de son hôte – qui fleurait bon les adieux –, vous n'en avez pas fini avec moi. Féodor, réjouissez-vous, je reste !

Il y eut quelques rires de circonstance, dont l'objectif était de couper court aux préliminaires inutiles et de rentrer dans le vif du sujet. Tandis que ses troupes se jetaient fourchette au clair sur le malheureux animal bouilli, le commandant se pencha vers Zoltan afin d'en avoir le cœur net.

— Il vous signale que rien de ce qui a été dit ce matin remet en cause la culpabilité de Maxime Kergomard...

— Il a raison, mais faites-lui remarquer que beaucoup de ce qui a été dit ce matin nous était aussi inconnu hier. On peut avoir d'autres surprises.

— Mais si ce n'est pas votre compatriote le tueur, alors c'est qui ? transmet Zoltan après consultation de Féodor.

— Je ne prétends pas connaître la vérité... Et peut-être que Kergomard est bien coupable, en définitive. Mais tant qu'il subsiste un doute, on doit continuer. Je veux retourner à la prison Boutirski cet après-midi, et dans le service où travaillait Abradovic. C'est possible ?

Le commandant vida son verre d'un trait pour s'éviter de répondre puis soupira en hochant la tête. Il ne pouvait rien refuser à la France ni

à Lénine...

Après quelques bouchées d'une viande caoutchouteuse mais nappée d'une sauce crémeuse et plutôt relevée, les conversations repartirent bon train et Zoltan profita de ce que leur hôte était occupé avec son voisin pour se pencher sur François :

— Je veux pas vous embêter pour ça, fit-il tout bas, mais il est revenu hier à la Flotte rouge.

— Le type de la Tch... ?

Vadim mit un doigt sur sa bouche pour l'empêcher d'aller plus loin.

— Ils veulent plus sur l'enquête du Russe à Paris. J'ai promis que j'essaierais d'apprendre des choses avec discrétion, mais vous devez me donner de quoi leur raconter, qu'il me fiche la paix. Sinon, ils vont pas me laisser rentrer à Petrograd et il y a mon fils et ma femme qui attendent là-bas.

Son anxiété était palpable et François se décida à lâcher un peu de lest.

— Ne vous inquiétez pas, vous serez bientôt à la maison. Et concernant cette histoire, expliquez-leur que c'est un vol qui a mal tourné. Le Russe cachait sans doute une grosse somme d'argent chez lui, quelqu'un l'a su et n'a pas fait dans le détail pour la récupérer. On ne lui a pas mis la main dessus, mais ça ne saurait tarder.

Féodor les surprit en pleine messe basse et fit une remarque à leur sujet qui déclencha l'hilarité des convives.

— Il demande si vous avez enfin trouvé ce qu'il y a dans le ragoût, relaya Zoltan.

François repensa aux leçons de Kikoïne sur les animaux comestibles et ceux qui l'étaient moins. Il désigna le plus gros des morceaux de son assiette et, de son plus bel accent, lança, assez fier :

— *A vot krissi* – et voici un rat !

Son trait d'humour tomba lourdement à plat, ne suscitant que la consternation générale. Comme quoi, employer le génitif à bon escient ne s'avérait pas toujours suffisant...

Maxime Kergomard ressemblait de plus en plus à un Robinson échoué dans une cellule déserte sur l'île pénitentiaire de Boutirski. Lorsque la porte s'ouvrit, il était assis par terre sous sa pauvre lucarne, cherchant un peu de lumière pour lire correctement son Flaubert.

— Au moins vous n'êtes pas tout à fait seul, attaqua François sur un ton enjoué.

— C'est le plus grand de nos auteurs, acquiesça le prisonnier. On n'est jamais seul avec un écrivain de cette trempe. J'avais en projet l'édition de *Madame Bovary* à la Littérature universelle, avant... avant tout ça.

— Il ne tient qu'à vous de le publier une fois sorti d'ici, rebondit François. Pour cela, il faudrait que vous m'aidiez davantage. Vous êtes loin de m'avoir tout raconté, hier.

Kergomard se leva, dépliant sa longue carcasse et serrant sur sa poitrine sa pelisse mitée.

— Vraiment ? À quel sujet ?

— Tatiana, par exemple. Vous étiez beaucoup plus proches que vous ne l'aviez laissé entendre.

— Je n'ai rien dit sur elle ou presque.

— C'est vrai. Elle, par contre, elle ne se prive pas : elle n'a pas de mots assez durs pour vous enfoncer. Si jamais vous passez devant un tribunal, il lui suffira d'un délicieux battement de ses yeux verts pour vous envoyer directement au poteau d'exécution.

Comme la veille, Maxime parut s'absenter un instant avant de se ressaisir.

— Et lui, vous l'avez interrogé ? s'inquiéta-t-il.

— Léonid Popov ? Nous aurions dû ?

— Je ne sais pas, lâcha-t-il du bout des lèvres. Il avait l'air de lui en vouloir ?

— Vous craignez sa réaction s'il apprenait ce qui s'est passé entre vous ? C'est vrai que le monsieur a le sang chaud et la main leste. Et sa propension à tremper dans divers trafics l'amène à fréquenter des gens dangereux. S'il lui prenait l'envie d'en finir avec son épouse...

— Ce que vous faites est déloyal, inspecteur, se plaignit Kergomard.

— Il paraît que vous donniez des leçons de piano à Tatiana lorsque Popov était en voyage ? C'est exact ? Parce que ça, il ne l'a pas encore découvert. Dommage, si vous vous laissez condamner et fusiller sans rien dire, vous ne serez jamais sûr de ce qui arrivera à la demoiselle.

Le neveu de Steeg posa son roman sur la tablette escamotable et s'assit sur le tabouret blanc. Il prit son visage entre ses doigts décharnés et murmura d'une voix caverneuse :

— Nous avons couché ensemble. Une fois... Une fois de trop. C'est ma faute. J'étais très amoureux, je l'ai couverte de mots doux, j'ai été insistant... Après une leçon de piano, justement. Je n'aurais pas dû. Léonid est violent et hargneux. Il la terrorise. Vous savez qu'il a été

blessé à la guerre ? Des éclats d'obus dans le bas-ventre. Depuis, il est impuissant. Elle me l'a avoué, une fois. Sauf que ça le rend plus mauvais encore. Et jaloux !

— Elle aurait pu le quitter, suggéra François. Vous ne seriez pas le premier à partir avec la femme d'un autre.

— Elle n'en avait aucune intention. C'est déjà un homme influent à Moscou, avec de belles perspectives de carrière. Moi, je ne suis rien. L'argent ne m'intéresse pas et le pouvoir non plus. Qu'est-ce qu'elle aurait fait de moi ? Elle ne me l'a pas caché, d'ailleurs, elle voulait s'amuser un peu, prendre du bon temps. Mais ce qui l'intéresse, c'est son confort, sa position, son avenir... Vous aimez *Madame Bovary*, inspecteur ? Vous souvenez-vous de ce passage de Rodolphe à propos d'Emma ? « Ça bâille après l'amour, comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorerait, j'en suis sûr ! ce serait tendre ! charmant !... Oui, mais comment s'en débarrasser ensuite ? » C'est tout ce que pensait Tatiana de moi.

— Vous avez donc promis d'être muet comme une... carpe, quelles que soient les circonstances ?

— Elle était sûre que Léonid la battrait à mort s'il devinait pour nous. Quand on aime quelqu'un, le désir le plus cher, c'est de le protéger, non ?

— Sans doute, admit François. Mais je ne vois pas le rapport avec le meurtre d'Alekseï Abradovic. À moins qu'il n'ait été au courant de votre petit secret... Qu'il ait fait chanter Tatiana pour obtenir je ne sais quoi. Ses faveurs, leur départ de l'appartement, de l'argent... Auquel cas elle a pu vouloir l'éliminer, effectivement. Il savait, pour vous ?

Kergomard se frotta nerveusement les mains.

— L'après-midi où nous avons cédé à cette... cette folie, il est rentré à l'improviste. Je l'ai croisé juste après dans la cuisine.

— Résultat, lorsque le crime a été commis, vous avez supposé que Tatiana pouvait en être l'auteur, n'est-ce pas ? Elle avait tout le loisir de quitter quelques heures le chevet de son beau-père, au prétexte de visiter sa sœur à Moscou par exemple. Puis de pénétrer discrètement dans l'appartement et de régler son compte au vieil Abradovic. Vous maintenez toujours que vous n'avez rien vu ni rien entendu ce matin-là ?

— Je le jure sur la tête de ma mère, déclara solennellement le jeune homme.

— Admettons que je vous croie. Sinon, vous saviez que c'était l'anniversaire d'Abradovic ?

— Je... je l'ignorais.

— Mouais... Qui que soit le coupable, ce n'était pas une manière très convenable de lui faire sa fête, en tout cas...

Ils prirent congé et, de retour dans la cour de la prison – où malgré le froid persistant flottait une vague odeur de poubelle –, l'inspecteur se tourna vers son homologue russe :

— Alors, Féodor, il ne vous a pas paru sincère, cette fois ?

L'autre se contenta de renifler en montrant du doigt une forme sombre qui courait à toute vitesse le long du baraquement des cuisines :

— *Vot krissi !*

Kounitsov, le supérieur d'Abradovic, ne parut pas surpris outre mesure de voir revenir la police entre les murs du commissariat au Commerce et à l'Industrie. Il s'informa d'abord des progrès de l'enquête puis s'affirma résolu à leur offrir toute l'aide nécessaire. Ce dont François décida de profiter sur-le-champ :

— Nous aurions besoin de consulter certaines archives. Concernant le marché noir de la cigarette... Il y en a en ce moment ?

— Moins qu'avec la viande ou la farine car elles sont plus nécessaires encore, rapporta Zoltan. Mais les trafiquants de cigarettes gagnent quand même des grosses fortunes. Ils ont les complices dans l'Armée rouge : des stocks pour les rations de soldats disparaissent tous les mois. Ça fait des dizaines de milliers de paquets à cinq roubles chaque. Vous multipliez par le nombre de mois...

— Il peut nous sortir les cas de ce genre sur lesquels Abradovic était intervenu ?

Kounitsov les conduisit en personne à la réserve où ses services conservaient les procès-verbaux des procédures engagées. Un préposé grincheux – mais docile puisque son patron l'exigeait – sélectionna pour eux les dossiers en question, du moins ceux sur lesquels le malheureux Alekseï avait travaillé. Une dizaine au total, d'ampleur variable, où figuraient les identités des contrebandiers, les quantités de tabac saisies, les ramifications supposées des filières, etc. Dans aucun de ces comptes-rendus ne figurait de Léonid Popov. Le commandant Féodor commençait à jouer de la moustache et du favori sur l'air de « Ah ! Vous voyez bien que c'est du vent », mais François lui montra le procès-verbal d'une des affaires les plus importantes – cent mille roubles de détournement au bas mot –, signé au mois de novembre 1919 de la main d'Abradovic, où un nom avait été méticuleusement

gratté à deux endroits.

— Bizarre, non ?

Ils s'enquirent auprès du préposé, qui ne put que constater avec eux l'anomalie, puis revinrent dans le bureau de Kounitsov, leur pièce à conviction à la main.

— Il explique que ça peut se produire quand ils s'aperçoivent qu'il y a eu erreur, traduisit Zoltan. Ils fonctionnent beaucoup avec les dénonciations et les noms sont pas toujours justes ou bien il y a des gens qui veulent se venger de qui ou quoi. Après les vérifications, ils sont obligés de faire les corrections. C'est quand même rare car ils sont habitués à faire attention.

François approcha la page incriminée d'une lampe pour l'examiner en transparence.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais ce qui reste de la dernière lettre ressemble à un « v » russe, non ?

Ils s'essayèrent l'un après l'autre à déchiffrer le passage effacé, mais les avis divergeaient.

— En tout cas, ça pourrait bien être Léonid Popov, persista François. Ce qui viendrait corroborer les déclarations de la veuve Abradovic sur cette histoire de trafic.

Le commandant Féodor intervint de sa belle voix de basse et, cette fois, le policier français n'eut pas besoin des talents de Zoltan pour comprendre.

— Pourquoi enlever le nom de Popov du dossier, c'est ça ? Peut-être parce qu'Alekseï était un vieux compagnon de son père... Qu'il ne voulait pas que le fils soit arrêté et que le déshonneur tombe sur la famille alors que le patriarche était en train de mourir. Bref, par amitié...

L'argument dut faire mouche, car il ne souleva pas d'objection.

— Vous le connaissiez, vous, le père de Léonid ? continua François à l'adresse de Kounitsov. Lui et Abradovic étaient vraiment proches ?

— Tous les deux c'étaient des marxistes, s'entremet à nouveau Vadim après échange avec l'intéressé. Ils ont soutenu la révolution et tout ça. Mais Alekseï, il était moins pour l'action dans le parti, sa place c'était plutôt en retrait. En luttant d'ici contre les profiteurs, par exemple. En plus, il était pas d'accord toujours avec les façons du gouvernement d'aujourd'hui. Dans le privé, s'il était énervé, ça lui arrivait de le critiquer assez fort.

— Et comment a-t-il accueilli sa nomination au Rabkrin ?

— Il a pas fait vraiment des commentaires. Il a toujours été dans la discrétion. Sauf quand il s'énerve.

— Et le fait de travailler sous les ordres de Staline ?

Kounitsov répondit du tac au tac, imité par Zoltan.

— Travailler pour Staline, c'est un vrai honneur...

En voilà un au moins qui en pinçait pour l'ami Joseph, songea François. À moins qu'il ne s'agisse d'un réflexe élémentaire de prudence.

— Rien n'avait donc changé dans son comportement les dernières semaines ?

Kounitsov hésita. Puis il se livra, mais à contrecœur.

— Même s'il était toujours dans la discrétion, le temps d'avant sa mort, il était plus silencieux qu'à l'habitude. Il avait des soucis dans la tête, mais lesquels, ça, Kounitsov il le sait pas. En plus, ils ont eu un incident la veille : des bons de ravitaillement qui se sont envolés. Une trentaine. Ça a peut-être pas le rapport, mais Alekseï, il en était retourné.

— S'il était à ce point préoccupé, c'est peut-être que cette affaire de Léonid Popov le tourmentait, renchérit François. Qu'il se sentait coupable... Après tout, il avait commis une faute, y compris contre ses propres valeurs.

— Si je peux me permettre, intervint de lui-même l'universitaire, pourquoi Léonid Popov il aurait assassiné Abradovic si Abradovic il avait retiré son nom du dossier ? Il y a pas de logique.

— Sauf que, une fois son ancien camarade décédé, Abradovic n'aurait plus eu de nécessité à étouffer l'affaire. Son passage au Rabkrin lui aurait même fourni une excellente occasion de se rattraper, en coinçant Léonid. Celui-ci avait donc toutes les raisons de prendre les devants. Et de préférence avant que son père ne disparaisse. D'où la chronologie du meurtre...

Bezprizorni

Cette fois, ils n'avaient pas fait les choses à moitié. Tout était sens dessus dessous : le matelas, le lit, le pied de lampe démonté, les vêtements dans tous les sens, l'ourlet d'un pantalon défait – l'ourlet d'un pantalon ! –, la valise lacérée – adieu la doublure –, même les cendres du poêle avaient été retournées. Pour justifier l'état de la chambre, on avait volé quelques bricoles : le crayon à papier et deux bons de ravitaillement en combustible qui traînaient sur la table de nuit, sa plus jolie chemise et le caleçon en tricot rouge de Mado – un pied de nez, certainement. Mais bien sûr, là n'était pas l'objet de la visite. Le meilleur étant que la serrure n'avait pas été forcée. Autrement dit, ils avaient la clé.

Une fois informés, les responsables en uniforme de la Deuxième Maison des soviets vinrent visiter François en délégation, l'air contri, pour constater l'ampleur des dégâts. Ils firent mine de convoquer les gardes de l'entrée afin de vérifier qu'aucun intrus n'avait pénétré indûment dans l'hôtel – réactions offusquées des deux soldats armés jusqu'aux dents –, d'où ils inférèrent que l'indélicat devait sans doute appartenir au personnel – ce que confirmait, réflexion faite, l'absence d'effraction. On lui promit donc des investigations serrées pour retrouver sa chemise et son crayon à papier, ainsi qu'un châtimement exemplaire du ou de la coupable dès qu'il ou qu'elle aurait été confondu. Devant tant de diligence et de professionnalisme, le Français n'avait qu'à s'incliner... Restait que dans l'esprit de ses auteurs, le spectaculaire de l'intrusion avait aussi un autre but : l'avertissement et la menace.

À toute chose malheur était bon et François songea que cet incident lui fournirait un excellent prétexte pour demander asile au Refuge : sa fonction n'était-elle pas de recueillir les compatriotes en détresse ? Il improvisa donc un ballot avec quelques affaires et s'éclipsa par l'entrée

des fournisseurs en s'allégeant d'un nouveau billet et en se demandant si le Jdan auquel il graissait la patte aurait pu inspirer cette expédition à la recherche de la source miraculeuse de grosses coupures. Il estima que non.

Dehors, il tomba sur le duo de *bezprizorni* qui guettait les camionnettes de ravitaillement en sollicitant la générosité des chauffeurs. Ils se jetèrent sur lui la paume tendue, le jeunot aux yeux vifs et le costaud de quinze ans au regard vide et, malgré ses gestes pour les écarter, se firent plus pressants encore qu'à l'ordinaire. Sans doute n'aurait-il pas fallu jouer les boulangers philanthropes...

— *Vmiestí... Vmiestí snami* – viens avec nous, criaient-ils.

Tout en piaillant, le jeunot plongeait sa main libre dans son manteau – si crasseux qu'on aurait dit une peau de bête à peine dépecée – et en sortit un gros pistolet qui avait dû tenir en respect d'antiques générations de flics.

— *Vmiestí, diadia* – Viens, l'oncle.

Ce n'était plus une prière, c'était un ordre. Les deux gamins se pressèrent brusquement contre lui, le plus vieux arrachant son ballot et glissant un bras sous le sien, le petit appuyant le canon dans ses côtes. Ils remontèrent ainsi la rue comme deux enfants négligés soutenant un ivrogne. Le tableau ne devait pas être inhabituel à Moscou car il laissa la plupart des passants indifférents, certains leur adressant même des sourires amusés. Ses deux ravisseurs connaissaient en tout cas le quartier par cœur car ils évitèrent systématiquement les agents postés aux carrefours. François commençait à regretter de s'être ingénié à semer ses gardes du corps pour tomber dans un piège aussi grossier. Surtout si le minot appuyait accidentellement sur la détente et lui emportait un rein ou la moitié du foie.

Brusquement, ils tournèrent derrière un bâtiment incendié et en partie détruit pour emprunter un escalier extérieur vers un sous-sol juste éclairé. Des caves... Un troisième gamin était en faction, un mégot éteint à la bouche. Ils échangèrent quelques mots incompréhensibles, la jeune sentinelle ne paraissant pas surprise outre mesure de l'arrivée du trio. Ce premier barrage franchi, ils avancèrent jusqu'à un brasero sur lequel un autre *bezprizorni* faisait griller un poisson qui empuantissait l'air. Nouvelles salutations d'usage, cette fois-ci plus triomphales, comme si les deux ravisseurs ramenaient une prise de choix. S'ils espéraient être livrés chaque matin en pain frais, ils s'y prenaient très mal.

Il fallut ensuite remonter d'un étage dans une partie relativement préservée de l'immeuble qui faisait office de quartier général. Ou plutôt de cour des miracles : une pièce à tout faire avec des « nids » de

couvertures et de linge dans les coins, une planche sur tréteaux au centre qui ployait sous une accumulation de seaux, d'écuelles douteuses, de boîtes de conserve entamées ou intactes, de reliefs de repas – des os d'animaux blanchis à force d'avoir été rognés, des croûtes moisies d'on ne savait quoi, une soupe grisâtre qui n'était peut-être que de l'eau de vaisselle –, des chiffons qui séchaient sur un fil et dont il fallait quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'habits, des sièges bricolés dans tous les matériaux possibles, des vestiges de jouets dont les premiers propriétaires étaient morts depuis belle lurette – et leurs enfants aussi –, le tout baignant dans une odeur de saleté, de sueur, de fumée, de graillon et dans une lumière voilée par les papiers huilés qui remplaçaient certaines vitres. Une quinzaine de gamins entre six et seize ans environ s'occupaient en discutant, en grignotant, en fumant ou en s'embrassant, la plupart agglutinés près de la cheminée où dansaient de tristes flammes. Une version juvénile et dépenaillée du collectivisme ambiant.

Lorsqu'ils se présentèrent à l'orée de la salle commune, la cacophonie de rires et de voix aigus cessa d'un coup : tous les regards se tournèrent vers eux. Fier comme Artaban, le minot qui menaçait François s'avança d'un pas pour narrer ses exploits, relâchant sa pression sur le prisonnier. Erreur fatale : tandis qu'il pérorait, le policier n'eut qu'à glisser son pied derrière sa petite jambe et lui porter un coup à l'intérieur du genou tout en repoussant violemment son compère. Avant que quiconque n'ait pu réagir, François retrouva l'usage de son bras gauche et profita de la chute du minot pour attraper l'arme. Il fit alors pivoter le gamin contre lui et braqua le pistolet sur sa tempe en reculant vers le mur. Pas très glorieux comme défense, mais il s'agissait aussi de refroidir les ardeurs du reste de la bande, bien décidée à lui sauter dessus. Après quoi François essuya la plus belle bordée d'injures de son existence – du moins le supposa-t-il – agrémentée de quelques crachats qui tombèrent sur le garçonnet – aussi remuant qu'un goujon après un hameçon. Le face-à-face dura une bonne minute jusqu'à ce qu'une gosse aux paupières charbonneuses et au rouge à lèvres provocant ne sorte du rang pour imposer le silence. Un instant plus tôt, elle enlaçait un blondinet de deux ou trois ans son aîné – elle-même n'avait pas plus d'une douzaine d'années – et elle paraissait disposer d'une certaine autorité sur le groupe, ainsi qu'en témoignait peut-être sa tenue moins misérable : une jupe noire avec des bas en laine, un tricot mauve épais qui de loin paraissait convenable. Elle fit quelques pas dans sa direction sans cesser de parler et c'est alors qu'il l'identifia : la fillette du train, celle que les contrôleurs avaient prise à partie et qui avait glissé un bijou dans sa poche. Probablement pas l'effet du hasard...

Elle lut dans ses yeux qu'il l'avait reconnue et lui montra ostensiblement la naissance de son annulaire pour signifier qu'elle voulait la bague. Tant mieux, cela faciliterait les négociations... François acquiesça et relâcha son frétilant otage, puis il agita l'arme en direction de ceux qui faisaient mine de s'approcher. Il fouilla ensuite la poche intérieure de son manteau et en tira le mouchoir où se nichait le minuscule trésor. Il le lança à la demoiselle qui le rattrapa adroitement avant de le déplier, concentrant sur elle l'attention générale. Il y eut des exclamations et des murmures d'admiration tandis qu'elle passait l'émeraude à son doigt. L'anneau flottait autour de sa phalange et, si l'on y ajoutait le maquillage outrancier, elle évoquait ces naines de foire apostrophant le chaland devant les baraques foraines. Son fiancé l'embrassa dans le cou en brandissant un verre et une clameur de victoire fit trembler les murs lézardés de l'édifice. Lounatcharski et son commissariat à l'Instruction publique avaient encore du pain sur la planche...

Restait à sortir du repère des *bezprizorni* sans blesser personne. Peut-être en les appâtant ? François baissa son arme et fit jouer le barillet pour récupérer les balles. *La* balle, en réalité. Le mécanisme était rouillé et le projectile abîmé : si le minot avait tiré, tout lui aurait explosé à la figure. Dommage, car le policier aurait bien eu besoin d'un accessoire de ce genre.

— *Ya ratchou novoï pistolett* – je veux nouveau pistolet, ânonna-t-il. *Korochï pistolett* – bon pistolet. *Êta pistolett, niet korochï* – ce pistolet, pas bon, ajouta-t-il en montrant les pièces grippées. *Ya pakoupaïou novoï pistolett* – j'achète nouveau pistolet. *Ponimaïetié* – compris ?

À la différence des gamins qui patinaient l'autre fois sur le lac gelé, ceux-là ne s'esclaffèrent pas devant son accent. Au contraire, ils se mirent à discuter entre eux le plus sérieusement du monde, la fillette maquillée et son amoureux semblant diriger les débats. Toute trace d'hostilité avait disparu d'un coup, comme s'il s'agissait de réaliser désormais la transaction la plus profitable possible pour la bande. À l'issue des discussions, la chef en herbe se tourna vers lui :

— *Siem tissiatch roubleï*, lâcha-t-elle.

Il fallut quelques secondes au Français pour se souvenir de la leçon de Kikoïne sur les nombres. *Siem tissiatch roubleï*, sept mille roubles... Une vraie fortune pour ces poulbots. François hésita à marchander, mais il n'en avait tout simplement pas les capacités linguistiques. Puis il songea qu'il lui faudrait des munitions. Sauf qu'il ne savait pas non plus dire « balle ».

— *I dessiat tak* – et dix comme ça, répondit-il en montrant le

projectile. *Siem tissiatch roubleï i dessiat tak. Da ?*

Il y eut un second conciliabule, puis la gamine finit par donner son accord.

— *Da ! Zavtra* – demain.

L'ambiance à la commune de travail de Tchistoproudni était plus étrange encore que les fois précédentes. Le soleil n'était pas tout à fait couché et un semblant de lumière naturelle filtrait dans la grande cuisine, se mariant avec une douceur particulière aux premières bougies. Le club des nostalgiques, par contre, était loin d'être au complet et François comprit assez vite que des tensions avaient surgi entre les amis d'hier, et qu'il en était en partie responsable : la liste des participants à l'échange avait été divulguée, le monde se divisait maintenant entre ceux qui partageaient et ceux qui restaient. René, l'ancien industriel qui lui avait ouvert deux jours plus tôt, l'avait accueilli avec effusion, lui serrant interminablement la main en le remerciant pour son fils, ses joues flasques sillonnées de deux grosses larmes.

— Vous me le sauvez, si vous saviez comme il est heureux... En plus, c'est son anniversaire ! Venez, il va vous remercier lui-même.

Silas arborait effectivement un sourire de grand enfant en s'activant au-dessus d'une casserole d'où montait une odeur chocolatée plutôt engageante.

— On a trouvé du cacao, glissa son père, une veine !

— Je fais un gâteau, annonça fièrement l'aide-infirmier. Je suis parti plus tôt de l'hôpital à cause de mon anniversaire. En plus, je vais voir Paris.

Histoire de partager son bonheur, il embrassa affectueusement le policier qui en resta les bras ballants. D'autant qu'une idée venait de germer dans son esprit...

— Vous avez un téléphone ? s'enquit-il.

— Dans la salle du comité, oui, répondit René.

— Vous croyez que je pourrais l'utiliser ?

La masse molle du quinquagénaire se contracta légèrement.

— Eh bien... d'habitude, on ne va pas là-bas tout seul. Mais Cordier est absent et...

— Alors, allons-y.

Ils laissèrent la cuisine derrière eux pour se diriger vers la pièce où

les membres du comité avaient interrogé François le premier soir. Manque de chance, elle n'était pas vide. Pierre Pascal, l'un des quatre qui l'avaient mis sur le gril, était assis dans la pénombre, un livre ouvert devant lui.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? jeta-t-il sans aménité.

— J'ai besoin d'utiliser le téléphone, déclara l'inspecteur sur le même ton.

— Et à quel titre, je vous prie ?

— Au titre d'envoyé officiel du ministre de l'Intérieur, émissaire du gouvernement français auprès de Tchitcherine et invité spécial de Lénine. Sans compter les intérêts de Maxime Kergomard que je défends aussi : j'ai peut-être la solution pour le sauver du peloton d'exécution. À moins que vous ne préfériez le voir mort, bien sûr.

Pascal les regarda successivement l'un et l'autre avant d'inviter François à prendre place en face de lui.

— Exceptionnellement..., lâcha-t-il en désignant l'appareil à sa droite.

— Ce n'est pas tout à fait tout, continua le policier. J'ai besoin d'un traducteur. Une sommité du Groupe communiste français ferait très bien l'affaire.

— Vous vous payez ma tête, là ?

— Un peu, admit François. Mais tout le reste est vrai, y compris la possibilité de sauver Kergomard. Vous appelez pour moi ?

— Si ça peut l'aider, grommela l'autre. Qui dois-je essayer d'obtenir ?

— Oleg Kounitsov, commissariat du peuple au Commerce et à l'Industrie. Vous avez déjà entendu parler ?

— Vous me prenez pour qui ? s'agaça Pascal. Bien sûr que je le connais.

— Je savais que vous seriez l'homme de la situation...

Pendant que Pascal s'adressait à l'opératrice, René fit signe qu'il retournait à la cuisine et François eut tout le loisir d'examiner le gros ouvrage posé à l'envers devant lui. Une bible...

— Si j'ai Kounitsov, je lui demande quoi ?

— Vous lui demandez si le jour du meurtre, Alekseï Abradovic avait prévu de quitter son travail plus tôt. S'il avait sollicité une autorisation dans ce sens, par exemple.

Mimique effarée du jeune moustachu aux oreilles décollées et à la

calvitie naissante.

— Abradovic est la victime, continua François. C'est parce qu'il est mort le jour de son anniversaire.

Pierre Pascal ouvrit des yeux plus grands encore, mais la voix dans le combiné exigea à nouveau toute son attention.

— Kounitsov est occupé, expliqua le traducteur improvisé quelques phrases plus tard. Il va rappeler.

Il y eut un court flottement, les deux hommes ne sachant pas trop de quoi discuter dans cette atmosphère crépusculaire.

— C'est... la Bible ? interrogea François.

— La Bible, oui, convint froidement Pascal.

— Vous êtes croyant ? s'étonna le policier.

— Catholique, exactement.

— Et... vous êtes aussi communiste ?

— Tout ce qu'il y a de plus convaincu.

— Mais les deux... ?

— Sont incompatibles ? C'est une idée répandue, en effet. Parfaitement erronée, pourtant.

Silence intrigué de François.

— Vous en doutez ? le provoqua Pascal.

— Disons que je serais curieux d'entendre vos arguments...

— Ils coulent de source. Du simple bon sens... Le fait que les premiers chrétiens mettaient leurs biens en commun, par exemple. Leur maison, leur four, leurs outils, leur terre, leurs repas... Ils rejetaient la propriété privée, la valeur essentielle pour eux étant le partage. Pas de riche, pas de pauvre, chacun ne désirait que l'indispensable et le supplément allait à tous. Comme l'amour de Jésus.

Il pointa les Évangiles :

— Je pourrais faire mine de vous lire des passages mais je les connais par cœur. Tenez, Acte des Apôtres 2, 43-46 : « Tous les croyants sont unis et ils mettent en commun tout ce qu'ils ont. Ils vendent leurs propriétés et leurs objets de valeur, ils partagent l'argent entre tous, et chacun reçoit ce qui lui est nécessaire. » Chacun reçoit ce qui lui est nécessaire, n'est-ce pas du marxisme avant la lettre ? Et si Marx ne vous suffit pas, je vous ajoute Engels. Dans ses lettres à Marx, justement, il compare la révolution ouvrière au christianisme primitif. Il les considère l'un et l'autre comme l'expression des sans-droits, des

pauvres et des opprimés. « Tous deux, dit-il, le christianisme aussi bien que le socialisme ouvrier, prêchent une libération prochaine de la servitude et de la misère. » Vous en voulez encore ?

— Et... les autres, vos collègues du comité, les chefs du Kremlin, ils le savent ?

— Ce n'est pas un secret, répondit son interlocuteur, gêné. Même s'il n'est pas facile d'embrasser deux idéaux d'un même cœur.

Ses yeux brûlaient d'une conviction sincère et François l'aurait volontiers questionné davantage, mais le timbre sourd du téléphone emplît bruyamment l'air. Après l'opératrice, Pascal s'entretint avec un correspondant dont les inflexions ne parvenaient qu'étouffées, avant de se charger de traduire :

— Kounitsov dit qu'à sa connaissance votre Abradovic n'avait pas signalé son intention de quitter le commissariat en fin d'après-midi.

— Ce qu'il aurait fait si ça avait été le cas ?

Hochement de tête du bolcho-catholique.

— Scrupuleusement.

Peut-être la pièce manquante du puzzle, songea François.

— Excellent. Dites-lui que j'aurai le plaisir de le voir demain.

Six mille roubles

À la réflexion, le Refuge n'en était pas un, du moins pas de ceux que l'on souhaitait pour abriter sereinement ses amours : il y régnait une atmosphère pesante qu'alourdissaient encore les jalousies concernant l'échange et des rancœurs contre le supposé responsable de ces choix iniques. Au dîner, celui-ci – François – avait été placé à une distance inconvenante d'Elsa – six chaises, un demi-tour du monde –, et la conversation comme les plats n'avaient été qu'interminable fadeur. Quant à la nuit, elle était tombée d'un coup à onze heures avec l'interruption du courant et s'était prolongée au dortoir parmi les ronflements et les chuchotements hostiles. Au matin, François avait refait son baluchon et le chemin à l'envers pour l'hôtel Métropole.

De retour dans sa chambre, il trouva glissée sous la porte une convocation de Tchitcherine à laquelle il se rendit sur-le-champ. Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères le reçut seul mais, contrairement à la fois précédente, il avait les traits tirés et des cernes sous les yeux : la journée de travail s'achevait pour lui.

— J'ai eu des échos de vos mésaventures hier, attaqua-t-il en plaçant un dossier dans l'armoire forte qui jouxtait son bureau. La fouille de votre chambre... Vous avez des soupçons sur celui qui a commis cette indélicatesse ?

Comment le bonhomme faisait-il pour manier une quinzaine de langues avec autant de facilité ?

— Plus qu'une indélicatesse, une perquisition, corrigea François, et je sais de quoi je parle. S'il y avait eu du papier peint au mur, je crois qu'il l'aurait décollé. Mais non, l'indélicat n'a pas laissé sa carte.

— Alors vous avez peut-être une idée de ce qu'il venait chercher ? interrogea le ministre, l'air de rien.

— Pour être franc, mentit François, je me suis demandé si ce n'était

pas lié à notre dernière entrevue et à ces négociations avec la France.

Tchitcherine lissa sa barbichette comme s'il évaluait la probabilité d'une telle hypothèse.

— Je comprends que ce projet puisse susciter des oppositions... De là à saccager la chambre de nos hôtes ! Enfin... Mais puisque vous abordez le sujet, j'ai quand même une bonne nouvelle : votre gouvernement a répondu favorablement à notre proposition. Le télégramme est arrivé cette nuit, se réjouit-il en agitant un ruban de papier bleu ciel. Signé de Théodore Steeg, lui-même. Vous aviez raison : ajouter d'office le nom de Kergomard a... a contribué à lui ouvrir les yeux. Il n'y a plus qu'à souhaiter que vous innocentiez son neveu.

— Je pense que nous sommes sur le point d'y parvenir.

— Vraiment ?

— Il reste quelques détails à préciser, mais j'ai bon espoir.

— Tant mieux, je vais pouvoir préparer ses laissez-passer. Le transfert aura lieu sitôt que le Kremlin donnera son autorisation, la semaine prochaine au plus tard. J'ai averti Victor Serge à Petrograd, qu'il ait le temps d'affréter un train. La réussite de l'opération dépend en partie de sa rapidité : plus nous tergiversons, plus les adversaires d'un rapprochement entre nos pays pourront se mobiliser. Autant à Moscou qu'à Paris, d'ailleurs.

— Et d'ici là, vous attendez de moi quelque chose en particulier ? s'enquit François.

— Eh bien... que vous restiez discret. Et prudent.

Kounitsov les fit patienter une partie de l'après-midi avant de les recevoir car il devait assister à une réunion du Rabkrin : le IX^e Congrès du parti communiste se tenait dans les prochains jours et son chef, Staline, rentré d'Ukraine le matin même, entendait produire un rapport circonstancié sur les progrès de son nouveau bébé. Plusieurs indices laissaient d'ailleurs entrevoir qu'un événement se préparait en ville : il y avait davantage de circulation, notamment aux abords du Métropole, de nouvelles affiches fleurissaient près du Kremlin et, sur les grandes artères, la présence policière était renforcée. Finalement, ils se rendirent vers les quatre heures au commissariat au Commerce et à l'Industrie, où un Kounitsov à la mine soucieuse les attendait. Il échangea quelques mots avec le capitaine Féodor que Zoltan rapporta *mezza voce* :

— Ils ont eu les ordres comme quoi ils devaient être plus durs avec

les spéculateurs. Toutes les affaires doivent donner des poursuites et il faut fournir les nouveaux chiffres très vite. Du coup, il a pas beaucoup le temps à nous consacrer.

— Il faudra qu'il le prenne, assena François, sauf à vouloir faire obstacle à la vérité. Ce qui nous obligerait à tirer certaines conclusions... Commencez par lui demander où on peut acheter un phonographe.

Vadim n'était plus à une bizarrerie du Français près, mais ce n'était pas le cas de Kounitsov, dont la mâchoire se crispa.

— Il vous prévient que si vous comptez sur lui pour ramener des souvenirs de Russie à bon prix, vous êtes pas devant la bonne personne.

— Abradovic voulait s'offrir un phonographe pour son anniversaire, continua François sans se troubler. C'est la raison pour laquelle il avait mis six mille roubles de côté. Je veux savoir s'il a passé cette commande en utilisant ses propres services. Les tiroirs sont pleins de coupons de ravitaillement ici, n'est-ce pas ? Et quoi de mieux qu'un ministère du Commerce pour se fournir en marchandises ? Surtout lorsqu'elles ne courent pas les rues.

Kounitsov acquiesça sans cesser de froncer les sourcils.

— Parfait. Est-ce qu'il peut vérifier si Alekseï a déposé une requête de ce genre dans les semaines qui ont précédé sa mort ?

La machine bien huilée du centralisme bureaucratique se mit alors en marche : le chef appela son second qui appela son troisième qui lui-même appela un sous-fifre qui s'en fut fouiller dans l'une des mystérieuses armoires de ce sous-sol où rien de ce qui touchait à une transaction légale – ou moins légale – ne se perdait. Après une vingtaine de minutes tendues, le grouillot des archives remonta triomphalement avec le papier espéré qu'il déposa sur le bureau de son supérieur comme s'il s'agissait d'un fragment inédit du *Capital*. Sauf que le bordereau en question, signé de la main d'Abradovic, ne concernait en rien un phonographe, mais... un revolver. Revolver que la malheureuse victime avait effectivement retiré contre la somme de six mille roubles, quatre jours exactement avant le crime. Six mille roubles, songea François, c'était le prix du marché si l'on en jugeait ce qu'avaient exigé les *bezprizorni* pour le même genre d'article...

Kounitsov s'empara de la feuille tamponnée et la tourna et la retourna en tous sens, comme si elle était susceptible de receler une inscription à l'encre sympathique, elle-même susceptible d'éclairer les intentions de son vieux compagnon.

— Il comprend rien à ça, s'entremet Zoltan. Les armes, c'est pas du

tout du genre d'Alekseï.

— On croit connaître ses amis, mais on se trompe, philosopha François. Peut-être qu'Abradovic avait peur... De l'irascible Léonid Popov, pourquoi pas, ou de quelqu'un d'autre. En tout état de cause, ça confirme mon hypothèse.

— *Kakiyé guipotézy* – quelle hypothèse ? interrogea le commandant Féodor de sa voix d'ours.

— Une hypothèse qui nécessite d'être affinée, éluda François. Maintenant, continua-t-il à l'adresse de Zoltan, je voudrais que vous téléphoniez à l'hôpital où nous étions hier. Faites-vous confirmer par la surveillante en chef que le jour du meurtre la veuve est bien rentrée chez elle à une heure de l'après-midi et pas avant. Si Kounitsov grogne parce que vous utilisez sa ligne, tranquillisez-le : j'en aurai bientôt fini avec lui.

Le traducteur obtempéra, sous le regard agacé du propriétaire des lieux et celui désormais blasé du policier russe. Après les inévitables échanges avec les standardistes, il parvint à obtenir la responsable des infirmières :

— Elle jure tout ce qu'elle sait que Yuliana est jamais sortie du bâtiment ce matin-là, transmit-il au bout de quelques instants. Pas avant l'heure d'habitude en tout cas.

— D'accord. Et Mme Abradovic est là-bas, en ce moment ?

— Elle travaille pas l'après-midi. Elle doit être rue Nikoloïamskaïa à cette heure.

— Logique. On va la faire prévenir qu'elle nous rejoigne sur place.

— Dans l'hôpital ? s'étonna Vadim avant de traduire.

— Oui. Je voudrais visiter la maternité... Une de mes connaissances doit accoucher bientôt et je m'intéresse aux avancées de l'obstétrique marxiste.

Les nouveau-nés et leurs mamans n'occupaient qu'un espace modeste dans l'aile où consultait justement le médecin chargé de suivre Elsa. Il était pour l'heure en déplacement, mais François obtint l'autorisation de jeter un œil à la nursery et au dortoir où se reposaient les jeunes et les futures mères, du moins celles dont la grossesse avait été jugée suffisamment délicate pour mériter une hospitalisation. Calme et soupirs las entre les rangées de lits blancs, concours de piailllements entre les lignes de berceaux... Si les locaux accusaient leur âge, si la température atteignait à peine les dix-huit degrés dans la pièce réservée aux bébés, le sol était impeccable et les draps semblaient

propres. En cas de complication, Elsa aurait un endroit où se faire soigner. Car il ne fallait pas se bercer d'illusions : sauf à lui braquer un fusil entre les côtes, elle ne rentrerait pas en France.

— Commandant Féodor il insiste, répéta Zoltan pour la six ou septième fois. Il veut savoir ce que c'est votre hypothèse.

— Il le saura dès notre invitée arrivée.

— Mais pourquoi vous voulez pas la dire ?

— Simple calcul, Vadim. Soit j'ai raison et vous aurez largement le temps de me féliciter, soit j'ai tort et j'ai une petite chance d'éviter le ridicule...

L'entretien se déroula comme la veille dans le bureau de l'infirmière en chef, sans autres témoins extérieurs que le soleil qui se couchait et une armoire à moitié remplie de fioles et d'onguents. Yuliana Abradovic avait abandonné son uniforme et son calot immaculés pour une robe noire de circonstance, son chignon gris sévèrement tiré en arrière. Elle avait dû être belle, oui.

— Elle demande pourquoi vous l'avez fait venir, relaya le traducteur après les politesses d'usage.

— Parce que je pense qu'elle sait exactement ce qui est arrivé à son mari.

Léger frémissement de lèvre, puis trois phrases, très courtes.

— Elle sait bien ce qui lui est arrivé. Votre ami français l'a tué dans son lit. C'est pour ça qu'il est dans la prison Boutirski.

— Eh bien moi je crois qu'il a été accusé à tort, répliqua François. Et qu'il va bientôt sortir.

Il guetta la réaction de la vieille dame, qui demeura impassible en écoutant la réponse.

— Le mieux serait qu'elle nous dise ce qu'elle sait, reprit le policier. Qu'au moins elle n'aggrave pas son cas.

La veuve lâcha quelques mots – il fallait tendre l'oreille pour les distinguer.

— C'est le Français le coupable, elle le répète, soupira Zoltan.

— Vous avez quelque chose contre lui ? persista François. J'ignore ce qu'il vous a fait, mais il ne mérite certainement pas ce qui l'attend.

Sa supplique n'eut pas l'effet escompté : Yuliana resta bien droite sur sa chaise, muette et minérale.

— D'accord... On va procéder autrement : je vous explique comment je vois le déroulement des choses et vous me dites si j'ai

raison ou tort. En fait, ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est cette histoire d'anniversaire. Je ne sais pas pourquoi, ça sonnait faux. Peut-être parce qu'on tue rarement les gens le jour de leur anniversaire... Ou en tout cas pas sans une bonne raison. En plus, vous m'avez raconté qu'Alekseï comptait organiser une petite fête à laquelle il aurait convié Kergomard. Or ledit Kergomard n'était pas au courant et, contrairement à ce que vous aviez suggéré, votre mari n'avait aucune intention de sortir plus tôt de son travail pour profiter des réjouissances. Si l'on ajoute cette affaire des six mille roubles volés, du phonographe qu'il voulait soi-disant s'offrir et de l'arme qu'il s'est finalement achetée...

Il laissa à Zoltan le temps de traduire avant de reprendre.

— Ensuite, il y a des détails dans votre comportement qui m'ont intrigué. De prime abord, vous donnez l'impression d'être honnête, droite, discrète, notamment au sujet de vos voisins. Sauf que, à bien y réfléchir, non seulement vous accusez ce pauvre Kergomard sans vergogne, mais c'est vous qui nous avez renseignés pour les leçons de piano avec Tatiana. Ainsi que sur le trafic de cigarettes auquel se livrait Popov. Une bonne manière de ménager l'avenir sans doute, et de détourner les soupçons sur Léonid si des fois Maxime venait à être innocenté...

Nouvelle pause, sans plus de signe de contrition de la veuve. Le commandant Féodor, par contre, s'était penché vers Zoltan pour ne rien manquer.

— Sont venus se greffer les éléments bien connus : pourquoi Kergomard aurait-il choisi un jour où tout le monde le savait seul avec sa victime pour s'en débarrasser ? Pourquoi ne pas avoir tenté de dissimuler son acte, de se forger un alibi solide au lieu de cette fable dérisoire du piano ? Et quelle raison véritable aurait pu le pousser à agir ? La crainte que sa relation éphémère avec Tatiana ne soit révélée ? Mais Kergomard était plutôt du genre à se sacrifier lui-même avant de s'en prendre aux autres. Quant à Alekseï Abradovic, plusieurs témoins nous l'ont décrit comme distant, renfermé même, et en tout cas pas d'un tempérament à colporter des ragots. Surtout si ces ragots touchaient le fils d'un de ses meilleurs amis, qu'il s'efforçait par ailleurs de protéger d'une enquête pour marché noir. Non, décidément, dans cette affaire, la version d'un Kergomard assassin d'Abradovic ne tient pas la route.

— *Kto togda* – qui, alors ? formula Féodor, impatient.

— C'est là où l'histoire se complique, dut admettre le policier. Car selon moi, Alekseï s'est suicidé.

Il y eut un blanc, et c'est paradoxalement l'absence de réaction de la

veuve qui conforta François dans l'idée qu'il visait juste : sous l'effet de la surprise, elle aurait dû protester.

— Lorsque Yuliana est rentrée chez elle vers une heure trente, continua-t-il, elle a découvert son mari étendu sur le lit, le bras replié au niveau de la tête, le canon de son arme enfoncé dans l'oreiller et le crâne en miettes. Il lui a sans doute fallu tout le sang-froid d'une infirmière pour ne pas hurler ni appeler à l'aide. Et réagir avec la présence d'esprit nécessaire... Elle a enlevé le revolver de la main du mort pour faire croire à un assassinat, puis elle a dissimulé la sacoche afin de suggérer un mobile. Ensuite, devant les policiers, elle a brodé sur cette histoire d'anniversaire et de cadeau, de manière à écarter la thèse du suicide. Elle ne se doutait sans doute pas qu'on accuserait Kergomard, mais le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'a rien fait pour l'empêcher...

Féodor était maintenant en émoi : il se fit répéter une ou deux phrases pour être sûr d'avoir compris, puis lança une volée de questions par le biais de Zoltan.

— Et pourquoi il s'est tué, Alekseï Abradovic ? Et pourquoi sa femme elle a voulu mentir ? Et où elles sont les preuves de l'ensemble ?

François signifia d'un haussement d'épaules qu'il ne savait pas tout. Au vrai, il avait espéré que cette reconstitution des événements inciterait la veuve à se livrer, mais elle était de marbre. Il ne lui restait plus guère de cartes pour sauver Maxime.

— Ce qui pousse un homme à se donner la mort est souvent insaisissable, avança-t-il à l'attention du commandant. Peut-être était-il malade, peut-être ne s'entendait-il plus avec son épouse, peut-être ne supportait-il plus ce qu'était devenu son pays... Après tout, il avait soutenu la révolution, et selon ce qu'a rapporté Kounitsov, il était loin d'apprécier le nouveau régime. Popov, son vieux compagnon de lutte, était en train de mourir, il a pu se convaincre que le moment était venu. Il a acheté une arme, choisi le jour de son anniversaire et décidé du bon moment. En écoutant du Chopin ou du Liszt, qui sait... Il a attendu que Kergomard joue plus fort et il a appuyé sur la détente. Il n'a probablement pas eu le temps de souffrir.

Était-ce le fruit de son imagination ou Yuliana avait détourné les yeux à l'écoute de la traduction ?

— Pour ce qui est des motivations de madame, poursuivit-il, comme pour son mari, c'est elle seule qui a la réponse. Je suppose qu'en ce qui concerne le suicide les préceptes sont les mêmes dans la religion orthodoxe que dans la religion catholique. J'ai remarqué des icônes dans la chambre de Yuliana. Peut-être est-elle croyante et voulait-elle cacher que son époux était mort en état de péché mortel ?

Ou bien craignait-elle de perdre ses avantages si Alekseï venait à être considéré comme un traître ayant refusé d'assumer sa part de l'édification du socialisme ? Je ne sais pas à quoi ont droit les veuves méritantes ici, une pension, des avantages en nature... Quoi qu'il en soit, mieux vaut être la femme d'une victime que celle d'un lâche, non ?

Le commandant Féodor prit alors le relais de l'interrogatoire, questionnant la vieille dame sans ménagement mais sans parvenir non plus à briser sa carapace. Après quelques essais infructueux, il renonça.

— S'il y a pas la preuve, fit-il savoir par la bouche de Zoltan, c'est comme si Kergomard était toujours coupable.

Il avait raison, hélas.

— Il reste une possibilité, estima François. À mon avis, Mme Abradovic a dû se débarrasser de l'arme, mais il y a une chance qu'elle n'ait pas jeté la sacoche. Son mari l'emmenait avec lui tous les jours, ce n'est pas rien comme souvenir... Or, elle n'a pas dû prendre le risque de la ranger chez elle : il y a plus sûr qu'un appartement communautaire pour ce genre de cachotterie. Un casier par contre... Il doit bien y avoir un vestiaire pour les infirmières, ici, non ?

Yuliana se cabra, prétendit ne rien comprendre puis affirma qu'elle n'avait pas la clé sur elle. Ils eurent donc recours à la surveillante en chef qui les conduisit dans le local au sous-sol où s'habillait le personnel. Chaque employé disposait d'une petite armoire en fer pour ses effets et le cadenas tordu qui fermait celle marquée « Ю. А. » ne résista pas longtemps aux coups de marteau de Féodor. À l'intérieur, deux uniformes blancs avec leurs cintres, un calot, un morceau de savon et un torchon, des chaussures de rechange, deux gilets en laine pliés. Le commandant fouilla sous les gilets et en ramena une serviette noire usée à la poignée lustrée. Il ouvrit le rabat : elle était vide. En passant la main au fond, il dénicha un papier plié glissé dans l'une des fentes du cuir. Il s'approcha du plafonnier qui répandait une lumière triste sur la pièce sans âme et parcourut la page manuscrite. Yuliana, elle, s'adossa au mur, brusquement effondrée. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, le policier russe tendit la feuille à l'interprète pour qu'il la traduise.

— « Ma chérie, commença-t-il. Pardon de ce que je vais faire. C'est plus supportable que je continue comme ça. Ce monde que j'ai rêvé, c'est devenu comme l'enfer sur terre. Nous sommes les monstres, Yuliana. Je suis un monstre, le pouvoir est un monstre, nos enfants sont les monstres. Tu sais que je voulais pas ça et que je suis autant coupable que les autres. J'ai pris une liasse des bons de ravitaillement dans mon bureau du Narkomat, prends-les pour toi. Ça t'aidera dans les temps qui viennent. Excuse-moi et essaye de m'en vouloir pas trop.

Je vais sortir du cauchemar. Je t'attends ailleurs. Ton mari qui t'aime.
Alekseï. »

Roulette russe

François s'éclipsa du Métropole le cœur léger : Maxime Kergomard serait bientôt libre, Elsa et lui allaient se retrouver galerie Morosov et, était-ce le printemps qui s'annonçait ou son corps qui s'endurcissait, le froid lui semblait moins perçant. Il mit quelques secondes à s'accoutumer à la pénombre bleutée du soir et prit la direction de la Moscova en regrettant l'absence des *bezprizorni* censés lui remettre le revolver. Peut-être avaient-ils besoin de plus de temps pour trouver une arme digne de ce nom ?

Tout en marchant, il s'interrogea pour la première fois sur ce qu'il allait faire : sa mission était finie, rien d'officiel ne le retenait plus ici. Et s'il restait ? S'il choisissait de s'installer à Moscou avec Elsa ? Au moins le temps que le bébé naisse et qu'il la convainque de rentrer ? Ce serait une manière de montrer sa bonne volonté et de l'inciter, elle, à faire l'autre moitié du chemin. Après tout, c'était aussi son enfant et les décisions de ce genre se prenaient à deux. Dans l'intervalle, le Quai des Orfèvres l'aurait sans doute limogé, mais qui sait ? Au vu des services rendus – le sauvetage d'un Français innocent, le retour au bercail d'une dizaine d'autres... –, il bénéficierait peut-être d'une mesure de clémence. Au pire, il se sentait très capable de se mettre à son compte. Ouvrir une agence de détectives comme celle d'Abliker, pourquoi pas ? Et d'ici là, il trouverait facilement de quoi s'occuper en Russie : Tchitcherine l'appréciait, Elsa fréquentait le gratin du Kremlin, autant d'opportunités à saisir. Bien sûr la perspective de vivre dans un pays qui manquait de tout et où chaque pas se faisait avec des gardes-chiourmes sur les talons ne...

Il aurait dû être plus vigilant. Il avait vaguement perçu qu'un véhicule ralentissait à sa hauteur mais, plongé dans ses débats intérieurs, il ne s'était pas méfié. L'homme lui sauta dessus en criant quelque chose et pressa un canon froid contre sa tempe, exactement au

niveau de sa cicatrice. Cette manière d'aborder les gens était apparemment un classique de la rue moscovite – quel que soit l'âge, au demeurant. Une deuxième portière s'ouvrit et François préféra ne pas tenter le diable : les lieux étaient déserts, il ignorait le nombre de ses agresseurs, bref, il avait toutes les chances de se faire plomber. Il se laissa entraîner vers un camion de livraison comme il en circulait beaucoup autour de l'hôtel et fut projeté à l'arrière, au milieu de cageots vides qui embaumaient le chou et le pourri. Le fourgon redémarra tandis que le malfrat se penchait sur lui et fouillait son manteau, le revolver à quelques centimètres de son visage. Il finit par découvrir la liasse de billets, poussa un soupir de satisfaction et tapa contre la paroi métallique en guise de signal. Le véhicule ralentit à nouveau et s'engouffra en cahotant dans une voie perpendiculaire après avoir parcouru deux cents mètres à peine. François tordit le cou pour essayer de se repérer, mais outre qu'il n'y avait pas de vitre à l'arrière, l'endroit n'était guère éclairé. Une lueur se fit pourtant et le conducteur s'approcha muni d'une lampe à pétrole qu'il posa sur l'une des caisses. Les deux voyous portaient une sorte de masque noir qui laissait voir leurs bouches et leurs yeux. Ils eurent une brève discussion puis celui qui avait dépouillé François s'accroupit de nouveau avec un rictus qui lui soulevait narquoisement le coin de la lèvre. Il l'attrapa par les cheveux et prononça une série de phrases incompréhensibles d'où ressortaient quelques mots : « *dokoumenti* » et « *okhrana* ».

– Je ne parle pas russe, se défendit François.

Ricanement de l'agent de la Tcheka – il devait en être s'il cherchait les papiers de l'Okhrana – qui répéta le même discours émaillé des mêmes injonctions.

– Vous n'êtes pas en cause, persista le jeune homme, c'est juste que je ne suis pas doué pour les langues.

– *Okhrana*, s'énerva son ravisseur en menaçant de le frapper. *Dossier ! Pachka ! Raporte ! Ponimaïetié ? Okhrana !*

François demeura insensible à l'énumération, décidé à jouer les imbéciles. Le tchékiste changea alors de stratégie : il libéra le magasin de son arme et, d'un geste vif, éjecta cinq des six cartouches qu'il contenait. Il s'adressa ensuite à son comparse pour s'assurer de son accord et fit rouler le barillet avant de le coller à l'oreille de François.

– *Slouchaïtié* – écoute !

Le cylindre tourna d'interminables secondes avec un bruit agréable de moulin, signe que l'arme était graissée et entretenue. Là encore, François aurait volontiers complimenté son propriétaire, mais il manquait du vocabulaire approprié. Enfin, le barillet acheva sa course et l'on entendit le *clic* de la chambre qui s'alignait sur le canon. Vide ?

Pleine ?

— *Okhrana...*, grinça son tortionnaire.

— Je ne comprends pas ce que vous dites. *Okhrana ? Nié Okhrana !*

Le claquement sec qui suivit le renseigna sur le peu de cas que ses nouveaux amis faisaient d'une mauvaise réponse. Par bonheur, son front n'explosa pas en mille éclats de chair et d'os et les deux hommes partirent d'un rire gras.

— *Iechio piat !* lui lança le conducteur.

Encore cinq, oui, songea François. Avec beaucoup de chance.

L'autre recommença son petit manège de questions en le taquinant avec son arme, mais François réfléchit que s'il était vraiment de la Tcheka, il ne commettrait pas l'erreur de tarir sa seule source d'information. Il avait pu tout aussi bien se livrer à un tour de passe-passe en usant de l'obscurité pour retirer la sixième balle. Un moyen sans risque de terroriser sa cible... C'est en tout cas ce dont il tenta de se persuader quand son bourreau appuya pour la deuxième fois sur la détente : *Clic !* Suivi d'un *clang !* incongru venu du haut du fourgon. Comme si quelque chose avait heurté le toit. Puis d'un *toc !* sourd contre la vitre et bientôt d'une volée de projectiles : *clang ! clong ! cling ! toc !* L'as du barillet poussa un juron et ordonna au conducteur d'aller voir. Celui-ci prit l'arme à sa ceinture et ouvrit prudemment : la grêle s'était arrêtée aussi soudainement qu'elle était venue. Il sortit du véhicule en criant quelque chose à la cantonade et essuya pour toute réponse une salve de cailloux dont plusieurs ricochèrent sur la carrosserie. On l'entendit s'éloigner en courant, soulevant une cavalcade et des hurlements d'enfants. Son complice recula alors vers la portière pour évaluer la situation. Il tourna légèrement la tête et François ne fit ni une ni deux : il balança son pied dans la pile de cageots qui supportait la lampe. Celle-ci se fracassa contre le plancher et ce fut le noir instantané. L'agent rugit sa colère et au moment où François roulait sur le côté, tira dans sa direction. D'abord un *clic !* inoffensif puis une détonation qui envahit l'espace et leur vrilla les tympans. En fait, il y avait bien une cartouche dans le revolver...

S'arrachant à sa surdité, François bondit sur son agresseur et parvint à le renverser au milieu des caisses. Il profita de son avantage pour lui attraper le bras et lui assener un violent coup de tête. Il y eut un bruit de cartilage et de dents suivi d'un feulement d'animal blessé. François l'acheva sèchement en lui écrasant l'entrejambe avec le genou. Pas vraiment fair-play, mais l'autre n'était pas un modèle de vertu non plus – peut-être le deviendrait-il désormais. Le tchékiste se recroquevilla sur lui-même, souffle coupé, et François se dépêcha de récupérer ses billets. Déjà, le deuxième agent revenait, s'inquiétant de

son camarade :

— *Adrian ? Adrian ? Chto éta takoïé ?*

En tâtonnant, François sentit la crosse de l'arme au milieu des caisses éclatées. Il saisit le revolver et se plaqua contre la paroi à l'instant où le chauffeur pénétrait à l'intérieur.

— *Adrian ?*

Selon une tactique éprouvée, François lança quelques chutes de bois pour détourner son attention et lui sauta dessus par surprise. Il chercha à l'assommer avec le pistolet, ne toucha que son épaule et, emporté par son élan, le projeta contre le dossier du siège à la manière d'un joueur de rugby. Une fois son adversaire à terre, il l'étourdit de coups. Lorsque le malheureux cessa de gémir, il supposa que Morphée – ou son équivalent bolchevique – lui avait généreusement ouvert les bras... Il le fouilla sans trouver aucun papier, confisqua son arme et un cran d'arrêt, puis l'abandonna à ses rêves, coincé sous la banquette. Son compagnon de douleur faisant mine de reprendre ses esprits – il vomissait allongé, une opération délicate... –, François le gratifia avec son pied d'un ultime témoignage de l'amitié franco-russe.

Une fois à l'extérieur, il prit une goulée d'air frais : la liberté, elle, ne sentait ni le chou, ni le sang, ni les vomissures. Ses ravisseurs avaient choisi pour abriter leur méfait une cour d'usine désaffectée – ou fermée la nuit – dont ils s'étaient sans doute procuré les clés. Aucune place pour l'improvisation... François planta la lame du couteau dans le pneu avant et se dirigea vers le portail qui donnait sur une rue éclairée. Du coin du bâtiment, quatre des *bezprizorni* qu'il connaissait déjà se précipitèrent vers lui : le petit futé et son camarade costaud qui l'avaient « accompagné » la veille, ainsi que la fillette du train flanquée de son amoureux. Spontanément, ils se mirent à l'applaudir et à danser autour de lui.

— *Spassiba ! Spassiba !* les remercia François, très conscient de ce qu'il leur devait.

Quelques poignées de main plus tard, la petite chef se mit à expliquer, gestes à l'appui, qu'ils étaient venus en fin d'après-midi apporter l'arme promise au Métropole et qu'ils avaient repéré la camionnette suspecte. Ils étaient restés à l'écart et, lorsque François s'était finalement montré, avaient trouvé le comportement du chauffeur douteux : il était descendu de la camionnette pour observer le piéton avant de le filer avec son véhicule. Plus loin, ils avaient assisté à l'enlèvement et avaient pu les suivre à distance et localiser la planque. Plutôt que de perdre un si généreux client, ils avaient résolu de l'aider en mettant au point cette diversion. Du moins était-ce le récit que François parvint au final à reconstituer.

Après les congratulations vint la transaction. L'arme que les *bezprizorni* avaient déniché était un Nagant de fabrication russe dont François avait vu quelques exemplaires, belges eux, dans les tranchées. Un bon revolver, robuste, d'une précision convenable. De toute façon, il n'avait pas les moyens de faire le difficile. Il recompta les cartouches pour la forme et leur donna l'argent avec un supplément de cinq cents roubles qui déclencha d'autres applaudissements. Les gamins entonnèrent même une chanson en son honneur qu'interrompit un grincement de portière à l'intérieur de la cour : l'un des tchékistes était revenu à lui.

Comme une volée de moineau, les quatre garçons s'égaillèrent en faisant des signes de la main. Quant à la fillette, emmitouflée dans son manteau d'un violet criard, ses deux nattes dépassant d'un bonnet à poil, elle lui déposa un baiser sur la joue avant de détalier.

— Bon, tu me racontes ce qui s'est passé ? demanda Elsa en collant son ventre rond et nu contre le sien.

Ils étaient allongés sur le canapé du bureau de la maison Morosov où la jeune femme peaufinait ses plans pour l'ouverture de la galerie. Les membres du parti commençaient à arriver à Moscou et il était prévu qu'ils puissent visiter le Deuxième Musée de la peinture occidentale moderne très bientôt, dès l'inauguration du Congrès.

— Des égratignures, rien de grave.

Lorsqu'il était arrivé rue Prechistenka, Elsa n'avait pas manqué de l'interroger sur les marques rouges de son visage. Il avait éludé, la prenant dans ses bras pour l'emporter jusqu'à son boudoir à l'étage, mais ni le désir ni le mélange des corps ne pouvaient la détourner longtemps de ses objectifs.

— Tu t'es battu ?

— Défendu, plutôt. Contre des brutes de la Tcheka.

— La Tcheka ? Ils te voulaient quoi ?

— M'aboyer dessus. En russe. Avec le mot « Okhrana » dans chaque phrase.

— Les papiers que tu m'as confiés ?

— Tout juste.

— Mais ils t'ont quand même relâché...

— Pas de leur plein gré. Heureusement, il reste dans les rues quelques *bezprizorni* que ton commissariat à l'Instruction publique n'a pas fini de convertir aux bienfaits de l'école et des pensionnats.

Il lui fit un compte-rendu à peine édulcoré des événements et dut répondre à une batterie de questions sur la physionomie des ravisseurs, les mots précis qu'ils avaient employés, les signes distinctifs du camion, etc.

— Ils seraient allés jusqu'à te tuer, tu penses ?

— L'hypothèse avait l'air de les réjouir.

Elle lui caressa le front d'un geste maternel et il lui rendit son sourire. Une fois dans leur vie, tous les hommes devraient pouvoir vivre ça...

— On doit parler à Trotski, chéri, murmura-t-elle avec conviction. Si Staline est derrière, il est le seul à pouvoir te protéger.

— Jusque-là je me débrouille, non ?

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire. C'est un scorpion.

— Si tu vas par là, Moscou tout entier est un vivarium. Une jolie collection de serpents et d'araignées... C'est même ce qui a tué Abradovic, le type que Kergomard avait soi-disant assassiné. En fait, il s'est suicidé... Il ne supportait plus le nid de vipères qu'était devenue cette ville. Ni la manière dont on avait réduit ses rêves de liberté et d'égalité à néant. Il arrive que les scorpions se piquent eux-mêmes, non ? Quant à se mettre entre les griffes de Trotski... Je ne suis pas sûr que pour se défendre d'un chien enragé le mieux soit de se jeter dans la gueule d'un loup. Surtout quand on n'est qu'un petit poulet...

— Trotski n'est pas un loup, répliqua Elsa, sauf lorsqu'il s'agit de défendre la révolution. Et tout petit poulet que tu es, c'est auprès de lui que tu seras le plus en sécurité.

— Je veux bien te croire, mon amour, mais dans l'immédiat, la volaille française va tenter de continuer à voler de ses propres ailes.

— Les poulets n'ont pas d'ailes, fit-elle en l'embrassant.

Il la serra voluptueusement contre lui.

— C'est pour ça qu'ils courent plus vite.

Le dernier écho d'une symphonie qui s'éloigne

Sa décision était prise : il restait. Son pays serait celui où jamais plus de quelques heures ne le sépareraient d'Elsa. Son avenir, c'était la regarder vivre et s'endormir à ses côtés. Goûter la tiédeur de sa peau, guetter son sourire, se réjouir de ses mots... Et bientôt, l'enfant. Toute autre considération était secondaire. Quant à sa mère, à Mado, à Mortier, à Barnabé, au perroquet Koko, bref, à son univers, il attendrait.

— Entrez, l'invita Tchitcherine en lui donnant l'accolade. J'ai tout préparé.

François le suivit dans l'incroyable capharnaüm de dossiers que semblaient alimenter en permanence toutes les machines à écrire de toutes les administrations russes. Le ministre lui-même avait meilleure mine que la veille et il paraissait d'humeur enjouée.

— Le commandant Féodor m'a appelé hier soir, il ne tarissait pas d'éloges à votre sujet. Vous avez fait du beau travail. Et dans le sens espéré, en plus.

— Il se trouve que la vérité allait dans notre sens, nuança François ; pour ma part, je me suis contenté de la suivre. Vous savez ce qui attend la veuve Abradovic, maintenant ?

Tchitcherine haussa les épaules comme si le sort de Yuliana ne l'émouvait guère.

— Personne n'a intérêt à ce que les raisons exactes de ce suicide fassent le tour de Moscou. On dira qu'il était très malade, je suppose, et Mme Abradovic ira se consoler quelque part loin de la capitale...

Il tendit à François deux feuillets bardés de cachets et de paraphes.

— Pardon de ne pas vous offrir de siège, s'excusa-t-il, mais je dois me rendre au Kremlin ce matin. Voici les laissez-passer de Kergomard, validés par Lénine lui-même. Un pour se rendre à Petrograd, l'autre pour gagner la Finlande. Il me semble logique qu'il les reçoive des mains de son sauveur.

François considéra les documents où se déployaient la prose officielle du régime ainsi qu'une demi-douzaine de signatures, parmi lesquelles celle très identifiable du nouveau tsar.

— Comme je vous le disais, je préférerais que tout se règle au plus vite, ajouta Tchitcherine, avant que le Congrès ne se réunisse, si possible. Vos amis de la commune de Tchistoproudni sollicitent déjà leurs relations pour s'opposer à l'échange... Non pas que je sois inquiet, mais il faut être vigilant. Vous aurez vos propres papiers demain.

— Ce... ce ne sera pas la peine, se lança François. J'ai décidé de rester. Au moins quelques mois.

— C'est vrai ? s'étonna son interlocuteur. Nous aurions réussi à vous convertir aux bienfaits de la révolution ?

— Disons que j'aimerais voir comment les choses vont tourner.

— Une curiosité qui vous honore... Si vous souhaitez la mettre au service de nos relations avec la France, vous serez le bienvenu dans ce ministère.

— Merci, je suis touché.

— Tout cela est sans rapport avec les marques sur votre visage, j'imagine ? continua Tchitcherine, mi-sérieux mi-amusé. La curiosité est une qualité que certains ont du mal à apprécier.

— À leur décharge, il m'arrive de pousser le bouchon un peu loin, concéda François.

— Puis-je vous inciter à faire preuve de retenue, en ce cas ? Au moins le temps que vos compatriotes passent la frontière ?

— Rassurez-vous, je suis aussi désireux que vous que l'opération réussisse.

— Tant mieux. Quand allez-vous chercher Kergomard ?

— Une voiture doit me prendre d'ici une heure. Il sera logé au Métropole, si j'ai bien compris ?

— Vu l'affluence, j'ai dû batailler pour lui obtenir une chambre, admit le ministre, mais c'est réglé. J'ai aussi demandé qu'il bénéficie d'un coiffeur et d'habits propres avant son transfert. Je ne voudrais pas qu'il indispose les délégués du parti qui le croiseront dans les couloirs. Chaque détail compte, n'est-ce pas ?

La prison Boutirski était toujours aussi lugubre et l'accueil des gardiens plus glacial encore que les fois précédentes – sans doute avaient-ils le sentiment qu'on leur arrachait indûment leur proie. Le commandant Féodor, qui avait rejoint Vadim et François dans une autre voiture, s'était mis sur son trente-et-un, uniforme de gala et médailles épinglées à la poitrine, avec l'intention de s'excuser officiellement pour les errements de son enquête. Il salua d'ailleurs son homologue avec plus de gravité qu'à l'habitude :

— C'est la fin du rêve mauvais, traduisit pour lui Zoltan. Sans vous, il y aurait eu une erreur de justice.

— Remerciez-le surtout pour son précieux soutien, lui retourna François.

Le préposé aux clés fit grincer le verrou du numéro 37 puis s'effaça devant les visiteurs d'un air agacé. Féodor poussa la porte en se raclant la gorge et lança dans un français approximatif :

— Mossieur Kerrgomarde, dans le nom du Kremlino et de la Roussie, jé vous...

Mais il s'interrompit net en découvrant la silhouette inanimée de Kergomard qui se balançait au droit de la fenêtre. Pendu...

— *Blia !* rugit-il

Il se précipita à l'intérieur, suivi de François et de Vadim. Ils se saisirent du corps par les jambes pour soulager la tension qui s'exerçait sur le cou et le commandant jeta quelques ordres brefs. L'un des geôliers monta sur le tabouret renversé à terre et entreprit de défaire le nœud qui attachait la cravate noire aux barreaux de la lucarne ouverte. Les yeux du jeune homme étaient exorbités, sa langue sortie, le bas de son visage enflé et rouge et il ne respirait plus. Pour gagner du temps, le gardien fit jaillir une lame et trancha le tissu qui le garrotait. Féodor chancela, mais aidé de François, ils parvinrent à rattraper le malheureux sans qu'il tombe, avant de le porter jusqu'au lit. Le commandant chercha son pouls tout en lui tapotant les joues, sans obtenir de réaction. François palpa quant à lui la carotide à hauteur du nœud coulant et ne sentit rien d'autre sous ses doigts qu'une peau froide et sans vie.

— Il est mort, confirma-t-il.

Féodor entra alors dans une rage explosive. Il invectiva les deux gardes-chiourmes, qui baissèrent les yeux tels des enfants fautifs, et François en profita pour examiner rapidement le cadavre. Il y avait un contraste saisissant entre les traits déformés du jeune homme et sa

mise inhabituellement soignée : ses cheveux étaient coupés court, il était rasé de frais et revêtu d'un costume gris très convenable – apprêté pour son propre enterrement, aurait-on pu croire. L'inspecteur vérifia les poches sans rien trouver et défit quelques boutons de chemise pour s'assurer qu'il n'y avait pas de traces de lutte. Mais Kergomard ne semblait avoir été ni frappé, ni attaché, ni maintenu de force. Il s'était pendu tout seul.

— Qu'est-ce qu'ils racontent ? demanda François en montrant les deux gardiens qui se justifiaient de leur mieux.

— Ils ont reçu les ordres du directeur de prison pour permettre au Français de se laver et d'avoir des vêtements propres avant qu'il parte au Métropole. Ils pouvaient pas deviner que le prisonnier utiliserait la cravate comme une corde... Il était bientôt libre, ils comprennent pas pourquoi il a fait ça !

— Demandez-leur si Kergomard était au courant qu'Abradovic avait choisi de mettre fin à ses jours.

— Le directeur est venu spécialement dans la cellule lui expliquer la nouvelle, répondit Vadim après consultation de l'un des cerbères.

— Ça a dû toucher un point sensible, supputa François.

Une fois de plus, il songea aux paroles de Steeg qualifiant son neveu de « neurasthénique »... Mais c'était bien pire que cela : un gamin qui n'avait jamais réussi à se trouver nulle part et à qui l'existence avait fini par peser. Insupportablement. Depuis quand cette tentation le travaillait-elle ? Depuis qu'il avait quitté la France ? Depuis ses déconvenues avec Tatiana ? Depuis qu'il savait que son voisin avait mis fin à sa propre détresse ? Ou bien depuis toujours ? François ne pouvait s'empêcher de penser en tout cas que son intervention avait précipité les choses. Après tout, il aurait pu ne pas découvrir le fin mot de l'histoire d'Abradovic... Et ne pas innocenter celui que tout désignait comme son assassin. Peut-être Maxime aurait-il préféré mourir sous les balles d'un peloton d'exécution, en martyr de la liberté et de l'amour ? Comment savoir ? Ou peut-être tout cela n'était-il que littérature...

— Ça va, inspecteur ? le questionna l'interprète.

— Oui, je... je réfléchissais. Vous connaissez *Madame Bovary*, Vadim ?

— Si c'est pour être honnête, avoua celui-ci, je dois dire que je l'ai jamais lu...

Tandis que s'apaisait la querelle entre Féodor et les surveillants, François se dirigea vers la tablette où Kergomard avait posé le roman

de Flaubert.

— C'est l'histoire d'une âme insatisfaite qui ne sait que rêver sa propre vie, avança le jeune homme. À force de déception et d'ennui, elle finit par se donner la mort. Autant pour s'évader du monde que pour échapper à elle-même... Qui sait si ce n'est pas cette hantise qui taraudait Maxime ?

Il attrapa le livre et le feuilleta. Une page était cornée, vers la fin, les dernières phrases soulignées avec un crayon à mine : « Elle en avait fini, songeait-elle, avec toutes les trahisons, les bassesses et les innombrables convoitises qui la torturaient. Elle ne haïssait personne, maintenant ; une confusion de crépuscule s'abattait en sa pensée, et de tous les bruits de la terre Emma n'entendait plus que l'intermittente lamentation de ce pauvre cœur, douce et indistincte, comme le dernier écho d'une symphonie qui s'éloigne. »

Datcha

— Il y a plus la voiture d'habitude, non ? fit remarquer Zoltan après avoir jeté un œil par la vitre arrière de l'automobile.

François se retourna à son tour. Ils venaient de quitter la prison Boutirski où le commandant Féodor devait encore s'occuper du corps et le Français avait demandé qu'on le raccompagne au Métropole pour s'entretenir avec Tchitcherine. Effectivement, à vingt mètres de là, ce n'était pas ce modèle gris au phare cassé qui assurait usuellement leur escorte.

— Ils ont peut-être changé de voiture, suggéra François, plus pour rassurer son interprète que par conviction.

— C'est pas le même qui tient le volant, objecta Vadim. Il est plus grand.

À bien y regarder, la silhouette paraissait plus massive en effet. François s'apprêtait à renchérir que même la Tcheka devait parfois remplacer ses équipes, mais trente mètres plus loin, un deuxième véhicule venait de faire son apparition derrière le premier : un camion de livraison très semblable à celui qui l'avait traîné la veille dans une obscure cour d'usine.

— Tout bien pesé, vous avez peut-être raison. Dites au chauffeur d'aller plus vite.

Le sergent qu'on avait mis à leur disposition hocha la tête et la voiture fit une embardée, creusant un moment l'écart avec leurs poursuivants avant que ceux-ci n'accélérent derechef.

— Il faut les lâcher, intima l'inspecteur.

Zoltan donna alors une série d'indications au conducteur qui vira brusquement sur la gauche, enfila une rue aux immeubles délabrés, puis vira tout aussi brusquement à droite vers une artère plus large,

zigzagua un temps dans la maigre circulation, coupa la route d'un taxicab qui venait en sens inverse, remonta une rue étroite et mal déneigée, tenta d'éviter un chien près d'une bouche d'égout, dérapa sur le sol glissant et finit sa course dans une borne charretière. Il y eut un vacarme de métal froissé tandis que les occupants étaient projetés en avant. Il leur fallut quelques secondes pour reprendre leurs esprits et constater qu'il y avait eu plus de peur que de mal : si le chauffeur, qui avait heurté le volant, saignait légèrement du front, ses passagers à l'arrière en étaient quittes pour leur frayeur.

Ils s'extrayèrent de la voiture sous le regard de riverains qui entrouvraient leur fenêtre avant de se dépêcher de la refermer. L'avant du véhicule s'était encastré comme une vulgaire gomme à mâcher sur le saillant en pierre et une épaisse fumée blanche montait du capot : le radiateur avait dû exploser. De rage, le sergent balança un coup de pied dans le pneu et produisit un interminable juron où il était apparemment question des femmes et de leur légèreté coupable. Et comme un malheur n'arrivait jamais seul, la voiture grise au phare cassé se présentait maintenant au débouché de la rue... Elle ralentit en découvrant l'accident et c'est au pas qu'elle s'approcha d'eux. François dégaina le pistolet qu'il avait confisqué la veille à ses ravisseurs et attrapa Zoltan par la manche pour l'attirer à l'abri d'une porte cochère.

— Il ne faut pas qu'il reste là ! cria-t-il en pointant le conducteur du doigt.

Vadim vociféra quelque chose mais le sergent refusa de bouger pendant que quatre hommes armés de fusils ouvraient les portières et les mettaient en joue. Ils ne portaient pas d'uniforme, mais à en juger par leur carrure et leur aisance, ils étaient sinon des soldats, du moins des flics.

— Reculez ! hurla François à l'adresse du chauffeur.

Peine perdue. Comme un taureau furieux, celui-ci bondit sur les nouveaux venus qui eurent suffisamment de sang-froid heureusement pour ne pas faire feu. Le premier à recevoir la charge l'esquiva en sautant de côté, gratifiant son assaillant d'un coup de crosse dans le dos. Emporté par son élan, le sergent tapa contre l'aile de l'automobile et deux autres molosses fondirent sur lui. En quelques secondes, il était maîtrisé. Ils le remirent ensuite sur pied, lui tordant les bras et braquant une arme sur sa nuque. Des professionnels, oui. C'est alors que dans un grondement de tonnerre le camion de livraison apparut derrière... François songea à détalier dans l'autre sens avec Zoltan, mais il n'était pas possible d'abandonner là le chauffeur. Le quatrième mercenaire, qui s'était tenu à l'écart de la bagarre, les observait d'ailleurs d'un air confiant, comme s'il ne doutait pas de l'issue de la

confrontation. Il fit signe au conducteur du fourgon d'éteindre son moteur puis se mit à leur parler d'une voix forte.

— Je parie qu'il nous offre l'hospitalité, murmura François, qui se considérait désormais comme l'un des tout meilleurs spécialistes de l'enlèvement à la russe.

— Il prévient qu'il va faire un trou dans la cervelle du sergent si on suit pas poliment, confirma Vadim.

Le trajet avait pris une bonne demi-heure et divers indices laissaient supposer qu'ils avaient quitté la ville : l'automobile roulait plus vite et ils ne croisaient guère de véhicules. Au début, François s'était efforcé de mémoriser le nombre de tournants et les directions générales, mais l'itinéraire s'allongeant, il avait perdu le fil. Qui plus est, le sac de jute qu'on lui avait passé sur la tête manquait de confort et le démangeait de plus en plus. Il aurait bien suggéré aux deux types qui l'encadraient de lui gratter le nez, mais ils ne paraissaient pas du genre à rendre volontiers service.

Enfin, la voiture décéléra avant de s'immobiliser. François fut tiré sans ménagement du véhicule et brièvement conduit sur une allée de gravillons. L'air sentait bon la campagne – pour autant qu'il était possible de respirer autre chose que la farine qu'avait contenue le sac – et l'on percevait des ahanements, des bruits de scie et des coups de hache. Une forêt ?

Ses ravisseurs parlementèrent un instant avec des inconnus puis une porte grinça.

— Zoltan, vous êtes là ? essaya le Français.

Une bourrade dans le dos le contraignit au silence. Quelqu'un le guida pour monter les marches d'un escalier avant de le pousser dans une pièce obscure et de l'asseoir de force sur un siège. On dénoua les liens qui entravaient ses poignets mais le soulagement fut de courte durée : c'était pour mieux l'attacher au dossier de la chaise.

— Me gratter le nez, ce serait possible ? essaya-t-il.

Ses geôliers n'en avaient cure : une fois sûrs qu'il ne pourrait pas bouger, ils le laissèrent dans le noir.

Une autre demi-heure s'écoula pendant laquelle François expérimenta tous les stades de la démangeaison, du chatouillement insistant au picotement désagréable, jusqu'à l'insupportable urtication. Peut-être était-il victime d'une réaction à la farine ? Ce genre de désagrément survenait parfois chez les boulangers, surtout quand la matière première était frelatée – presque une obligation légale en

Russie. Pour le reste, la pièce dans laquelle on l'avait cloîtré devait être assez vaste car il y avait de l'écho. Des relents de renfermé aussi, voire de poussière. D'ailleurs, il se mit à éternuer. Puis la porte s'ouvrit de nouveau et il reconnut le timbre de Zoltan qui protestait en russe. Ses gardiens lui ordonnèrent de se taire et l'installèrent à côté de son compagnon d'infortune. Ils déplacèrent ensuite un objet qui devait être assez lourd avant de disparaître.

— Ça va ? s'enquit François. Ils ne vous ont pas fait de mal ?

— Juste ils m'ont bousculé. Ils ont dit que c'était à cause de moi, que j'avais pas eu les informations que je devais. Que j'étais bon pour mourir si j'obéissais pas mieux.

— Vous étiez dans le camion ?

— Dans le camion, oui. Avec les choux.

— Le sergent ?

— Ils l'ont monté dans la deuxième voiture qui est venue après. Je l'ai pas vu depuis.

— Et selon vous, ils mijotent quoi ?

— Ils décident s'ils vont nous tuer ou pas...

L'attente ne se prolongea cette fois que quelques minutes. Deux personnes – au bruit de leurs pas – entrèrent et allumèrent une lumière violente qui fit cligner des yeux François malgré la toile de jute. Puis on lui ôta le sac d'un coup et il fut brutalement ébloui : un projecteur était braqué sur lui. Il entrouvrit lentement les paupières pour découvrir une deuxième chaise à sa droite où un Zoltan saucissonné secouait la tête pour échapper aux rayons aveuglants du soleil artificiel. Leurs hôtes, eux, restaient dans l'ombre. Quant à la pièce elle-même, elle n'accueillait que quelques meubles sous des draps blancs et, avec ses volets fermés et son atmosphère saturée, évoquait un genre de chapelle funéraire. Il y eut un ricanement par-delà le projecteur et une voix éraillée s'éleva, teintée d'une ironie perceptible même pour un non-russe. L'homme s'exprimait avec fermeté, ménageant des pauses régulières pour la traduction.

— Il s'excuse sur la manière de nous recevoir, transmit Zoltan. La promenade et le noir ici c'est pour notre sécurité. Si on fait tout ce qu'il demande, si on répond bien ses questions, on va repartir bientôt. Si on ment, si on triche, on sera nous-mêmes nos bourreaux. Mais il préférerait la première situation, il cherche que notre bien.

— Trop aimable, persifla François. Il ne veut pas la date de mon anniversaire, par hasard ?

— Vous devriez pas plaisanter sur ça, conseilla l'interprète, inquiet.

— Alors qu'il ne se paye pas notre tête : nous sommes ses prisonniers, pas ses invités.

— Il a des questions pour vous, précisa encore Vadim. Vous êtes d'accord pour répondre ?

— S'il promet de nous relâcher ensuite...

— Il donne sa parole, fit Zoltan, embarrassé, mais seulement si vous donnez votre parole d'expliquer la vérité.

— J'ai le choix ?

Les deux individus cachés dans l'obscurité discutèrent en sourdine avant que le chef ne reprenne le cours de son interrogatoire.

— Il a vingt minutes de son temps, pas un instant de plus. S'il est pas content à la fin, c'est tant pis pour nous. D'abord, il veut le nom du Russe qui a été tué à Paris.

— Et moi j'aimerais connaître son nom à lui, répliqua François. Simple courtoisie.

— Il vous le confiera peut-être ensuite, relaya Zoltan. Il y a déjà plus que dix-neuf minutes.

François tentait d'élaborer une stratégie. Les sbires de son mystérieux interlocuteur – mais était-il si mystérieux ? – n'avaient pas hésité la veille à jouer sa vie à la roulette russe. Mieux valait donc ne pas se bercer d'illusions : s'il ne lâchait rien, ni lui ni Zoltan ne sortiraient vivants d'ici. Mais s'il déballait tout, ni lui ni Zoltan ne seraient plus d'aucune utilité non plus. La voie était étroite...

— Il prétendait s'appeler Ivan Milianov, lâcha-t-il, mais son vrai nom était Kaspov.

Un bref silence accueillit la traduction de Vadim puis les questions s'enchaînèrent.

— Il faisait quoi à Paris ?

— Selon nos informations, il avait fui la révolution de 1917. Il appartenait à l'Okhrana.

— Et pourquoi il a été tué ?

— Il avait emporté des dossiers compromettants avec lui. Concernant des responsables du parti bolchevique qui avaient travaillé autrefois pour la police du tsar.

— Il voulait en faire quoi des dossiers ?

— Les négocier contre de l'argent.

— Qui est-ce qui pourrait avoir envie d'acheter ça en France ?

s'enquit l'interprète après un échange avec l'homme invisible.

François réprima un sourire. Toutes les réponses qu'il venait de fournir, ses interlocuteurs les connaissaient déjà. Et nul doute qu'ils n'ignoraient rien non plus de Russie intégrale.

— Nous sommes remontés à un groupe de Russes blancs avec lesquels Kaspov était en contact. Des partisans de l'ancien régime prêts à payer le prix fort pour discréditer votre gouvernement. Leur quartier général se trouvait à Saint-Alexandre-Nevski, l'église russe de Paris. C'est là que Kaspov comptait vendre ses secrets. Ensuite, il prévoyait de rejoindre les États-Unis.

— Notre... notre ami dit que si c'est avec les Blancs qu'il trafiquait, c'est les Blancs qui ont dû le tuer. Ils ont aucune pitié entre eux.

— Nous avons exploré cette piste, convint François. Malheureusement, le responsable du groupe a été assassiné lui aussi. Et son meurtrier, qui n'était autre que le concierge de Saint-Alexandre-Nevski, a préféré mourir plutôt que de se laisser prendre. Résultat, on ne saura jamais s'il agissait sur sa propre initiative ou s'il travaillait pour quelqu'un d'autre. La Tcheka, par exemple.

Un raclement de chaise de l'autre côté du projecteur lui signifia que le message était passé : il savait qu'ils savaient et eux savaient qu'il savait... Peut-être sa sincérité serait-elle moins facilement mise en doute ?

— C'est la raison pourquoi vous avez fait le voyage de Moscou ? continua à traduire Zoltan. Pour poursuivre dans vos recherches ?

— C'est plutôt cette enquête qui a donné au ministère l'idée de me confier l'escorte de Perceval Caradec. Une escorte voulue par Lénine, je le rappelle au passage...

À nouveau, l'allusion dut faire mouche car un léger blanc suivit le compte-rendu de Zoltan. Mais il en fallait plus pour effrayer les fantômes de la famille « omniprésents ».

— Il veut que vous lui parliez des dossiers de Kaspov, reprit Vadim après consultation de son hôte.

Nous y sommes, songea François. Le nœud du problème.

— J'aurais du mal : l'essentiel a été volé au domicile de Kaspov et le reste a brûlé lors de l'interpellation du concierge de Saint-Alexandre-Nevski.

— La Tcheka a des informations sur les papiers que vous avez gardés par vous-même. C'est sur ça qu'il veut discuter.

— Et d'où la Tcheka tient-elle ces informations ?

— La police russe a toujours été la meilleure du monde, voilà ce qu'il pense. Maintenant il aimerait connaître ce qu'il y a sur les papiers. Il est sûr que vous les avez dans votre possession.

— Il y aurait des éléments gênants ?

En face, le ton se durcit et Zoltan se crispa :

— Il a plus que douze minutes et il s'agace.

— D'accord, capitula François, j'admets avoir eu ces documents en main. Je lui en parle s'il nous libère ensuite.

— Il a déjà fait cette promesse tant que vous tenez la vôtre, rappela l'interprète.

— Je suis coincé, c'est ça ? La vérité est que nous avons sauvé très peu de choses. Un passeport de 1917 et des fiches de l'Okhrana concernant des agents provocateurs : Julie Orestovna et Roman Malinovski. Leur contenu n'a rien de très nouveau, je crois. Elles détaillent les services qu'ils ont rendus et les sommes qu'ils ont perçues en échange.

L'homme de l'ombre se fit plus pressant.

— Rien en plus ? relaya Vadim.

— Pas que je sache.

— Il insiste : c'est vraiment sûr ?

— J'ai fait la preuve de ma bonne foi, non ? À lui de remplir sa part du marché.

Le soleil brûlant s'éteignit soudain et leur hôte murmura quelque chose à son compagnon. Celui-ci se leva pour ouvrir les rideaux, baignant la pièce d'une lumière plus pacifique. Un plafond en bois sculpté, quatre hautes fenêtres, une cheminée de bonne taille, une vraie salle de château... Quant à celui qui se tenait derrière le projecteur de cinéma, il n'avait rien de très impressionnant : un quadragénaire aux cheveux ébouriffés, à la moustache et aux sourcils épais, deux yeux de jais, des pommettes grêlées – taches de rousseur ? petite vérole ? – et une expression moqueuse qui trahissait probablement sa duplicité. Il examina longuement François puis sortit une pipe de sa poche qu'il alluma pendant que son acolyte détachait les prisonniers. Zoltan lui jetait des regards angoissés et l'inspecteur le rassura de son mieux, feignant une confiance à tout épreuve. Le fumeur de pipe souffla un nuage grisâtre aux senteurs musquées avant de reprendre la parole.

— Il dit que son nom est Staline, bafouilla Zoltan. Mais il pense que vous le savez déjà. Pour lui il aurait été mieux qu'il laisse la lampe

allumée mais c'est vous qui avez décidé. Il faut aller avec lui, maintenant.

Montrant l'exemple, l'interprète se mit debout et suivit Staline jusqu'à l'une des fenêtres. François l'imita, découvrant une vaste clairière au milieu d'un bois où s'activaient des bûcherons. Des dizaines de troncs gisaient dans une neige noircie à force d'avoir été piétinée.

— Vous devez apprendre qu'il est le fils d'une petite couturière de Géorgie, rapporta Zoltan à la suite de son hôte. Il était né pour être une personne anonyme et miséreuse. Aujourd'hui, il commande des armées, l'administration obéit sous ses ordres et il possède cette datcha qui était avant à un roi du pétrole à Bakou. S'il veut aplatis une montagne ou s'il veut raser une forêt comme ici, il a juste à claquer avec ses doigts. Les choses qu'il veut, il les prend, vous comprenez ? Et quand les choses veulent pas, il les prend quand même. C'est là qu'il préfère, d'ailleurs...

— Je le crois sur parole, mais cela nous mène où ?

— Il a montré son visage, il a donné son nom... Vous voyez ce que ça veut dire ? Même s'il décidait un retour en arrière, il pourrait plus. Il va falloir lui donner ce qu'il demande ou sinon ce sera vraiment fini pour vous. Comme la forêt dehors.

— Et qu'est-ce qu'il demande ?

Staline vrilla ses yeux dans les siens. Il y avait chez lui une détermination butée que rien ni personne ne semblait pouvoir entamer. Cet homme-là ne brillait pas par son aura ni son intelligence, il était mû par une énergie tout animale : l'appétit inextinguible du prédateur, l'obsession fouisseuse du blaireau, la colère du sanglier en pleine charge... Sa force, c'était son entêtement.

— Il veut la feuille avec la chanson, expliqua Zoltan.

— La chanson ? répéta François innocemment.

Ce qui se produisit alors, même le plus fin limier de toutes les polices du monde n'aurait pu le prévoir : Staline se mit à fredonner :

*Spi mladyenets, moi prekrasny
bayouchki bayou
tikho smotrit myesyats yasny
f kolybyel tvayou.*

Le tout avec un sourire carnassier qui s'accordait mal à la tonalité

apaisante de la comptine.

— C'est charmant, mais je ne vois pas à quoi il fait allusion.

Le chef du Rabkrin – et de tant d'autres services – glissa le tuyau de la pipe entre ses dents et marmonna quelque chose sans les desserrer.

— Il *sait* que vous avez la chanson, traduisit Vadim. Deux sources ont avoué. Le membre de Russie totale était une d'elle.

— En supposant que ce soit vrai, suggéra prudemment François, pourquoi le texte de cette chanson lui importe à ce point ?

— Il l'a écrit avec sa propre main. C'était comme un message secret dans les débuts du parti bolchevique. À l'époque où ils étaient forcés de se cacher de l'Okhrana.

— Un message secret ?

Moue énigmatique de Staline.

— Il a pas l'intention d'en raconter plus là-dessus.

— Je comprends sa discrétion, mais quel danger peut représenter ce papier aujourd'hui ?

— Il a des ennemis. S'ils ont le papier, ils se serviront de ça contre lui.

— Comment ? Si c'est la preuve de ses activités révolutionnaires...

— Il est sûr qu'ils diront le contraire. Il pourra pas se défendre.

— On peut toujours se défendre. Surtout quand on a la vérité de son côté.

En entendant la traduction, le maître des lieux partit d'un éclat de rire sonore.

— Vous comprenez rien, il a l'impression. L'important c'est pas qu'il soit le traître de l'Okhrana ou qu'il soit pas. L'important, c'est l'accusation. Après l'accusation, vous pouvez rien faire : le parti peut jamais se permettre d'avoir du doute.

Une manière commode d'esquiver ses responsabilités ?

— Si c'est pour défendre son honneur, biaisa François, d'accord, je vais lui rendre son papier. Malheureusement, il n'y a que moi qui puisse aller le chercher...

Le soulagement se lut sur le visage de l'interprète. Staline, lui, se contentait de jauger le Français en hochant doucement la tête.

— Il doit vous mettre en garde, traduisit encore Vadim. Il y a pas un endroit de Russie où vous pourrez vous cacher si vous tenez pas cette parole. Le Kremlin est pour lui, la Tcheka est pour lui, tous les Russes

sont pour lui. Vous avez pas une seule chance si vous voulez le tromper. Regardez l'autre fenêtre...

François s'approcha de la croisée qu'on lui désignait. Elle surplombait l'espace engravillonné où plusieurs véhicules stationnaient, dont le camion de livraison. Un groupe d'homme y devisait, certains avec une cigarette, d'autres appuyés contre les voitures. Parmi eux, le sergent qui deux heures plus tôt les avait défendus, ou fait mine de les défendre, au péril de sa vie. Il semblait raconter une blague assez drôle, agitant ses bras comme des moulins et déclenchant l'hilarité de ses comparses. Il allait visiblement beaucoup mieux.

Prochtchai

— Il gronde qu'il va s'occuper de vous après, murmura Vadim, lugubre.

L'ambiance à l'intérieur du véhicule était à peine plus chaleureuse que dans un fourgon de condamnés à mort. Pour les accompagner, Staline avait choisi les deux brutes adeptes de la roulette russe qui avaient cuisiné François à l'arrière de leur camionnette. Le calcul n'était pas mauvais puisque ces deux-là étaient animés d'un désir de revanche qui leur aurait fait traverser la Russie sur les mains. Pour le reste, ils manquaient de savoir-vivre.

— Faites-lui comprendre que la prochaine fois ce n'est pas deux dents que je lui casse, c'est la mâchoire.

À la décharge du molosse, l'absence de ses incisives en haut lui donnait un sourire d'enfant de neuf ans qui collait sans doute mal à l'image qu'il se faisait de lui-même.

— Vous avez pensé s'il y est plus ? continua l'interprète à voix basse.

— Le papier ? Personne n'aura l'idée d'aller le chercher là-bas, je vous le garantis.

D'autant moins d'ailleurs qu'il ne s'y trouvait pas, se garda-t-il d'ajouter. Il lui avait fallu inventer quelque chose dans l'urgence, une histoire suffisamment plausible pour lui permettre de quitter la datcha de Staline sans attirer l'attention pour autant sur la commune de Tchistoproudni. Une fois sur place, il improviserait.

— J'aimerais que ce soit fini vite, soupira l'universitaire.

Voilà précisément pourquoi François s'était abstenu de le mettre dans la confidence : un Zoltan affolé ne ferait que lui compliquer la tâche.

Ils ralentirent devant la gare Nicolas, une grosse bâtisse à l'italienne surmontée d'un campanile, réplique exacte, à mille kilomètres de là, de celle de Petrograd. Le conducteur – c'était décidément sa fonction dans le duo qu'il formait avec son équipier – les déposa un peu à l'écart de l'esplanade pour éviter que les agents en armes qui surveillaient l'entrée principale ne les remarquent.

— *Bez glouposteï* – pas de bêtise ! avertit l'Édenté en montrant l'arme sous sa veste.

Ils entrèrent par une porte latérale dans le hall de la gare en saluant la sentinelle. Les trains pour Petrograd n'étaient pas légion mais beaucoup de gens se croisaient là, ceux qui n'avaient pas encore réussi à se loger en quittant les bords de la Neva, ceux qui attendaient des parents en retard, ceux qui faisaient du trafic avec les affamés de la cité du Nord et que l'on reconnaissait à leur démarche alourdie de gros cabas – soulagés néanmoins de la dîme que prélevait la police ferroviaire –, ceux qui tentaient leur chance en espérant obtenir un billet sans autorisation, ceux qui revendaient justement au noir autorisations et billets, ceux qui venaient par curiosité pour échanger les dernières nouvelles, etc.

— Et vous avez fait ça quand ? interrogea Vadim à voix basse.

— En descendant du train. Vous vous souvenez qu'après l'incident avec la petite voleuse Caradec et moi avions été consignés dans notre compartiment ? En arrivant à Moscou, Caradec souhaitait satisfaire un besoin naturel et je l'ai accompagné. Nous vous avons rejoint plus tard, sur le parvis.

Vadim acquiesça. De fait, c'était la seule partie véridique du récit.

— C'est quand même une façon drôle de réagir !

— J'étais sûr que mes affaires seraient fouillées à l'hôtel. D'ailleurs, c'est ce qui est arrivé... Et puis vous me connaissez, j'ai parfois des idées bizarres.

Ils prirent la direction des toilettes masculines, qu'outre l'écriteau une odeur caractéristique signalait à distance. Les canalisations avaient souffert du gel et François comptait sur les dégâts et leurs conséquences pour s'en tirer. Si les réparations avaient été effectuées, il prétendrait que quelqu'un était tombé sur les documents et s'en était emparé. Si ce n'était pas le cas, il envisageait, parmi d'autres, la possibilité de soudoyer son ange gardien. Il avait récupéré son portefeuille et plus d'une fois à Moscou les coupures à l'effigie de Pierre le Grand lui avaient concilié les bonnes grâces de ses interlocuteurs. Encore qu'à la manière dont le gorille passait frénétiquement la langue sur ses dents fantômes on devinait que son prix – celui de l'honneur et

de la dignité – serait élevé.

Malgré les remugles douteux, une file d'attente s'était formée dans le couloir, que l'Édenté n'hésita pas à couper en aboyant et en brandissant une carte officielle. Habitée à l'injustice, la demi-douzaine de messieurs se poussa docilement et les trois compères purent pénétrer dans les lieux d'aisance. Effectivement, l'odeur venait de là : quatre boxes rudimentaires dont deux étaient fermés par une chaîne et une pancarte d'interdiction.

— Celui du fond, mentit François en désignant l'un des deux W.-C. condamnés. Il était accessible la dernière fois. Mais vous feriez mieux d'attendre que personne ne puisse nous voir.

L'Édenté grommela quelque chose de très charmant et se mit à taper sur les parois des autres boxes pour en déloger les occupants. Il les houspilla jusqu'à obtenir satisfaction puis montra du doigt l'endroit censé abriter le document que Staline convoitait. François s'approcha, défit la chaîne que retenait un clou abîmé et s'introduisit dans le réduit immonde : la cuvette au sol était pleine à ras bord, le réservoir d'eau était tombé sur le côté, les tuyaux d'évacuation étaient descellés et le mur en partie abîmé. La guerre civile dans les sanitaires...

François retint sa respiration pour s'extraire un instant de cette invasion olfactive. Il avança la main vers la partie maçonnée qui se désagrégeait et glissa les doigts dans le trou. Il tenta d'enlever un morceau de brique mais ne parvint seulement qu'à effriter le plâtre. Il manquait de temps hélas pour parfaire le subterfuge. Jamais l'Édenté ne goberait la fable des papiers dissimulés dans la cavité du mur. Il s'agirait donc de ne pas lui laisser le temps de s'en apercevoir...

— Il est tombé derrière ! s'exclama-t-il en sortant à reculons. Je le touche mais je ne peux pas l'avoir. Je n'ai pas le bras assez long...

Il suffit de quelques secondes à Zoltan pour traduire et de quelques autres encore à l'homme de main pour prendre la mesure de la situation. Il se fit indiquer l'emplacement exact et, tout en tenant le Français en respect avec son arme, se pencha vers l'anfractuosité, les yeux tournés vers le mur. Le moment de vérité...

À l'école des services actifs de la police, l'une des disciplines préférées de l'inspecteur Simon était la savate. Il s'y distinguait moins par la force de ses coups que par leur précision redoutable. Il détendit brusquement sa jambe et vint frapper le poignet du mercenaire qui de surprise lâcha son arme. Avant qu'il ait pu faire volte-face, François était déjà dans son dos, genou en avant. Il profita de la position accroupie de son adversaire pour l'envoyer valdinguer dans la tuyauterie, puis le redressa par le col et le balança deux fois tête la première contre le réservoir effondré. Il y eut des clapotements divers

et un craquement sinistre qui pouvait bien être celui d'une mâchoire en butte aux assauts de la fonte. Au moins, l'Édenté ne pourrait pas reprocher au Français de ne pas tenir ses promesses...

— Vous êtes pris de folie ! s'écria Zoltan.

François lui fit signe de se taire. Il ramassa le pistolet à ses pieds, le fourra dans sa poche et s'assura que l'Édenté ne risquait pas de se noyer dans le cloaque. Puis il ressortit du box et referma la porte au mieux, chaîne comprise.

— Il faut attraper le papier ! protesta Zoltan.

— Il n'y a pas de papier, avoua François. C'était juste un prétexte pour revenir à Moscou.

— Quoi ? Mais Staline ? Il va tuer tous les deux !

L'inspecteur se rinça comme il put au lavabo déglingué et se passa un peu d'eau sur le visage.

— Staline nous aurait tués de toute façon. Enfin moi, en tout cas... Vous croyez quoi ? Qu'il m'aurait laissé rentrer bien gentiment au Métropole après m'avoir raconté tout ça ? Notre ami, là, n'en faisait pas mystère : il comptait bien me régler mon compte.

— Vous avez vraiment pas de papier, alors ?

— J'en aurais fait quoi, allons..., éluda François. Une berceuse !

— Et comment vous voulez qu'on s'en sorte, maintenant ?

— Vous allez rentrer chez vous, Vadim. Retrouver votre femme et votre fils.

Silence ébahi de l'universitaire. François s'essuya les mains et chercha quelques billets dans son portefeuille.

— C'est l'occasion ou jamais, reprit François. Les trains d'ici vont bien à Petrograd, non ? Avec cet argent, je suis sûr que vous trouverez une place. Après tout, les hommes de Staline n'en ont pas après vous... Si vous restez tranquillement à la maison, personne ne vous fera d'ennuis. Et dans quelques jours, tout sera fini.

— Vous venez avec moi, non ?

— Moi, c'est plus compliqué : je doute que Staline me laisse si facilement quitter le pays. Mais je connais quelqu'un qui pourrait m'aider.

— Quelqu'un ?

— Quelqu'un que Staline ne porte pas vraiment dans son cœur. La réciprocité étant vraie. Et puis il y a Tchitcherine, l'échange avec la France, ça ne pèse pas rien... Sans oublier que c'est Lénine qui m'a fait

venir. Bref, j'ai quelques cartes à jouer, mais par la voie officielle.

— Vous croyez pas qu'ils vont me prendre avant Petrograd ? s'entêta Vadim.

— On va faire en sorte que non.

Ils ouvrirent la porte sur le couloir où la file d'attente s'était réduite et François invita un moustachu à l'air aimable à entrer. Il avait plus ou moins la corpulence de Vadim et portait une chapka et un manteau sombre moins voyants que ceux tirant sur le marron clair de l'interprète. Après une négociation serrée et contre deux pierre-le-grand, le bonhomme accepta de procéder à l'échange des vêtements – il y gagnait une fourrure de meilleure qualité – et même de suivre François au-dehors pour une courte promenade.

— Je comprends toujours pas bien, déplora Vadim en enfilant, la mine circonspecte, le lourd paletot de l'inconnu.

— Vous allez vous cacher dans un coin de la gare, lui répondit le Français, pendant que moi je vais sortir avec ce monsieur en me débrouillant pour nous faire remarquer. Si notre ami qui compte ses dents dans les toilettes interroge les gardes, ils lui diront que nous sommes partis ensemble. Ce qui vous permettra de regagner Petrograd sans problème.

Ils se saluèrent d'abord un peu gauchement puis tombèrent finalement dans les bras l'un de l'autre.

— *Prochtchai* – adieu, souffla François.

Dérapage

Le boulevard Tchistoproudni se situait à deux kilomètres à peine de la gare Nicolas et il aurait suffi de vingt minutes en temps normal pour les parcourir. Mais pour François, plus rien n'était normal : il était sorti bras dessus, bras dessous avec un moustachu emmitouflé dont il ignorait jusqu'au prénom, il avait pris soin de bousculer un agent sur le parvis avant de s'excuser de manière théâtrale et il avait multiplié les tours et les détours dans les rues de Moscou pour semer d'éventuels poursuivants.

Parvenu au numéro 7 du boulevard après une heure d'un trajet labyrinthique, il négligea le heurtoir et entra dans le Refuge sans faire de bruit. Il prit la direction de l'atelier et récupéra ses papiers dans le métier à tisser calciné aux montants façon tour Eiffel. Par chance, rien n'avait bougé.

— Papa ! cria une voix derrière lui. Y a quelqu'un dans les machines !

François se retourna pour voir un Silas qui le considérait, plein d'une surprise enfantine, son grand corps sanglé dans un costume dépareillé, incapable de savoir ce qu'il devait penser.

— Silas ? C'est moi, François... Tu te rappelles ?

— Papa ? appela à nouveau le gaillard.

René se montra bientôt, sourcils froncés, sur son trente-et-un lui aussi, se détendant d'un coup en reconnaissant le visiteur.

— Enfin, Silas, s'exclama-t-il, c'est l'inspecteur ! Notre ami l'inspecteur ! Dis-lui bonjour, plutôt... Vous vous êtes égaré, monsieur Simon ?

Un large sourire éclaira le visage de l'aide-infirmier qui s'avança bras tendu. La poignée de main fut vigoureuse mais Silas se boucha le

nez :

— Pouah ! se plaignit-il avec une grimace. Ça sent pas très bon !

— Voyons, Silas, qu'est-ce que c'est que ces façons ! Je t'ai déjà expliqué que c'est grâce à M. Simon que tu vas rentrer en France ! Que tu vas revoir Maminette et tante Odile. Et puis le jardin de la grande maison avec les oiseaux. Et puis Paris ! Tu dois toujours être gentil avec l'inspecteur, d'accord ?

— Toujours gentil, oui..., se ravisa Silas.

— Pardonnez-lui, poursuivit l'industriel, il est un peu déboussolé : nous sommes allés chercher ses laissez-passer pour le voyage et il n'aime pas trop l'atmosphère des bureaux.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, le tranquillisa François, je suis vraiment ravi que les choses s'arrangent. Qui plus est, il n'a pas tort : je suis tombé dans le caniveau et il n'était pas spécialement rempli de roses.

— Le caniveau ? répéta René, suspicieux.

— Disons pour être honnête que j'ai eu certains ennuis, avoua le policier. En fait, j'aurais même besoin de votre aide. Et de votre discrétion.

— Tout ce que vous voudrez, l'assura René.

— Merci. Si déjà vous aviez un pantalon propre...

Quarante minutes plus tard, François quittait la commune de travail de Tchistoproudni rhabillé de pied en cape. Il n'avait pas fait dix pas cependant sur le boulevard qu'un moteur vrombit dans son dos. Plus question de se laisser surprendre... Il fit volte-face : une voiture avançait dans sa direction, prenant de la vitesse. En un éclair, il crut reconnaître l'un des véhicules garés dans la datcha de Staline, sauf qu'il ne s'agissait pas de celui au phare cassé. Quant au conducteur, le timide rayon de soleil qui berçait Moscou empêchait de distinguer son visage à travers le pare-brise. La rue était vide, l'occasion idéale pour se débarrasser d'un gêneur. L'automobile accéléra encore : elle serait incessamment sur lui et rien ne laissait supposer qu'elle comptait ralentir. Fuir était illusoire : la file des immeubles s'allongeait en descendant, pas de voie perpendiculaire, pas de trottoir, la cible parfaite. François songea qu'il aurait dû vérifier l'arme qu'il avait prise à l'Édenté, mais après tout, ce type était un soigneux... Il attrapa fermement la crosse du pistolet, le dégagea de sa poche et tira deux fois au jugé, à hauteur d'épaule. *Blam ! Blam !* Il y eut une explosion de verre tandis qu'il roulait sur le côté pour éviter la charge du bolide.

Celui-ci dérapa sur la neige en rugissant et percuta le numéro 25, un bâtiment au crépi sale qui trembla en encaissant le choc. Le vacarme du métal broyé résonna longuement et François se rua vers la portière. Il eut un peu de mal à l'ouvrir car elle était déformée, mais il était de toute façon trop tard : le sergent qui le matin même leur avait servi de guide avant de jouer les faux héros devant les hommes de Staline s'était répandu sur le volant, une balle dans la joue gauche et le cuir chevelu ensanglanté.

— *Oubitsa* – assassin ! cria une voix quelque part en hauteur.

François leva les yeux : deux vieillards à la mine accusatrice le pointaient du doigt depuis une fenêtre du troisième étage. Ou plutôt deux fois le même vieillard : le même bonnet de nuit, la même grosse robe de chambre, les mêmes rides sur les mêmes traits de vieux boxeurs. Des jumeaux... La porte de l'immeuble claqua, le tirant de sa contemplation : un jeune couple sortait maintenant dans la rue. Ils se précipitèrent vers l'automobile en poussant de petits cris. François dissimula son arme et hésita : tenir le rôle du bon Samaritain venu au secours de l'accidenté ou prendre la poudre d'escampette ? Mais les tombereaux d'invectives déversés en double depuis le troisième étage laissaient peu de doute sur les ennuis à venir. Sans compter les coups de feu...

Il se résolut donc à détalier, bousculant au passage un autre riverain que le bruit avait attiré. Il bifurqua au premier carrefour puis tourna un peu au hasard jusqu'à s'assurer que personne ne le suivait. Provisoirement sauvé... Plus question par contre de retourner au Métropole comme il en avait eu l'intention au départ. Si la fine équipe avait mis moins de deux heures à le localiser au Refuge, elle devait forcément l'attendre à l'hôtel. Et vu comme son tableau de chasse se garnissait, le comité d'accueil ne déploierait pas de tapis rouge. À moins que ce soit avec son sang... Bref, il n'avait plus beaucoup le choix.

— Eh bien ! l'accueillit Elsa en jouant la surprise avec un tantinet d'exagération. Tchitcherine s'est donc décidé à vous envoyer !

Elle n'était pas seule dans le hall de la galerie Morosov : une femme entre deux âges, un carnet à la main, une blouse grise de maîtresse d'école, des lunettes cerclées comme celles de Zoltan avant qu'il ne les casse – le modèle réglementaire, sans doute –, l'œil inquisiteur, typiquement le profil qui justifiait la prudence. Ne pas commettre d'impair, donc.

— Il... il a tellement de choses à penser, éluda François.

— Je dois terminer l'inspection avec Maria Ivanovna, poursuivit Elsa d'un ton enjoué, si vous voulez bien m'accorder quelques minutes... Il y a un fauteuil dans la grande pièce au fond.

Elle le planta là et disparut avec l'institutrice de service dans le grand escalier. Le policier se dirigea docilement vers la salle d'exposition du rez-de-chaussée où étaient accrochés des portraits plutôt conventionnels et quelques paysages bucoliques. Il y avait du bruit à l'étage, des gens qui s'apostrophaient, des coups de marteau, bref, l'effervescence d'une veille de générale. Il s'assit dans le siège en bois sculpté — presque un trône — et reprit les papiers qu'il venait de rapatrier du Refuge. La berceuse... Quatre strophes d'une écriture nerveuse et irrégulière, signées par un certain « Sosso », dont Vladimir Bourtsef avait rappelé qu'il était autrefois l'un des pseudonymes de Iossif Djougachvili, alias Joseph Staline. Information corroborée par l'intéressé lui-même, qui ne cessait de lâcher ses chiens pour remettre la main sur le précieux document. Mais en quoi était-il si précieux ? Et surtout, si compromettant ? Un numéro suivait la signature, certes : 238. À quoi s'ajoutaient la marque de l'Okhrana, les deux aigles avec le bâton et la couronne, tamponnés en bas. Le tout laissant entendre que le dénommé « Sosso », répertorié sous le numéro 238, avait été soudoyé un jour par la police du tsar. On pouvait aussi objecter qu'ayant été ajoutées plus tard, ces indications ne démontraient pas la culpabilité du signataire, d'autant qu'il n'y avait aucune activité suspecte. Mais pour le moins, elles instillaient le doute... Or, selon les mots de Staline, l'important, ce n'était pas les faits, mais l'accusation elle-même : « le parti peut jamais se permettre d'avoir du doute ». Là-dessus, on voulait bien le croire.

Restait cette histoire de message caché que le patron du Rabkrin avait évoqué. Un message adressé à ses frères en révolution, au temps héroïque de leur clandestinité. Vu ses maigres compétences, François n'avait pas la prétention de le déchiffrer, mais rien n'interdisait de s'y intéresser. Si le secret résidait dans les paroles de la chansons, les chances de le percer étaient maigres. Tout juste François se souvenait-il, d'après la traduction de Bourtsef, qu'il était question d'un petit enfant que la lune regardait dans son berceau et à qui sa mère promettait un destin glorieux s'il finissait par s'endormir. Pas de quoi renverser le régime tsariste... Mais par nature, un texte pouvait réserver d'autres surprises.

Le jeune homme lut et relut la comptine, cherchant à pénétrer le sens de chaque mot, sans grand résultat. Il remarqua un détail, toutefois. Minuscule. Une simple erreur, peut-être bien... À la quatrième ligne de la première strophe, il y avait deux points pour clore la phrase. Le premier de la même encre que le reste, le second,

légèrement bleuté, qui semblait être un rajout, sinon d'une autre main, du moins d'une autre plume. Ou bien n'était-ce qu'une tache ? Impossible de savoir.

— C'est la salle des peintres russes, annonça Elsa en entrant. La pomme de discorde, apparemment.

— Parce que ?

— Cette chère Maria Ivanovna que tu viens de voir s'occupe avec moi des musées. Elle trouve que je fais la part trop belle aux Français en leur consacrant tout l'étage. Que les Russes sont relégués en vrac dans cette partie et que ce n'est pas très marxiste comme vision de l'art.

— Et tu lui as répondu quoi ?

— Que ce n'était pas ma faute si Morosov avait un goût plus sûr lorsqu'il achetait ses toiles à Paris que dans son propre pays. Et qu'à mon avis la vraie vision marxiste se trouvait au premier étage plus qu'au rez-de-chaussée. À part ces Lentoulov, ajouta-t-elle en montrant deux paysages géométriques aux couleurs tranchées, tout ça relève plutôt de l'ancien monde.

— Tu as quand même fini par t'en débarrasser...

— Elle sait que j'ai l'oreille de Lounatcharski. Mais elle reviendra à la charge, c'est sa raison d'être. En plus, elle comprend le français... Et toi ? Tu t'es offert une nouvelle garde-robe ? Je ne suis pas sûre qu'elle convienne à ton teint, tu es tout pâle.

— J'ai eu une matinée difficile.

— Tu m'expliques ? murmura-t-elle en jetant un œil côté couloir avant de l'embrasser.

— Maxime Kergomard est mort.

— Quoi ?

— Il s'est suicidé ce matin. Il a profité des nouveaux habits qu'on lui avait apportés pour se pendre avec la cravate.

— Non !

— Si. Je lui apportais son billet pour la France, ses laissez-passer et tout et tout. À croire qu'il ne voulait pas être libre.

— Mon... mon pauvre chéri, déplora-t-elle en passant les bras autour de son cou.

— Mais ce n'est pas tout : en retournant au Métropole, notre véhicule a été attaqué par des hommes de Staline. Ils nous ont emmenés dans sa datcha je ne sais pas où pour que leur maître nous interroge. Le but étant de récupérer les papiers de l'Okhrana... La

berceuse, en particulier.

— Incroyable ! s'exclama-t-elle. Staline t'a interrogé ?

— C'est un honneur, je sais.

— Et il t'a laissé repartir comme ça ?

— Plus ou moins. Je lui ai proposé de lui rapporter ce qu'il voulait.

— Ce que tu as fait...

— Certainement pas. Il a promis qu'il me laisserait libre ensuite, mais j'ai eu quelques doutes. À la première occasion, Zoltan et moi avons faussé compagnie à ses sbires. De manière un peu brutale, je dois l'admettre.

— Tu veux dire que maintenant ils te recherchent ? Que c'est pour ça que tu es venu à la galerie ?

— Non seulement il me cherche, mais je crois qu'ils ont ordre de me liquider...

Il lui raconta en quelques mots les événements du boulevard Tchistoproudni avant de conclure :

— Le pire étant que le type au volant appartenait aussi à la police de Moscou.

— Tu veux dire que tu as descendu un flic ? demanda Elsa avec une expression de stupéfaction absolue.

Si, pour conserver l'amour d'une femme, il fallait savoir la surprendre, François était tranquille pour un moment. Encore qu'avec Elsa...

— Résumé comme ça, c'est vrai que c'est encore plus dramatique, admit-il. En même temps, je n'allais pas me laisser aplâtrir...

La jeune femme se mit à marcher de long en large comme si la situation nécessitait plus de dépense musculaire que de matière grise. Elle décrivit de jolies ellipses sous le regard impavide de notables encostumés qui posaient, satisfaits, dans leurs belles demeures.

Puis, sa décision prise, elle lâcha d'un ton sans réplique :

— Cette fois, il ne reste plus que Trotski.

Trotski

Le cabinet de Trotski était digne du palais d'un César. Immense, pas moins de huit fenêtres dominant les abords du Kremlin, des colonnes et des décorations pleines de morgue et d'opulence à la mode de l'ancien temps et, sous les stucs, un quartier général de chef militaire : plans accrochés aux murs, tableaux d'écoliers avec des schémas dessinés, tables couvertes de livres, de journaux, de notes manuscrites ou tapées à la machine et, au milieu, un bureau allongé qui contrastait avec le désordre apparent puisqu'il n'accueillait que quelques feuilles blanches et un encrier.

François s'approcha d'une carte de l'Europe centrale où l'on avait piqué des punaises reliées par des fils de couleur.

— La guerre de demain, lança dans son dos une voix veloutée à l'accent prononcé.

François se retourna, surpris : il n'avait rien entendu venir. Elsa et lui avaient patienté deux heures dans le couloir avant d'être introduits dans l'antre du commissaire où un aide de camp avait assuré que celui-ci ne tarderait plus. Et voilà que le tison de la révolution bolchevique — *dixit* Elsa — se matérialisait à cinq mètres de lui, dans un uniforme au large col et aux boutons épais — mais sans médaille —, des bottes impeccablement cirées, une chevelure noire débordante, des yeux incandescents dans un visage méphistophélique, une moustache et une barbichette coupée en pointe, de larges fossettes dessinant un rictus qui pouvait passer pour de l'arrogance, des lunettes pince-nez qui accentuaient l'intensité des traits. Cet homme brûlait d'un feu dévorant, mais s'agissait-il de purifier le monde ou de le détruire, difficile de le deviner...

Il avança très calmement vers le policier, montrant sur la carte une ligne plusieurs fois reprise à l'encre qui délimitait le front entre Russes

et Polonais.

— La Pologne a disparu pendant un siècle, expliqua-t-il. Maintenant elle est ivre de renaissance. Pilsudski veut prendre l'Ukraine et rien ne va l'arrêter. Il a donné que des coups d'épingle, à présent, mais il prépare la grande offensive. La guerre de demain aura lieu exactement là, précisa-t-il en pointant un nom de quatre lettres—Kiev. Je suis Léon Trotski, conclut-il.

Ils échangèrent une poignée de main — curieusement sans chaleur —, puis le chef de l'Armée rouge se tourna avec un sourire affable vers Elsa qui s'était appuyée contre une colonne.

— La jeune mère de la révolution mondiale ! déclara-t-il avec emphase. Vous êtes fatiguée, ma chère ? Votre appel par téléphone m'a inquiété.

Il la prit par le bras et lui proposa de s'asseoir sur l'un des nombreux sièges à disposition.

— C'est pour parler de Staline, si j'ai compris ?

— Vous êtes le seul capable d'aider mon... mon compatriote, acquiesça-t-elle.

Elle lui raconta par le menu les raisons de la présence de François à Moscou et ses démêlés avec le patron du Rabkrin, sans omettre la mort du policier sur le boulevard Tchistoproudni. Le commissaire à la Guerre haussa à peine un sourcil pendant la dizaine de minutes que dura l'exposé, puis il dévisagea l'inspecteur sans se cacher, en chef impitoyable que ses responsabilités obligeaient en permanence à juger les hommes.

— J'étais contre le voyage et cette enquête avec les Français, assenata-t-il. Il y a rien de bon pour nous là-dedans. Mais Vladimir Ilitch est affectif, il se rappelle avec plaisir ses années à Paris. Les gens ont besoin de bonheur, les plus grands aussi. Montrez-moi ces papiers, je vous prie.

François s'exécuta et Trotski emporta la liasse jusqu'à son bureau où il l'examina méthodiquement. Il écarta quelques feuillets, revint sur d'autres et lut plusieurs fois le texte de Staline.

— Ce n'est pas la preuve, finit-il par trancher. Même si ça peut être son écriture.

— La vraie preuve, osa François, c'est ce qu'il est prêt à faire pour récupérer ce papier.

— Il est toujours prêt à tout et pour tout, relativisa Trotski. À condition qu'il reste derrière. Si on a gagné sur les Blancs, ce n'est pas sa victoire à lui. Il a jamais aimé le front. Au début de l'année encore, il

devait se battre au Caucase... Il a pris toutes les excuses pour pas aller là-bas. Et dans les autres régions du front où il va, il a fait beaucoup de problèmes. Il a accusé ensuite les officiers des problèmes et il les a punis. Pareil pour ses victoires : c'est les victoires des autres mais avec son nom à lui. Il est derrière pendant et c'est seulement après qu'il va devant.

— Pour l'avoir eu en face de moi, il m'a semblé très soucieux de ne pas être associé à l'Okhrana...

— Pour cause ! ricana le chef de l'Armée rouge. Ce serait pas une première fois. Il y a eu des accusations dans le passé... Il aurait dénoncé ses camarades révolutionnaires, il aurait évité souvent ses arrestations ou il aurait évadé trop facilement. Mais jamais il y a eu de preuve. Je compare avec Malinovski, par exemple, ajouta-t-il en brandissant une des fiches de la liasse de Kaspov. Là il y a une preuve.

— De là à faire assassiner à Paris l'homme qui détenait ce document... Une simple berceuse, qu'on chante en Russie à tous les enfants !

Trotsky plissa les yeux comme s'il admettait l'argument.

— Ivan Kaspov vous avez dit ? Ce nom, je le connais pas. Vous savez plus sur lui ?

— Un agent de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg à l'époque. Marié, deux jeunes enfants dont un bébé qui est le seul à avoir survécu au massacre. D'après les coupures de presse retrouvées chez lui, il a permis l'identification du responsable d'un hold-up que des... des communistes auraient commis à Tiflis en 1907. Pour acheter des armes.

Le commissaire à la Guerre, qui prenait des notes, suspendit sa plume au-dessus du papier.

— Tiflis, 1907, vous avez dit ?

— Euh... oui.

Trotsky tourna sa chaise vers lui.

— C'est une chose différente, alors. Le responsable que votre agent a découvert en 1907, c'était Ter Petrossian, bien sûr ?

— C'est ce que l'article du journal indiquait, en effet. Ça change quelque chose ?

— Peut-être... Ça explique pourquoi Iossif Djougachvili voulait la disparition de votre Kaspov. En vérité, derrière l'attaque de la banque à Tiflis, il y avait deux chefs : Ter Petrossian et Staline. Tiflis, c'est la capitale de la Géorgie, le pays de Staline. Il était dans le groupe des

bolcheviks qui a fait le hold-up, nous le savons tous. Il a organisé l'attaque, même. Mais comme dans son habitude, il s'est pas fait prendre. Derrière, toujours...

— Raison de plus pour mettre mon compatriote à l'abri, intervint Elsa. Si Staline est déterminé à agir jusqu'en France, il ne lui laissera aucune chance à Moscou.

— Je ne vais pas raconter le contraire, approuva Trotski. Surtout après la mort du policier russe. Staline va trouver un moyen... comment on dit en français ? Pour lui faire donner le chapeau ? La seule chance de votre ami, c'est de repartir dans son pays.

— On... on ne pourrait pas se contenter d'assurer sa protection dans les jours qui viennent ? continua Elsa, la voix blanche. Au moins le temps que l'affaire du policier se calme ? M. Simon avait envisagé de s'installer ici et...

— Ici, la seule installation pour lui, ce sera la tombe, prophétisa Trotski.

— Et si on en appelle à Lénine ? insista-t-elle. Après tout, il est le meilleur garant de sa sécurité, surtout au moment où la Russie cherche à renouer avec la France !

— Sauver quelqu'un qui a tué un policier à nous ? Et pendant combien de mois ou d'années ? Staline a tout ce temps devant lui. Vous avez vu avec Kaspov... C'est pour ça que je vais pas mettre des gardes à la porte de M. Simon. Ce serait un mensonge. Un mensonge à vous, chère Elsa. Car à la fin, ce sera pareil. La mort...

Elsa baissa les yeux et il y eut un silence gêné. Le chef de l'Armée rouge considérait les deux Français, l'un après l'autre.

— Vous êtes le père, n'est-ce pas ? finit-il par lâcher.

Le jeune homme hocha légèrement la tête et Trotski soupira :

— Alors Staline s'attaquera à elle aussi.

Durant toute la soirée, ils avaient évité le sujet. S'ils ignoraient encore de quoi le lendemain serait fait, ils savaient que les heures précieuses qui leur restaient leur fileraient bientôt comme du sable entre les doigts. La galerie Morosov avait été rendue à ses ombres et ils purent sans contrainte s'abandonner à eux-mêmes, partageant chaque seconde de leur souffle et de leur corps, croquant à la même pomme, buvant à la même eau, puis repartant à l'assaut du mystère qui les unissait.

Vers les dix heures, ils se transportèrent dans la salle des natures

mortes, au milieu des Matisse, des Van Gogh et des Cézanne. Le clair-obscur de la lampe placée à même le sol baignait les tableaux d'une irréalité vaporeuse, soulignant s'il était besoin cet entre-deux où ils se tenaient. Blotti dans le tourbillon de draps, François avait posé la tête sur le ventre d'Elsa. Il écoutait. Cette vie muette qu'il devinait, qui lui était à la fois si lointaine et si proche, tellement plus proche qu'aucune autre. Il se sentait désespéré. Elsa caressa doucement ses cheveux, tissant entre eux trois un lien d'amour invisible, une promesse de peau et d'éternité.

— Tu sais que je ne rentrerai pas, chuchota-t-elle, une brisure dans la voix. Pas maintenant, en tout cas.

Un moteur pétarada dans la rue et un chien aboya en écho.

— Mais il y a peut-être moyen que tu restes, ajouta-t-elle. J'ai des amis, ici. Ou à Petrograd. Juste quelques semaines.

— Tu as entendu Trotski, murmura François, ils s'en prendront à toi et au bébé. C'est lui qui a raison.

— Ils ne me connaissent pas, réfuta-t-elle. Si on est très prudents, si je parviens à convaincre Lénine... Je travaille avec sa femme, tu n'as pas oublié ? Ce sont des gens sûrs, personne ne parlera de moi.

Elle n'avait pas achevé sa phrase que des coups résonnèrent à la porte d'entrée. Violents. Puis un autre bruit de moteur.

— Qu'est-ce que... ? s'étonna-t-elle.

— Ce sont eux, affirma François. Ils ont fait encore plus vite...

— Comment ont-ils su ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un au Refuge a dû les aiguiller. Ce cher Octave Cordier, par exemple.

— Il suffit de ne pas répondre, suggéra-t-elle.

— Ils ont dû voir la lumière, ils savent qu'il y a quelqu'un. Je peux sortir par-derrière ?

— Non, la seule entrée est sur la rue Prechistenka.

En bas, les coups redoublaient. François rampa jusqu'à l'une des fenêtres et jeta un œil en contrebas.

— Deux véhicules, évalua-t-il. Au moins quatre hommes. Reçois-les, je vais me débrouiller.

— Ils ne vont tout de même pas défoncer la porte !

— Ils vont se gêner... Couvre-toi, la pressa-t-il, et fais celle qui ne comprend pas.

— Mais toi ?

— Je range mes affaires et je disparaiss. Au pire, j'ai toujours mon arme.

Il ramassa la couverture et les draps et, en guise d'encouragement, l'embrassa sur la bouche.

— Va, je te dis. Je t'aime, tout va bien se passer.

Tandis qu'Elsa descendait, François courut jusqu'au boudoir, enfila son pantalon et son manteau à la vitesse de l'éclair, remit plus ou moins en état la méridienne et glissa sa chemise et ses chaussures dessous. Il recharga son pistolet et se força à réfléchir. Au rez-de-chaussée, Elsa venait d'ouvrir et se lançait dans une scène d'indignation qui sonnait d'autant plus juste qu'elle était sincère. Tant qu'ils n'avaient rien contre elle, ils ne lui feraient aucun mal. Jusqu'au moment où ils monteraient...

François fouilla sa mémoire en quête d'un endroit où se cacher. Il croyait se souvenir d'une armoire dans le débarras où était rangé le matériel de peinture, sauf qu'il n'y serait pas longtemps à l'abri. Et s'il déclenchait un carnage, la situation d'Elsa serait définitivement compromise. Il devait se décider vite, d'autant que des talons claquaient dans l'escalier. Malgré les protestations de la responsable du Deuxième Musée de la peinture occidentale moderne, le groupe investissait les lieux...

François s'approcha de la fenêtre et tourna le pommeau aussi délicatement que possible. Un air froid le cueillit lorsqu'il l'entrebâilla, mais l'heure n'était pas à la frilosité. Ni au vertige, d'ailleurs. La corniche à l'extérieur avait au mieux une douzaine de centimètres de large et il devrait s'en contenter. Il glissa une première jambe, puis la seconde, en se tenant au châssis. La frise de pierre au-dessus de lui offrait un appui — de l'avantage de s'enfuir d'un palais plutôt que d'un bouge — et il put se redresser centimètre par centimètre en se collant au mur. Avant de se relever tout à fait, il attrapa du bout des doigts le battant de gauche, puis celui de droite, et mit un temps exaspérant à les emboîter. Puis il tira d'un coup sec le montant central, ce qui manqua le déséquilibrer mais eut pour effet de refermer grossièrement la fenêtre. Restait à prier pour que l'examen ne soit pas trop minutieux.

Il se déplaça ensuite latéralement le long du volet, de manière à ne pas être visible de la pièce. Quatre mètres en dessous, une voie mal éclairée, perpendiculaire à la Prechistenka. L'idée de sauter l'effleura. Outre qu'il risquait de se briser le cou cependant, il devait pouvoir revenir dans la galerie si les choses tournaient mal. Il s'accrocha au bois et aux ferrures, cherchant la meilleure position. À travers la vitre, il apercevait le fond du boudoir, le bureau d'Elsa et sa chaise. C'est

alors qu'il ressentit vraiment la brûlure du froid s'insinuer dans ses veines. Il s'obligea à remuer les orteils dans ses chaussettes pour ne pas perdre ses sensations au cas où il devrait bondir. Les lumières de la salle voisine – celle consacrée aux cubistes – s'allumèrent, signe que la perquisition progressait.

Une poignée de secondes encore et la voix d'Elsa lui parvint, étouffée, ainsi que celle de deux mâles. Elle discutait ferme pour leur interdire l'accès à son domaine, mais dut battre en retraite devant leur insistance. Elle entra dans son champ de vision, jeune beauté désespérée aux formes rondes et à la robe de chambre bleu nuit. Au regard qu'elle lança vers la croisée, il devina qu'elle avait compris... Elle redoubla aussitôt d'invectives et menaça l'une des brutes en pardessus qui s'apprêtait à fouiller son linge. En vérité, elle défendait l'accès à la fenêtre, juste derrière la banquette.

François crispa ses doigts sur le pistolet et recula légèrement pour élargir son champ de tir. Le deuxième voyou fit un pas vers la méridienne, au-dessus de la chemise et des chaussures du fuyard et pile dans l'axe du coulis d'air. Deux bonnes raisons d'être démasqué...

D'un mouvement brusque, la jeune femme le repoussa, entrant dans une rage folle. Elle agita les mains dans tous les sens et, d'un coup, dénoua les pans de sa robe de chambre. Dans un geste sacrificiel, elle découvrit sa nudité, mettant les indéliçats au défi de chercher jusque dans son ventre. Le temps suspendit son vol, et les deux hommes, médusés, finirent par renoncer. Ils rebroussèrent chemin en grommelant et, l'une après l'autre, les lumières de la galerie Morosov s'éteignirent. Cinq minutes plus tard, les voitures redémarraient.

François se coula à nouveau dans l'appartement et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'enlaçant à s'étouffer. Ils savaient maintenant à quoi s'en tenir.

La retraite de Russie

Dans la semaine qui suivit, François songea régulièrement à la mort. Pas celle des tranchées, qui lui avait poissé l'âme et le corps quatre années durant et dont ni savon ni rêve ne dissipait jamais l'odeur. Celle-là, il avait fini par l'apprivoiser. Non, cette autre mort qui l'effleurait, c'était le dégoût du monde. Loin d'Elsa, à quoi bon ? Car s'il avait espéré trouver le chemin qui le mènerait vers elle, il était aujourd'hui sur la route du retour. Seul. Et il ne croyait pas qu'elle revienne un jour en France : comme l'arbre se tend irrésistiblement vers la lumière, Elsa avait besoin d'idéal pour vivre. Sans doute avaient-ils fait l'amour pour la dernière fois...

Pour sa défense, l'atmosphère de morgue à ciel ouvert qui régnait à Petrograd invitait plutôt à la mélancolie : le froid glacial n'avait rien cédé, un ciel sépulcral pesait sur des rues balayées par un vent hostile, de pauvres hères avançaient dos courbé entre les congères, le tout dans un décor de théâtre en ruine flottant sur la Neva. Une Venise polaire, après le déluge.

Le voyage depuis Moscou, lui, s'était déroulé sans les inconvénients de l'aller. Acheter un billet et une autorisation au noir s'était révélé plus simple que prévu, car mis à part les trafiquants, les candidats à l'exil du Nord n'étaient pas légion. Il régnait d'ailleurs dans les wagons une ambiance de contrebande où les agents se faisaient plus souvent rincer à la gnôle ou ravitailler en cigarettes qu'ils ne contrôlaient les passagers. François en avait été quitte, lui, pour quatre boîtes de sardines prélevées sur le contingent qu'il avait pris soin d'emporter dans un sac afin de s'accorder à la coutume locale.

Une fois à destination, il s'était rendu au domicile de Daria, une vieille dame au caractère en acier trempé chez qui Elsa avait séjourné après son arrivée en Russie. Daria habitait un appartement lilliputien près du palais de Tauride, qui avait été un temps le siège du

gouvernement bolchevique avant son transfert à Moscou. Elle avait reçu François sans broncher et, après avoir lu le mot de recommandation d'Elsa, lui avait désigné un divan pelé, coincé entre un poêle médiéval et une bibliothèque en rotin où ne figurait qu'un seul livre – un manuel de savoir-vivre, étonnamment. Elle avait pris ensuite son sac à provisions et, sans demander l'autorisation, avait rangé les sardines et la viande en boîte dans un placard cadénassé. Après quoi elle était retournée fumer dans son coin. Au total, ils n'avaient pas échangé plus de deux phrases.

Les soixante-douze heures suivantes, François les consacra à ruminer son malheur, étendu sur le divan défoncé ou assis devant l'unique fenêtre. Cette cohabitation silencieuse lui convenait parfaitement, le laissant libre de broyer du noir et lui évitant les questions superflues. Daria sortait plusieurs fois par jour et d'abord pour reconstituer le stock de lianes séchées qui lui tenaient lieu de cigarettes et dont elle faisait une consommation effrénée, noyant l'appartement dans une fumigation permanente. Elle revenait aussi le midi et le soir avec un pot de soupe à la *vobla*, un poisson filandreux aux origines incertaines, qu'on distribuait à la cantine de quartier dont elle relevait. Elle sacrifiait de surcroît une heure de son temps à la défense de la rue, un décret de l'année précédente – à l'époque où l'on craignait l'invasion des Blancs – obligeant tous les habitants à assurer un tour de garde de leur immeuble. La menace était passée, le décret subsistait.

François, lui, était exempt de corvée – il n'avait aucune idée de ce que Daria avait expliqué ou non à ses voisins – et se contentait d'admirer depuis l'étage cette étrange sociabilité du pas-de-porte, où chacun venait avec sa chaise et son thé à base de fanes de carottes grillées, ainsi sans doute que son content d'histoires et de nouvelles invérifiables. Il pouvait aussi observer en se penchant le palais de Tauride qui, s'il était fermé, voyait passer chaque matin une colonne de petits orphelins au bonnet rouge venus prendre l'air dans le parc adjacent. Un parc tout aussi fantomatique que la ville, aux arbres coupés à ras du tronc et aux bancs démontés. Pas de quoi égayer l'humeur vaguement suicidaire de celui qui n'envisageait son avenir que comme une longue marche funèbre dans un cimetière à l'abandon.

Le cinquième jour, néanmoins, il se décida à réagir. Sa seule possibilité pour retourner en France – et quoique s'y résoudre lui déchirât le cœur – était de repartir par la gare de Finlande. Il s'y rendit en repérage en fin de matinée, prenant soin de ne pas trop se montrer. Le hall ressemblait toujours autant à un camp de réfugiés où des dizaines de familles avaient reconstitué un semblant de foyer parmi les

tentes et les cantines improvisées. L'accès au quai – ou aucun train ne stationnait – était en conséquence plus étroitement surveillé qu'à Moscou et il serait difficile de franchir le cordon de soldats sans les autorisations adéquates. Voilà qui confirmait ses craintes et l'obligerait à mettre en œuvre un plan plus élaboré. Un plan pour lequel il aurait besoin de Victor Serge... Malheureusement, se présenter la bouche en cœur à l'Astoria en exigeant de parler au commissaire aux Archives de l'ex-ministère de l'Intérieur était exclu. Idem pour les Archives elles-mêmes, situées dans le bâtiment de la Tcheka. Mais si l'entrée du quartier général du parti était un vrai coffre-fort, il n'en allait pas de même pour les voitures garées au pied de l'hôtel. Une trentaine environ, disposées sans ordre véritable sur la place centrale, et parmi lesquelles François ne tarda pas à repérer celle qu'il cherchait, reconnaissable entre mille à l'état de sa carrosserie. Le plus délicat était de choisir le bon moment, celui où il n'y avait pas trop de passants et où les sentinelles de l'Astoria regardaient ailleurs. Il s'accroupit, ouvrit la portière du conducteur – toujours pas réparée – et se glissa sur le siège arrière au prix d'une reptation acrobatique. Après quoi il se couvrit du mieux possible de son manteau et attendit. Son calcul était que Victor Serge, qui prenait ses repas au restaurant de l'hôtel – la Table commune de la Première Maison des soviets –, finirait bien par regagner son véhicule. En espérant qu'il ne reprenne pas deux fois du dessert et qu'il décline le pousse-café.

— Nom de Dieu !

Engourdi par le sommeil et le froid, François eut un peu de mal à émerger. Penché sur lui depuis le siège avant, Victor Serge n'en croyait pas ses yeux.

— Mais enfin merde, Simon, qu'est-ce que vous foutez dans ma voiture ?

— Je... la sieste ?

— Vous avez perdu la tête ou quoi ? J'ai reçu un télégramme de Tchitcherine comme quoi vous vous étiez évaporé ! Qu'il fallait prendre des dispositions pour poursuivre malgré tout l'échange avec la France ! Et vous êtes là, endormi à l'arrière !

— Je me cache, Victor. D'ailleurs, si vous pouviez crier moins fort, on va nous remarquer... Démarrez et je vous expliquerai.

Le Belge obtempéra en maugréant et s'en alla se garer trois pâtés de maisons plus loin, à l'abri des regards officiels. François se lança alors dans un récit circonstancié des dix jours écoulés – sans mentionner Elsa – provoquant chez son interlocuteur de nombreux soupirs, pas

toujours bienveillants.

— J'ai su pour le suicide de Kergomard..., déplora-t-il. Mais merde, cette histoire de Staline ! Je ne vous avais pas dit de laisser tomber l'Okhrana ? Que ça ne ferait que compliquer les choses !

— Vous auriez fait pareil à ma place, répliqua le policier.

— Mouais, ce que j'aurais fait ou pas, vous n'en savez rien. Surtout si ça risquait de compromettre l'échange et le retour de nos camarades... Et maintenant, vous espérez quoi ? Que j'affrète un convoi particulier vers la Finlande ? Au nez et à la barbe de Zinoviev et de la Tcheka ? Pour me mettre à dos le numéro trois du Politburo, accessoirement commissaire du peuple aux Nationalités, chef du Rabkrin, président de l'armée du travail d'Ukraine, commandant de je ne sais combien d'unités et décoré de l'ordre du Drapeau rouge ? Tout ça à cause de vos caprices ?

— La vérité n'est pas un caprice, Victor. Votre surnom était bien le Rétif, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

— Hélas ! souffla-t-il. C'est le genre de scrupule qu'on peut avoir quand est loin du pouvoir. Mais quand il s'agit de remettre debout un pays de cent cinquante millions d'hommes, on finit par établir des priorités. Et vous avez une idée brillante pour vous sortir de là, j'imagine ?

— Ça dépend. Le départ des Français pour la Finlande est prévu quand ?

— À la fin de la semaine si tout va bien. Votre défection a retardé le processus.

— J'en suis désolé. Mais voilà ce que je pensais : j'ai gardé sur moi les autorisations de Kergomard. Avec les signatures de Lénine, de Tchitcherine et tout le reste... En me faisant passer pour lui, je devrais pouvoir monter dans ce train.

— Sauf que Kergomard est décédé ! Et même si personne ne le sait, il y a une liste de passagers !

— C'est là que j'ai besoin de vous. Puisque vous êtes le relais du commissaire aux Affaires étrangères à Petrograd, vous pourriez rajouter un nom... Après tout, c'est mon intervention auprès de Théodore Steeg qui a fait aboutir la négociation.

— Précisément ! Si vous le lui demandiez, je suis sûr que Tchitcherine ferait le nécessaire.

— Je ne peux pas prendre le risque qu'on sache à Moscou que je suis ici. C'est toute l'opération qui serait en péril. Y compris le retour de vos amis.

Victor Serge plissa les yeux derrière ses lunettes, en proie à un dilemme intérieur.

— Je pourrais me tromper et fournir à la Tcheka l'ancienne liste, murmura-t-il. Celle avec Kergomard...

— J'étais sûr que vous m'aideriez, le remercia François avec gratitude.

— C'est bien le problème, regretta Serge. Et... ces documents sur Staline, vous les avez toujours ?

François se déplia pour défaire la couture de l'une des poches intérieures de son manteau qu'il avait scellée. Il en extirpa les feuillets, toujours plus froissés.

— Trotski n'a pas eu l'air convaincu de leur intérêt.

— Sait-on jamais...

Victor les parcourut, s'attardant davantage sur la berceuse et les indications en marge du texte.

— C'est bien un tampon de la police du tsar, constata-t-il. Quant à la mention de l'agent 238...

L'inspecteur se garda d'intervenir, le laissant poursuivre son raisonnement.

— Vous allez me pousser à faire encore plus de bêtises, lui reprocha Serge. En même temps, ce serait stupide de ne pas vérifier. S'il s'agit d'un faux, autant le savoir tout de suite.

Il remit le moteur en marche et rejoignit les quais où un bateau de pêche qui n'était que rouille déchargeait sa cargaison devant une haie d'acheteurs, agglutinés comme des morts de faim. Sur le pont qui enjambait l'un des bras du fleuve, une automobile surgit derrière eux et continua à les suivre lorsqu'ils obliquèrent vers les Archives.

— Vous pouvez faire un détour ? demanda François.

— Pourquoi ?

— Il y a une voiture vingt mètres derrière. Je n'aimerais pas qu'elle nous file.

— Vous plaisantez ? s'étonna son chauffeur en se tordant le cou.

— Mon séjour ici m'a enseigné la prudence. Continuez sans accélérer et changez de voie quand ça vous chante.

Tout en maintenant sa portière avec la main gauche, Victor Serge remonta une partie de la Gorokhovaïa avant de tourner dans une artère plus large et plus fréquentée, entraînant l'autre véhicule dans sa roue.

— C'est une femme qui conduit, précisa François qui se tassait pour ne pas trop se faire voir. J'ai l'impression qu'elle est seule.

— Ah ! c'est parce que c'est une femme que ça vous inquiète ! ironisa Serge. Vous savez que chez nous, les femmes ont les mêmes droits que les hommes... Égalité des conjoints, égalité des salaires, égalité de vote... Nous avons aussi simplifié le divorce, proposé des congés de maternité et nous sommes sur le point de rendre l'avortement légal. Alors une femme qui conduit ! L'avenir est de notre...

— Prenez à droite, le coupa François.

Ils s'engagèrent dans une rue animée où des parents accompagnaient leurs enfants à l'école, signe qu'il y avait encore un semblant d'espoir à Petrograd. La conductrice, elle, continua son chemin sur l'avenue principale et aucun autre véhicule ne prit le relais.

— J'avais raison, constata Serge, vous vous faites des idées. Elle était mignonne, au moins ?

— Affaire de goût... Assez jeune, des mèches blondes sous la chapka. Il y a aussi des femmes dans la Tcheka ?

— Bien sûr ! Égalité parfaite, je vous dis. En tout cas, repérer de jolies femmes qui vous suivent même quand elles ne vous suivent pas, au moins vous n'avez pas besoin de lunettes ! On peut aller aux Archives, maintenant ?

François hésita durant de longues secondes : un gouffre venait de s'ouvrir sous ses pieds.

— Je... je crois que j'ai un autre service à vous demander.

Montagnes russes

— Vous êtes certain que vous ne voulez pas que je vienne ? s'enquit Victor Serge avant de redémarrer.

— Merci, c'est juste une visite de courtoisie, le dissuada François. Mieux vaut que personne ne nous voie ensemble. Et puis vous avez votre agent 238 à dénicher, pas vrai ? On se retrouve tout à l'heure comme prévu.

Il lui adressa un salut en regardant s'éloigner cette voiture bringuebalante, preuve vivante – et fumante – que Dieu faisait aussi des miracles en matière de mécanique. Serge l'avait déposé dans un quartier excentré du sud de Petrograd où se lisaient encore les vestiges des combats entre Blancs et Rouges : bâtiments bombardés et laissés en l'état, traces de mitrailles sur les façades. Des pancartes interdisaient d'ailleurs l'accès à certaines zones, à cause des risques d'effondrement ou de la présence d'obus qui restaient à désarmer sous la neige. Gornaïa oulitsa – la rue des Montagnes – devait son nom à sa légère déclivité, mais point n'était besoin d'être alpiniste pour la gravir : de petits immeubles plus récents que ceux du cœur historique s'échelonnaient en pente douce vers une butte surplombant la ligne de chemin de fer. Si Victor Serge s'était souvenu de l'adresse, le 1 rue des Montagnes, c'était autant à cause de l'évocation incongrue – Petrograd n'était pas la Suisse – que du numéro concerné. François inspecta les lieux à distance : ici aussi, des pans de murs écroulés, des jardins où s'entassaient des gravats, des fenêtres condamnées, et si peu de vie apparente. Il remonta la rue d'un pas vif, comme s'il avait à faire de l'autre côté, jetant des coups d'œil à droite et à gauche. Les vitres des halls étaient souvent brisées et quelques citoyens seulement y montaient la garde, autant pour se conformer au décret du soviet que pour éviter sans doute les pillages. C'était le cas du numéro 1, où un vieil homme avec une béquille chiquait, assis sur une chaise rafistolée,

plongé dans un journal dont les nouvelles devaient être périmées depuis la révolution au moins. Il se redressa difficilement sur sa troisième jambe et cracha dans le pot à ses pieds.

— Zoltan ? l'interrogea le Français.

L'autre le jaugea derrière ses sourcils grisonnants et sales. Il avait noté l'accent et se demandait ce qu'un étranger fabriquait dans ce bout du monde. Suspect... François ne comptait pas se perdre dans des explications qu'il était incapable de formuler et se contenta de lui tendre le billet qu'il avait préparé. L'infirme l'empocha, mais prit quelques secondes supplémentaires avant de le renseigner :

— *Tretii étaj* – troisième étage, souffla-t-il d'une voix asthmatique. *Naliéva* – à gauche.

Le policier grimpa les six volées de marches en espérant que son pressentiment ne se vérifierait pas. Il frappa à la porte de la famille Zoltan mais ne reçut aucune réponse. Il tourna la poignée : fermé. Cela ne signifiait rien évidemment. À ceci près que le chambranle était éraflé à hauteur du verrou, comme si on avait tenté de le forcer. Il donna un coup d'épaule et le battant céda sans trop de difficulté. Il y avait bien eu effraction... Il dégaina son pistolet et entra à pas feutrés. Instantanément, le froid et l'odeur le saisirent : l'endroit n'avait pas été chauffé depuis longtemps et il y flottait un parfum écœurant, reconnaissable entre mille.

Il longea le mur l'arme au poing, à l'affût du moindre bruit. Tout semblait calme. Le vestibule débouchait directement sur la pièce principale, convenablement meublée sans être bourgeoise : un miroir, un buffet et une table, qui n'étaient pas en mauvais bois, et surtout une bibliothèque qui, quoi que simple arrangement de planches, accueillait de nombreux ouvrages dans diverses langues. Le genre de confort chic que l'on pouvait s'attendre à trouver chez un universitaire dans un pays qui avait connu des années de disette. Moins habituelles étaient les larges traînées noirâtres qui serpentaient depuis le couloir en face et souillaient les tapis jusqu'à la porte-fenêtre. François s'en approcha, mémorisant d'infimes détails malgré lui : un diplôme officiel et des icônes accrochés au mur, une jeune femme un peu sévère qui prenait la pose sur le buffet, des chandeliers avec des bougies fondues aux trois quarts, des fleurs séchées sous un globe de verre – un bouquet de mariage ? –, un cahier d'écolier ouvert sur une page d'écriture, des bibelots sans ostentation...

Il fit jouer la crémone et n'eut pas besoin de chercher loin sur le balcon : à l'abri d'une pile de bûchettes, les corps bleuis d'une mère et de son enfant, jetés comme des paquets de linge. La femme et le fils de Vadim Zoltan... Leurs vêtements étaient recouverts d'une mince

couche de givre et leurs plaies ressemblaient à des fleurs sombres durcies par le froid. Une balle dans la tête, une balle dans le cœur, même traitement que pour les Kaspov. François aurait dû s'agenouiller, les fouiller, vérifier s'il n'y avait pas d'autres indices, mais il n'en eut pas le courage.

Il détourna les yeux et revint à l'intérieur : les effluves mortifères venaient d'ailleurs. Il suivit les traces de sang séché à travers le salon et le couloir, jusqu'à une cuisine, très simple elle aussi, avec un fourneau à bois et quelques placards. C'est là que la mère et l'enfant avaient été surpris, les impacts de balles sur les murs et les taches au sol suggérant qu'ils étaient tombés côte à côte, sans comprendre ce qui leur arrivait. Maigre consolation... Un sac de navets renversé et un pain entier à terre laissaient supposer qu'on les avaient attaqués alors qu'ils revenaient juste du ravitaillement – ou de l'école ou d'ailleurs. Le tueur était déjà dans la place, à les guetter.

François continua le long du corridor : l'odeur écœurante devenait plus forte. Elle le guida vers la pièce du fond dont il poussa la porte. La chambre de la famille, un grand et un petit lit, une grande et une petite armoire, les souliers du père deux fois plus grands que ceux du rejeton, comme l'oreiller, d'ailleurs, et le pyjama plié dessus. Un endroit pour dormir et grandir sereinement, à l'abri des tourments du monde. Sauf que quelqu'un en avait décidé autrement... Vadim Zoltan gisait au pied de la fenêtre ouverte, à plat ventre, encore vêtu de son manteau et de son cache-col, son chapeau renversé sur l'édredon. La première balle l'avait atteint au lobe temporal, la seconde, par-derrière, juste sous l'omoplate. François se pencha par acquit de conscience et tourna vers lui le pauvre visage martyrisé. Sans surprise, hélas, il ne s'agissait pas du Vadim qu'il connaissait, mais d'un homme un peu plus âgé, dont la barbe blonde se noyait dans une flaque brune coagulée – le vrai Vadim.

Le policier prit une longue goulée d'air à la fenêtre. Reconstituer la succession des meurtres n'était pas compliqué... Le tueur s'était introduit dans l'appartement en crochétant la serrure et avait dû se cacher en attendant le retour des occupants. Le professeur s'était montré le premier et avait été exécuté dans sa chambre alors qu'il se changeait. Puis son épouse et son fils étaient rentrés... On les avait abattus dans la cuisine avant de tirer leurs cadavres jusqu'au balcon, escomptant que le gel retarderait le processus de décomposition. Pour le père, l'assassin s'était contenté d'ouvrir la fenêtre : elle donnait sur la ligne de chemin de fer, il n'y aurait donc personne pour s'étonner de cette bizarrerie. Et tout comme à Paris, l'homme avait signé ses crimes : coup de grâce, usage plausible d'un silencieux, aucune pitié pour les enfants.

La rumeur d'un train enfla et François se tordit le cou pour

l'apercevoir : précédée d'un panache de fumée gris-jaune, la chenille articulée avalait poussivement les rails, amenant vers Petrograd sa ration d'opportunistes et de trafiquants. François se demanda combien de fois le vrai Vadim Zoltan s'était accoudé à cette fenêtre en rêvant qu'il emmenait les siens ailleurs, là où la vie leur serait douce.

— Vous devez pas rester là, fit une voix familière dans son dos, vous allez prendre une maladie. Jetez le pisolet pour commencer.

François se retourna sans brusquerie et se dessaisit de son arme sur l'édredon. Le faux Vadim Zoltan étendit le bras pour la récupérer, sans le lâcher des yeux ni baisser le canon muni d'un silencieux de son propre Nagant. Il était beaucoup mieux habillé qu'à Moscou, un long manteau de fourrure aux reflets soyeux, une toque assortie et des gants de milord.

— À la fin j'y suis arrivé, lâcha-t-il.

Il affichait un air dominateur qui n'avait plus rien à voir avec celui vaguement inquiet qu'on lui connaissait dans son rôle d'interprète. Même sa voix s'était durcie.

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal, convint François.

— C'était long mais on a eu de l'amusement, non ?

— Tuer des enfants, vous trouvez ça amusant ?

— Vous êtes trop sentimentaliste, inspecteur ! Des dizaines de petits meurent chaque jour dans mon pays à cause du blocus de votre gouvernement. Vous les pleurez pas beaucoup, j'ai l'impression.

— Je ne leur colle pas non plus une balle dans la tête...

— Là, vous êtes aussi responsable que moi ! Si vous étiez pas venu en Russie, le pauvre Zoltan aurait pas été emporté dans tout ça. Et le petit garçon serait toujours à jouer dans sa maison... Pareil si vous aviez pas fait l'intelligent à Saint-Alexandre-Nevski avec Anton, celui de Russie totale. J'aurais pris les papiers qu'il fallait là-bas, rien serait arrivé ici.

François opina lentement : le voile se déchirait aussi sur les événements de Paris.

— C'est parce que vous parliez la langue qu'il vous a envoyé en France ?

L'exécuteur des basses œuvres de Staline hésita avant de répondre. Puis il dut décider qu'octroyer un sursis au policier n'entraverait pas la bonne marche de son plan.

— Ça permet de passer facilement la douane, admit-il. En plus, il y a pas beaucoup les gens pour faire ce que je fais.

— Encore heureux... C'est Micha, le concierge de l'église, qui vous a renseigné sur Kaspov ?

— La Tcheka payait Micha pour surveiller Saint-Alexandre-Nevski. C'est venu jusqu'à nous qu'il y avait une femme qui vendait les secrets de l'Okhrana avec des papiers sur Staline. C'est pas la chose qu'on pouvait laisser faire, vous comprenez ? Je suis arrivé pour la suivre et pour savoir.

— Ils avaient un gamin de dix ans...

L'autre se fendit d'un demi-sourire.

— Je suis venu chez eux deux fois, le fils, il pouvait me reconnaître. Il y a jamais de prix trop fort dans mon métier, sinon tu le fais pas. C'est pas pour dire que j'aime la mort des enfants, hein... Seulement il y a pas de différence pour moi. J'ai pas d'émotion là-dessus, vous voyez ?

Il souhaitait peut-être qu'on le plaigne ?

— Si vous étiez à Paris, supputa François, j'imagine que vous n'avez laissé à personne le soin d'interroger Anton dans son sous-sol. C'est peut-être même vous qui l'avez attaché avant de mettre le feu à sa maison d'Asnières ?

Silence éloquent du tueur.

— Ce qui signifie sans doute que vous étiez sur place lorsque mon collègue et moi sommes arrivés et que la fusillade avec le concierge a éclaté... D'où les coups de feu tirés depuis l'étage, immédiatement suivis d'autres au pied de l'escalier. D'où aussi les deux armes près de la dépouille de Micha, dont celle avec le silencieux. Durant tout ce temps, vous étiez en haut...

— Vous avez fait tellement des erreurs ! J'étais juste au-dessus de vos têtes, vous avez même pas eu la pensée d'aller voir... Il a suffi de jeter mon pistolet près du pauvre concierge que vous avez tué, et c'était tout. Après, vous avez sorti le corps devant la maison, j'ai eu tout le temps de partir derrière. C'est pourquoi c'est si facile de tromper les Français !

— Et on peut connaître le nom de celui qui nous a si brillamment trompés ?

— Inspecteur ! s'exclama-t-il. Je vois bien ce que vous voulez... Vous voulez du temps. Vous priez que le vieux à l'entrée appelle quelqu'un pour votre secours. Ou que le voisin à côté retourne chez lui. Mais il y a pas le voisin. Et le vieux, je le paye pour les informations. C'est lui qui m'a appelé tout à l'heure... C'est que je vous attends, vous savez. Presque une semaine, déjà. Dans l'immeuble en face. J'étais sûr qu'après votre disparition à Moscou vous alliez passer ici. Ou bien pour

voir Zoltan ou bien parce que vous avez enfin compris. C'est lequel des deux ?

— J'ai fini par comprendre, oui, soupira François.

— *Karacho* – bien ! Par quelle raison ?

— Ces lunettes que vous portiez au début et que vous aviez soi-disant cassées. Il s'agissait de ressembler au vrai Zoltan, n'est-ce pas, au cas où quelqu'un aurait entendu parler de lui dans la capitale ? Mais en réalité, vous n'en aviez nul besoin. La fois où l'équipe de Staline nous est tombée dessus en voiture, vous avez décrit le conducteur à vingt mètres de distance, derrière un pare-brise sale. Je me suis retrouvé dans une situation similaire tout à l'heure et, franchement, ça n'a rien d'évident. Même quand on a de bons yeux... Bref, ou bien vous étiez de mèche avec les types qui nous suivaient, ou bien votre vue était excellente. Les deux, en l'occurrence... Du coup, certains détails me sont revenus. Pas seulement des détails, d'ailleurs. Les rendez-vous que vous me fixiez, toujours à l'extérieur du Métropole, comme si vous évitiez de vous y montrer. Cette histoire de tchékiste qui vous menaçait à votre hôtel pour obtenir des renseignements sur moi. Un moyen habile de me questionner... Votre maîtrise imparfaite de la langue française, surtout. Alors que tant de Russes la parlent si bien ! Mais je vous faisais confiance, j'étais aveugle et sourd.

— Je vous ai dit, c'est facile de tromper les Français, se réjouit l'assassin. Mais à la fin, vous avez compris, ça vaut bien la récompense. Je vous donne mon nom, même si vous aurez le temps de rien faire avec. C'est Spartak... Comme l'esclave révolutionnaire à Rome. C'est bien pour moi, non ?

— Spartacus a mal fini, si j'ai bonne mémoire.

— Mais vous êtes pas l'armée romaine, inspecteur, j'ai encore les beaux jours devant ! Maintenant, je vous donne le marché : vous dites tout de suite où je trouve les papiers et je vous tue sans les souffrances. Ou bien je fais durer...

— Une balle dans la tête, une balle dans le cœur, c'est votre plus grande miséricorde ?

— C'est la façon rapide et sans problème. Une fois, l'homme que j'avais tué, il s'est relevé pour me tirer dessus. Aussi, je veux plus de risques. Si vous préférez, je vise d'abord les genoux et après les épaules. Puis le ventre. Avec beaucoup de minutes entre...

— Et comment pouvez-vous être sûr que c'est moi qui ai ces papiers ? temporisa François.

— Anton, de Russie totale, a raconté qu'il vous les a transmis. C'est

pour ça, le premier jour, dans le train pour Moscou, j'ai fouillé votre valise... J'ai senti l'autre fond sous le tissu mais j'ai pas eu assez de temps. Après, vous avez caché les papiers et toujours très bien. C'est pourquoi je vais pas faire le plus malin avec vous : vous dites la cachette et je vous fais pas de douleur.

— Si je vous mens et que vous vous en rendez compte après, vous me ressuscitez ?

— Vous ferez pas de mensonge parce que sinon je tue vos amis français qui arrivent bientôt à Petrograd pour repartir chez eux. Tous, sans laisser un seul vivant.

Le ton de sa voix, hélas, ne laissait pas de doute sur la réalité de la menace...

François passa en revue les maigres possibilités qui s'offraient à lui : sauter par la fenêtre du troisième étage et se briser le cou, bondir par surprise au-dessus du lit des parents – assez haut, qui plus est – et s'exposer aux rafales des deux pistolets, se mettre à genou en suppliant... Quoi qu'il fasse, il terminerait aplati comme une crêpe ou criblé de balles. Quant à une aide extérieure, il ne fallait pas y compter. Et dire qu'il avait refusé la compagnie de Victor Serge !

— Je vais pas répéter le marché, s'impatienta Spartak. Je commence dans l'épaule ou la jambe ?

Il agita le silencieux vers l'inspecteur qui écarta les bras en signe de reddition :

— D'accord, je vais faire ce que vous voulez. J'ai les papiers sur moi... Celui qui vous intéresse en tout cas. Si vous me laissez le prendre...

Le tueur hocha la tête :

— Le premier mauvais geste..., prévint-il.

Avec mille précautions, François attrapa son portefeuille, dégagea la pièce concernée et la lança sur le lit.

— Reculez, intima Spartak.

— Vous n'avez pas confiance ?

— J'ai le moyen pour être sûr que vous mentez pas...

François s'adossa au mur tandis que le Russe rangeait la deuxième arme dans sa poche. Puis il jeta un œil rapide au texte manuscrit avant de chercher quelque chose à l'intérieur de son manteau. Il en extirpa une feuille pliée en quatre qu'il posa à côté de la berceuse de Staline pour les comparer. Il se pencha légèrement et François jugea qu'il n'aurait pas meilleure occasion. Qu'avait-il à perdre, de toute façon ?

Quelques minutes d'une vie sans Elsa ? Il plongeait tête la première sous le lit et réussit à passer le buste alors qu'une détonation étouffée claquait et que le plâtre volait derrière lui. Il rampa sur trente centimètres encore en s'aidant des coudes et, d'un violent coup de reins, s'arc-bouta en hurlant. Heureusement, le sommier n'était pas d'une qualité supérieure au reste du mobilier et son poids était raisonnable : il parvint à le soulever et à le pousser de toutes ses forces.

— *Pizdiets !* jura Spartak en vidant son chargeur.

Chplatt ! Chplatt ! Chplatt ! Des bruits de pétards à la fête foraine... Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une kermesse mais de projectiles mortels. Les balles déchirèrent le matelas et François eut l'impression qu'une mèche incandescente lui fouaillait le bras gauche. La guerre, à nouveau... Emporté par son élan il bascula avec la literie par-dessus l'assassin, dans un vacarme de planches brisées et de cris de rage. Il atterrit durement sur le tapis, au milieu des éclats de bois, se demandant quel chien féroce lui plantait les crocs dans son biceps gauche. Il repéra Spartak qui se débattait sous une mer déchaînée de draps et de montants fracassés, et se jeta sur lui en gémissant. Il parvint à l'attraper par la taille au moment où l'autre émergeait et le plaqua brutalement à plat ventre sur les débris du carnage. Le tueur tenta de tourner son arme dans sa direction mais François s'agrippa en pesant de toute sa masse pour ne pas lui offrir d'angle de tir. Il avait peut-être une chance, une minuscule chance de prendre le dessus... Malgré la douleur fulgurante qui irradiait jusqu'à son cou, il réussit à glisser sa main dans la poche de Spartak et à saisir la crosse de son propre pistolet.

— *Sobaka !* cracha le pseudo-Zoltan en faisant des efforts désespérés pour se redresser.

En d'autres circonstances, François aurait peut-être souri : *sobaka*, il savait ce que ça voulait dire. Malheureusement, la situation était tout sauf plaisante : son bras était en feu et chaque mouvement de ses doigts allumait un nouvel incendie. Il mobilisa tout ce qui lui restait de volonté pour enfoncer le canon au plus profond de la doublure et refermer son index sur la détente. Puis il appuya... *Blam !* Sous l'effet du recul, il crut que son torse implorait, tandis que le corps de Spartak était parcouru de longs spasmes. François pensa très fort au petit Kaspov et au fils de Vadim Zoltan et, larmes de douleur et de tristesse mêlées, appuya une seconde fois. À nouveau, la détonation se répercuta bruyamment, lui vrillant les oreilles. Jusqu'à ce que son écho finalement s'évanouisse et que Spartak cesse brusquement de trembler.

Justice était faite. Mais quelle justice ?

Le policier se redressa, étourdi, titubant, tâchant d'évaluer la

gravité de sa blessure. Il se transporta jusqu'à la cuisine et trouva des torchons propres ainsi qu'une bouteille de vodka à moitié vide. Il enleva en grimaçant son manteau et ses différentes épaisseurs de vêtements, pour constater que s'il saignait abondamment, la balle avait transpercé le muscle sans s'arrêter ni rien toucher de vital. Un moindre mal... Il serra les dents et fit couler une rasade d'alcool généreuse sur les deux faces de la plaie. C'était comme se verser de l'acide sulfurique dans les yeux, mais souffrir, c'était être vivant. Il improvisa ensuite un bandage aussi serré que possible et se rhabilla en conservant son membre immobile à l'intérieur de la chemise. Après quoi il retourna dans la chambre récupérer son arme. Il fouilla la dépouille de Spartak, sans dénicher aucun papier d'identité, seulement quelques billets. Du bout du pied, il repoussa les draps et l'édredon jusqu'à localiser parmi les décombres du lit les deux feuilles de papier : la berceuse, plus une liste de chiffres. François glissa le tout dans sa veste et prit le chemin de la sortie.

Sur le palier, le vieil informateur de Spartak gravissait péniblement les marches du dernier étage. En apercevant le Français, il joignit les deux mains, implorant qu'on l'épargne. François lui tendit l'argent du tueur à gages et disparut sans un mot.

Dors mon bébé, mon beau...

François se retint de couiner tandis que Daria finissait de recoudre sa blessure, avec une belle ardeur et sans le moindre commentaire. Victor Serge, qui avait ramené le policier chez la vieille dame, était assis lui à la petite table, examinant les deux feuillets récupérés à l'appartement des Zoltan. Le soir était tombé, et la lueur des lampes à pétrole donnait à la scène des allures de conspiration révolutionnaire.

— Il y a le même tampon de l'Okhrana sur les deux, indiqua le commissaire aux Archives. Avec juste des défauts d'encrage un peu différents. Ça vient bien de la police secrète...

— C'est en les comparant que Spartak comptait vérifier l'authenticité de la berceuse, renchérit François en fronçant le nez tandis que son infirmière de hasard coupait le fil qui suturait sa plaie.

— On peut donc considérer ces accusations comme fondées...

— Fondées sur quoi ? objecta l'inspecteur. Vous venez de m'expliquer – Aïe ! – que le dossier de l'agent 238 avait disparu de vos archives. On n'a rien d'autre...

— En l'occurrence, ça constituerait plutôt une preuve à charge, objecta Serge. Staline a fait disparaître ce dossier pour empêcher qu'on remonte jusqu'à lui.

— Sinon qu'avec la guerre ces papiers ont été trimbalés dans tous les sens et qu'il a pu se produire n'importe quoi.

— Vous le défendez, maintenant ?

— J'envisage toutes les hypothèses.

— Ce sont les vapeurs de l'antiseptique, inspecteur, ou vous croyez vraiment qu'un innocent aurait déployé de tels moyens ?

— C'est justement parce qu'il n'a rien d'innocent qu'il déploie de

tels moyens. Il ne peut se permettre d'être soupçonné de quoi que ce soit, surtout pas de trahison, sinon ceux qui en ont après lui s'engouffreront dans la brèche. Et mettront au jour le tas de fumier en dessous... À mon avis, c'est pour cette raison qu'il s'est appuyé sur ses hommes de main et pas sur la Tcheka : il craignait qu'il y ait des fuites. Après coup, je me suis demandé pourquoi Spartak n'était pas intervenu quand j'ai assommé son complice dans les toilettes de la gare de Moscou. Probablement qu'il voulait éviter une fusillade en public qui aurait soulevé trop de questions. Surtout avec l'escouade de policiers autour... Il préférerait régler ça discrètement et retrouver la berceuse à sa manière.

— Et cette deuxième feuille, alors, il l'a eue comment ? fit le commissaire en brandissant le papier couvert de chiffres.

— Probablement chez les Kaspov, dissimulée sous le plancher avec le reste. La berceuse et elle vont ensemble, c'est une certitude.

— Qui vous vient d'où ?

Daria acheva de panser François en fixant le bandage avec une épingle à nourrice et celui-ci attendit la fin de la manœuvre – délicate – pour continuer.

— *Spasiba* – merci.

Puis il remit sa chemise et se leva avec précaution pour rejoindre le commissaire aux Archives à la table : la pièce tournait un peu et il s'assit sur l'autre chaise.

— Je n'étais pas tellement en état, reprit-il avec un rictus douloureux, mais pendant que je traversais la ville pour vous rejoindre, j'ai jeté un œil au papier. Et il y a une chose que j'ai remarquée : l'encre bleue.

— L'encre bleue ?

— C'est la même qui a servi pour la page de chiffres et pour la mention « 238 » ajoutée à la berceuse. Ainsi que pour le double point après la première strophe. Sur la quatrième ligne, là, vous voyez ? Deux points successifs... Le premier en noir, logique ; le deuxième en bleu, suspect. Le même bleu... Autrement dit, quelqu'un a manipulé ces documents en même temps. Quelqu'un qui a porté le numéro de l'agent provocateur sur l'un et qui a rédigé la suite de nombres sur l'autre.

— Kaspov ?

— C'est ce que j'aurais tendance à penser. Je crois qu'il a voulu battre Staline avec ses propres armes...

— Pardon ?

— Lorsque Staline m’a cuisiné dans sa datcha, il a reconnu que la berceuse était de sa main, tout en affirmant qu’il s’agissait d’un message secret à l’attention de ses camarades révolutionnaires. Ce qui est très plausible : quand vous êtes dans le collimateur de la meilleure police du monde, vous prenez certaines précautions. Une cryptographie simple, par exemple... Vous envoyez à vos correspondants un texte anodin, qui ne prête surtout pas à suspicion, puis dans un deuxième temps, le code pour le déchiffrer.

— La berceuse serait le texte, et la page chiffrée, le code ?

— Vous n’avez jamais joué aux espions, Victor ? Ni lu Jules Verne ? Ces chiffres renvoient à des lettres du texte, qui à leur tour forment des mots et des phrases. Séparément, ils n’ont aucune utilité.

— Ça ne prouve pas non plus que la berceuse ait été destinée à ses compagnons... Il a pu tout aussi bien l’adresser directement à l’Okhrana : un message secret, mais à l’usage de ses employeurs.

— Les deux sont possibles, en effet... Quoi qu’il en soit, qu’elle ait été saisie ou envoyée à l’Okhrana, la comptine a fini par rejoindre les archives de Saint-Pétersbourg. Et celui qui a ajouté les mentions en bleu— Kaspov, selon moi — s’en est servi pour composer la page chiffrée que nous avons sous les yeux.

Un nouveau message ?

— Exactement. Chose qui n’a pas pu échapper à Staline... Lorsque Spartak lui a annoncé que parmi les papiers de Kaspov se trouvaient à la fois la berceuse — confiée entre-temps à Russie intégrale puis à moi — et cette série inédite de nombres, il a compris qu’il devait récupérer le tout pour le décrypter. D’où son acharnement à me pister.

— Pardon, objecta Serge, mais puisque Spartak avait mis la main sur le code, ils auraient pu en déduire le message... Cette berceuse, tous les enfants de Russie la connaissent !

— Ils ont dû essayer, bien sûr. Sans succès... Car il leur manquait un élément essentiel : le fameux point que Kaspov a ajouté à la fin de la première strophe. Le point qui marque l’endroit à partir duquel s’applique le code.

Serge lâcha un soupir admiratif.

— Là, inspecteur, vous m’en bouchez un coin. Ce qui signifie que nous, par contre, nous pouvons le déchiffrer ?

— Que *vous*, vous pouvez le déchiffrer. Malgré mes efforts désespérés, mon russe reste très approximatif. Il faut dire, tout le monde parle le français, ici...

— Ce serait peut-être mieux si je vous donnais déjà la traduction,

non ?

— À condition que vous promettiez de ne pas me tuer ensuite : j'ai appris à me méfier des interprètes.

Victor promet ce qu'on voulait et commença à lire, presque sans hésitation :

« Dors mon bébé, mon beau,
dodo, fais dodo,
la lune te regarde sans un mot
dans ton berceau.
Je te raconterai des contes merveilleux
je te chanterai des chansons,
mais tu dois t'endormir, fermer les yeux,
dodo, fais dodo.

« Un jour viendra où tu seras un guerrier,
tu mettras hardiment le pied à l'étrier,
tu prendras ton fusil,
le tapis de selle pour ton cheval de guerre,
je le tresserai en soie,
dors maintenant, mon tout petit,
dodo, fais dodo.

« Tu auras l'allure d'un héros,
tu seras un vrai cosaque,
je t'accompagnerai en hâte,
tu me diras adieu avec la main.
Que de larmes amères et silencieuses,
je verserai cette nuit-là !
Dors, mon ange, calmement, paisiblement,
dodo, fais dodo !

« Je mourrai de tristesse,
je t'attendrai, inconsolable,
je prierai tout le jour,
et la nuit je prierai aussi,
je craindrai qu'il ne t'arrive malheur,
si loin, en terre lointaine.
Dors maintenant, le malheur est loin,
Dodo, fais dodo. »

— Joli, non ? conclut-il.

Il se mit ensuite au travail, prenant le premier nombre inscrit sur la page codée – 20, en l’occurrence –, comptant scrupuleusement les lettres à partir du point bleu – la vingtième lettre était un « I », à savoir « I » en Français – puis les notant sur sa feuille blanche. Le deuxième nombre était 38, qui menait vers un « M », l’équivalent du « M » français. Il continua ainsi jusqu’au bout, dans un silence quasi religieux. Au terme de sa transcription en cyrillique, il écrivit une deuxième ligne en caractères romains, et tourna le tout vers le Français.

« ИМЗОЛОТАРЕВСПБЕЛЕТСКИФОНТАНКИ
IMZOLOTAREVSPBELETSKIFONTANKI ».

— Là, j’ai besoin de vos lumières, avoua l’inspecteur.

— Par déduction, fit Serge en reprenant son crayon et en plaçant des traits de séparation, je crois que le découpage pourrait se faire ainsi : « IM. ZOLOTAREV / SP. BELETSKI / FONTANKI ».

— Ce qui ne constitue pas réellement un message, si ?

— Eh bien... d’une certaine manière... Le dernier mot, « Fontanki », c’est le nom d’un des quais sur la Neva. Pas n’importe lequel, celui où se situait l’immeuble de l’Okhrana avant la révolution.

— Intéressant. Voilà qui valide votre décryptage...

— Sans doute, oui. D’autant que le deuxième nom, « Beletski », est celui d’un ancien directeur de la police secrète du tsar. Il apparaît dans beaucoup de documents d’avant-guerre. Le « S » et le « P » qui précèdent correspondent à ses initiales.

— Et « IM Zolotarev » ?

— Ça ne m’évoque rien. Quoi qu’il en soit, même si lui aussi faisait partie de l’Okhrana, cela ne nous éclairerait pas sur le sens de l’ensemble.

— Kaspov a peut-être laissé quelque chose concernant ces gens-là dans les anciens bâtiments de l’Okhrana ? C’est devenu quoi, aujourd’hui ?

— Une autre administration qui n’a plus rien à voir. Leurs archives ont été transférées chez nous, rue Gorokhovaïa.

— Les archives... répéta François. La passion de l’Okhrana était bien de faire des fiches sur tout le monde, non ? Pourquoi pas sur son ancien directeur, Beletski ? Ou sur ce Zolotarev ? Si ça se trouve, les preuves auxquelles ce message est censé renvoyer, c’est vous qui les

avez...

Salade russe

Ça s'appelait se jeter dans la gueule du loup. Et en pleine connaissance de cause, encore. Heureusement, l'heure des loups était propice à une entrée discrète à l'arrière du QG de la Tcheka : protégé par l'obscurité, enveloppé dans sa fourrure, le haut du visage seulement visible, François se contenta de saluer le planton qui se répandit en courbettes lorsque Victor Serge lui présenta son laissez-passer de commissaire. Après quoi ils traversèrent une enfilade de couloirs déserts fermés par des portes renforcées comme dans le sous-sol d'une banque. Parvenu à la réserve, Victor alluma le ciel de néons dont la lumière froide se propagea en grésillant jusqu'à l'autre bout de l'immense salle. Des milliers et des milliers d'étagères, de rangements, de cartons, tirés une fois de plus de leur sommeil maléfique. Très à son aise, le maître des lieux se dirigea vers l'autre extrémité de la pièce tandis que François musardait entre les rayonnages.

— Je peux reprendre le dossier Kaspov ? s'enquit-il. On ne sait jamais...

— Dans la deuxième rangée à votre gauche, lui lança Serge. Vous vous rappelez ?

Le policier acquiesça. Il ne tarda pas à identifier la bonne étiquette et à exhumer de la boîte – en grimaçant chaque fois qu'il sollicitait son épaule – les deux modestes feuillets, l'un qui contenait des renseignements personnels, l'autre qui accusait réception d'une demande d'information formulée par les autorités de Tsaritsyne, la ville natale de l'ancien membre de l'Okhrana. Et rien d'autre... François ne parvenait toujours pas à saisir pourquoi le dossier avait été vidé de l'essentiel de sa substance et pas purement et simplement escamoté. Comme celui de l'agent 238, par exemple... Les voies de Staline étaient impénétrables.

— Zolotarev, s'écria Victor Serge, je l'ai !

François le rejoignit jusqu'à la table où il parcourait d'un œil sûr la liasse consacrée au dénommé Zolotarev, dont il extrayait au fur et à mesure certaines pièces qu'il disposait en arc de cercle autour. Arrivé aux deux tiers du dossier, et devinant l'impatience de son compagnon, il se résolut à faire un point, son ton posé cachant mal son excitation.

— Vous aviez raison, c'est notre homme. Zolotarev était vice-ministre de l'Intérieur avant la guerre, chargé en particulier de la sécurité de la famille impériale. À ce titre, il était en relation avec l'Okhrana, voire avec certains provocateurs qui le renseignaient sur de possibles complots. Il y a notamment quelques allusions à Roman Malinovski, l'un des plus célèbres agents doubles de l'époque, qui a occupé des fonctions éminentes au parti tout en travaillant pour la police secrète.

— Malinovski ? Tiens, tiens... Dans les papiers de Kaspov, il y avait des fiches le concernant. Vladimir Bourtséf m'a raconté que lorsque le scandale de sa trahison a éclaté, Lénine refusait d'y croire...

— C'est très possible. Ce type était tout en haut de la pyramide et il avait la confiance des chefs. Comme Staline, d'ailleurs. Bref, vous voyez ce procès-verbal ? interrogea-t-il en désignant l'un des documents. C'est une copie de l'inculpation de six membres de l'administration tsariste, accusés d'avoir favorisé illégalement l'élection de Roman Malinovski à la Douma en 1912. Des gens de l'Okhrana, en d'autres termes. Il y a non seulement le nom de Zolotarev, mais aussi celui de Beletski.

— Le Beletski du message codé ? Mazette, deux bonnes nouvelles pour le prix d'une ! Et ça nous mène où ?

— À la certitude que ces deux-là en savaient long sur les traîtres bolcheviques et que...

Sa phrase resta en suspens et il pointa du doigt une note toute simple, tapée à la machine, avec un seul et unique paragraphe.

— Si notre raisonnement est le bon, murmura-t-il, voilà où Kaspov voulait nous conduire.

Il prit le papier pour l'examiner à la lumière.

— Une lettre adressée à Zolotarev début 1913 par un certain Koba, expliqua-t-il. « Koba » était l'un des pseudonymes de Staline pendant la révolution. Aujourd'hui encore, quand notre président du soviet parle de lui, il l'appelle Koba... Quant au contenu, ça va vous plaire :

Au vice-ministre de l'Intérieur Zolotarev.

Monsieur le vice-ministre, je pense que vous vous souvenez de moi, nous nous sommes rencontrés à deux reprises l'année dernière. Je tiens à attirer votre attention sur un fait grave : Roman Malinovski, député bolchevique à la Douma, qui prétend travailler en sous-main pour votre police, est en réalité beaucoup plus actif dans l'action de son parti qu'au service de vos intérêts. Il prend l'argent que vous lui donnez et il s'en sert pour la propagande bolchevique. Cet état de fait doit cesser très vite, et s'il vous semble juste de mettre fin à ses fonctions, je me propose pour le remplacer. Vous connaissez ma loyauté et vous savez que je ne vous décevrai pas. Avec tout le respect que je vous dois,

Koba.

— Quand Malinovski a-t-il été démasqué ? demanda François.

— Un an après, en 1914, il me semble.

— Donc, si l'on en croit cette lettre, Staline travaillait depuis un moment pour l'Okhrana, lorsqu'il s'est mis tout à coup en tête de dénoncer le double jeu – ou le triple jeu – de Malinovski histoire de récupérer sa place ?

— Et les avantages pécuniaires qui allaient avec...

— C'est un peu gros, non ?

— Voilà que vous défendez à nouveau Staline, inspecteur. Ça devient une manie.

— En plus, seule la signature est de sa main, s'entêta François. Koba, quatre lettres... Vous l'authentifieriez à coup sûr, vous ?

Victor Serge eut une moue incertaine.

— Personne d'autre que l'intéressé n'en serait capable. Mais qui sait, ajouta-t-il en reposant la missive, le candidat suivant nous en livrera peut-être davantage ?

Il se rendit alors à l'exact opposé de la réserve et fureta un moment à l'intérieur d'armoires métalliques jusqu'à dénicher ce qu'il cherchait. La liasse était conséquente et il lui fallut un certain temps pour s'y repérer.

— Stepan Petrovitch Beletski, énonça-t-il après cinq bonnes minutes, ancien vice-gouverneur de Samara, vice-directeur de l'Okhrana en 1910, avant de devenir sénateur en 1914 et de comparaître en 1917 devant la commission d'enquête du Tribunal suprême pour l'élection frauduleuse de Malinovski à la Douma. C'est à ce stade du dossier qu'a été glissé ceci, ajouta-t-il en tendant à son comparse un feuillet à en-tête, avec mentions et tampons officiels. Ça date de l'été

1913 et c'est signé par un autre pont de l'Okhrana, le colonel Érémine, chef de la section spéciale.

— Alexandre Érémine ? s'emballa François. C'était le supérieur de Kaspov ! Il l'a décoré du Mérite policier ou je ne sais quelle autre médaille en 1910 ! Kaspov conservait précieusement l'article du journal dans le couffin de son bébé !

— Eh bien visiblement, Érémine aurait dû en profiter pour décorer aussi Joseph Djougachvili Staline... Écoutez plutôt :

*Excellent Monsieur Stepan Petrovitch,
Iossif Djougachvili, exilé par décret dans le district de
Touroukhansk, a fourni au chef de l'Administration de la
Gendarmerie du gouvernement des renseignements précieux lors de
son arrestation en 1906.*

*En 1908, le chef de la section de l'Okhrana à Bakou a reçu de
lui une série de rapports secrets ; après son arrivée à Saint-
Pétersbourg, Djougachvili est devenu agent de la section de
l'Okhrana de Saint-Pétersbourg.*

*Le travail de Djougachvili s'est signalé par la précision de ses
informations, mais il est resté inachevé.*

« La suite, je vous la résume : Érémine explique que Staline a cessé de collaborer avec la police du tsar fin 1912, après avoir été nommé au Comité central du parti bolchevique.

— Ce qui semble contradictoire avec le courrier précédent, celui de Koba à Zolotarev, non ? Staline n'aurait pas exigé de prendre la place de Malinovski début 1913 s'il avait déjà raccroché en 1912...

— Il reste qu'Érémine n'était pas un plaisantin, et que s'il affirme que Staline était appointé à l'Okhrana, on peut le croire sur parole. D'autant que cette fois, regardez...

Il choisit dans l'épais dossier une page aux multiples paraphes :

— La signature du colonel Érémine est là, à gauche, à côté de celle de Beletski. Convenez qu'elle ressemble comme une sœur jumelle à l'autre.

Effectivement, à l'œil, elles étaient semblables.

— Je connais des experts au laboratoire de la police scientifique qui vous objecteraient que sans microscope il est difficile d'être formel, nuance François. En plus, je le répète, si le rapport d'Érémine est authentique, c'est que la lettre de Koba est fausse. Et inversement... Par ailleurs, Kaspov était policier, non ? Pas archiviste. Comment expliquer

qu'il ait eu une connaissance si fine de ces dossiers ?

— Il a pu les consulter dans le cadre d'une enquête. Même si je vous accorde que la procédure habituelle est plutôt de passer par les archivistes pour avoir communication des pièces. À ceci près que...

Pris d'une idée subite, Victor Serge s'en fut consulter une étagère de registres à l'entrée de la salle.

— Après la révolution, beaucoup d'officiers de l'Okhrana se sont évanouis dans la nature ou ont été renvoyés, avança-t-il. Mais faute de personnel, certains ont été réintégrés à des postes moins sensibles. Dans les bureaux ou bien ici, par exemple. J'ai un adjoint à qui c'est arrivé. Si ça se trouve...

Il feuilleta plusieurs volumes avant de tomber sur ce qu'il cherchait :

— « Ivan Kaspov. Affectation comme adjoint de deuxième catégorie au service des Archives, division du classement, le 3 décembre 1917. » Un mois et demi après la révolution... Et il n'est pas le seul à avoir été nommé ce jour-là, précisa Serge, ils sont trois. Le registre indique par contre qu'il a quitté ses fonctions le 27 août 1918 sans recevoir de solde.

— Sans recevoir de solde, ça veut dire qu'il a démissionné ?

— En tout cas, il n'est pas revenu...

— Août, ça correspond à la demande de synthèse émanant de sa ville natale, remarqua François. Tsaritsyne...

— Tsaritsyne ! lâcha Serge en se frappant le front. Bien sûr, j'avais totalement oublié Tsaritsyne ! Staline était là-bas à l'époque ! C'est même l'un de ses plus hauts faits d'armes : il a pris et défendu la ville contre les Blancs... Des combats difficiles et, d'après ce qu'on a raconté, pas mal de civils exécutés.

— Kaspov est aussi celui qui avait enquêté sur l'attaque sanglante de la banque de Tiflis en 1907, réfléchit tout haut François. Attaque à laquelle participait Staline... Ou Sosso, ou Koba, je ne sais plus comment l'appeler. Trotski a même suggéré que c'est pour cette raison que Staline avait commandité l'assassinat de Kaspov treize ans après : il ne lui pardonnait pas d'avoir fait emprisonner certains de ses complices.

— Ce qui signifie que lorsque Kaspov a vu arriver la demande de synthèse à son nom, il a compris qu'il ne serait plus en sécurité, renchérit Serge. Même aux Archives... Il a alors entrepris de vider son propre dossier pour effacer ses traces et s'enfuir.

— Ça expliquerait en effet qu'il ait quitté précipitamment le service. Malheureusement, on peut aussi imaginer que les choses aient été plus

dramatiques encore. Une partie de sa famille ou de ses amis a pu être victime des exactions de Staline à Tsaritsyne... Ça collerait mieux avec l'idée qu'il ait voulu se venger à tout prix en faisant ressurgir ces accusations de trahison. Une manière de détruire son ennemi à distance et de l'intérieur.

— Sinon qu'il aurait été plus efficace d'emmener la lettre d'Érémine avec lui et de la vendre à Russie intégrale, vous ne pensez pas ? Il aurait eu plus d'argent encore pour gagner les États-Unis.

— S'il a dû tout quitter brutalement, supposa François, il n'a peut-être pas eu le temps de préparer son coup. Ou bien il a estimé que ces révélations auraient plus de poids si elles se produisaient en Russie même. Ou bien il a manigancé toute l'affaire en insérant des documents trafiqués dans ces dossiers... Auquel cas il était indispensable qu'on les trouve ici, au milieu des archives, pour plus de crédibilité. D'autant que si le stratagème du message échouait, il pouvait toujours espérer que ces petites bombes à retardement finissent par exploser un jour, même des années après...

— Votre conviction est donc que ce sont des faux ?

— Je n'ai aucune certitude, Victor. Les deux peuvent être des faux, la lettre d'Érémine peut être vraie ou bien au contraire celle de Koba... Sans compter la possibilité qu'il y ait des éléments plus accablants encore dans n'importe lequel de ces cartons. Je n'ai pas le don de double vue...

— Quelle salade ! déplora Serge avec un geste d'impuissance. Mais du coup, que faut-il faire ? Envoyer l'ensemble des pièces au Kremlin ? Seulement la lettre d'Érémine ? Celle de Koba ? Ne toucher à rien ?

— Il n'y a que vous qui puissiez décider, Victor. C'est votre combat et votre patrie, désormais...

Le commissaire aux Archives hocha doucement la tête avant de retourner, pensif, vers la liasse de Beletski.

— Je n'ai aucune sympathie pour ce Staline, finit-il par déclarer. À bien des égards, il ferait un parfait criminel. Mais si la publication de ces documents devait entraîner sa chute et qu'il s'avérât qu'ils soient faux, alors ce serait comme construire la révolution sur un nouveau mensonge. Ce n'est pas ce que je veux pour ce pays.

Il hésita un instant avant de remettre la lettre d'Érémine au milieu du dossier. Puis il referma le tout en soupirant :

— Laissons faire l'histoire.

Эпилог – *Épilogue*

Le 7 avril 1920, le faux Maxime Kergomad franchit sans difficulté les deux lignes de contrôle qui séparaient le convoi pour Bieloostrov de la foule bruyante des voyageurs immobiles consignés à la gare de Finlande. La présence de Victor Serge et la signature de Lénine n'y étaient pas pour rien : le miracle de la révolution était aussi de ressusciter les morts.

François remercia son bienfaiteur et traversa les deux wagons jusqu'à l'arrière, n'échangeant que des saluts distants avec ses compatriotes des premiers compartiments. Il n'était pas d'humeur à partager leur soulagement et n'aspirait qu'à la solitude. Il choisit un siège près de la dernière fenêtre, d'où il pouvait apercevoir les familles qui se pressaient, les tentes et les braseros, le plafond décoré du hall et, surtout, à travers la grande porte, un coin de Petrograd, lucarne ronde et pan de toit glacé. Au-delà de ces murs, de ces quais, de ces palais mortifiés, languissaient à l'infini les forêts, les plaines, les ciels pâles et les immensités, les villages perdus et les lacs de givre et, là-bas, très loin, plus loin encore, dans une autre ville, un autre temps, le battement de deux cœurs dans un corps aimé.

Le sifflet strident d'un des agents appela au départ. Derrière les barrières, les gamins se pressèrent, avides, leurs mains dessinant des adieux. Dans chacun de ces visages, François cherchait désespérément celui de son enfant à venir...

Puis le train s'ébranla et le monde s'étira jusqu'à se rompre.

Postface

De Staline et de l'Okhrana

Le 23 avril 1956, le magazine américain *Life* faisait sensation en publiant sur douze pages une série d'articles intitulée : « Ce que Khrouchtchev ne dit pas : le plus coupable des secrets de Staline ». L'hebdomadaire y révélait qu'avant de devenir un dictateur impitoyable, le jeune révolutionnaire avait trahi les siens en livrant des informations à la police du tsar. Outre le témoignage d'un ancien général du NKVD, la démonstration s'appuyait sur la publication d'une lettre de 1913, signée d'un haut responsable de l'Okhrana, le colonel Érémine, exposant sans ambiguïté les états de service du dénommé Iossif Djougachvili comme agent provocateur. La parution de ces articles ne devait rien au hasard : deux mois plus tôt s'était tenu à Moscou le XX^e Congrès du Parti communiste d'Union soviétique, au cours duquel Khrouchtchev officialisa la déstalinisation en dénonçant les excès de son prédécesseur. Le même Khrouchtchev qui, dans un autre discours, offrait aux Occidentaux la « coexistence pacifique » – formule empruntée à Lénine –, sorte de trêve dans la guerre froide, censée favoriser une cohabitation apaisée entre des systèmes idéologiques antagonistes. Le scoop d'avril sur le jeune Staline rappelait donc aux lecteurs de *Life* que Khrouchtchev ne disait pas tout et que la duplicité des communistes avait quelque chose de la poupée russe : sous les traits avenants de la *matriochka*, génération après génération, le mensonge continuait à s'emboîter dans le mensonge. Bien entendu, la polémique avait aussi un autre mérite, plus essentiel, frapper définitivement le soviétisme d'illégitimité : si son incarnation suprême avait trahi la cause au seuil même de son avènement, c'est tout le régime qui s'en trouvait à jamais dessouché.

La boîte de Pandore ouverte, de nouvelles « preuves » défrayèrent la chronique : rapports de Roman Malinovski – agent double avéré, lui – sous-entendant l'implication de Staline, missive de l'intéressé

exigeant de ses supérieurs de l'Okhrana la place dudit Malinovski, nouveaux avatars de la lettre du colonel Érémine – il en existe au moins deux versions –, interrogation sur de possibles évasions de complaisance, confidences tardives d'anciens compagnons, etc. L'URSS elle-même fut gagnée par le doute et plusieurs journaux officiels se firent l'écho de ces soupçons, provoquant en retour des expertises, dont la plupart conclurent à la falsification des documents. Le point d'orgue fut atteint en 2001 avec la somme de Roman Brackman, *The Secret File of Joseph Stalin*, traduite dans le monde entier – en France : *Staline, agent du tsar* aux éditions de L'Archipel –, où l'auteur explique – pour partie – la terreur stalinienne, par la volonté de son promoteur de dissimuler, quel qu'en soit le prix, le péché de sa trahison originelle.

Aujourd'hui que la fièvre est retombée, il faut admettre que les pièces du dossier, à charge ou à décharge, manquent encore de consistance, et que si l'incertitude sur les liens entre Iossif Djougachvili et la police du tsar demeure – à une époque où beaucoup de révolutionnaires jouaient avec l'Okhrana un jeu dangereux – on peut douter d'y trouver un jour un éclairage nouveau sur ce que fut la tragédie du stalinisme : il ne suffit pas de lancer un caillou dans le fleuve pour atteindre les sources du mal.

Appendice

On l'aura compris, ce roman est habité de personnages réels, auxquels je souhaite ici dire ma dette. Des presque anonymes, comme le père Smirnov de l'église Saint-Alexandre-Nevski ou les partisans de Russie intégrale, à ceux qui ont fait trace dans l'histoire avec plus ou moins d'éclat : l'archevêque de Paris Léon Amette, le journaliste Vladimir Bourtséf, plusieurs membres de la commune de travail de Tchistoproudni ² – qui pour certains comme Marcel Body ou Pierre Pascal ont laissé des récits de leur expérience –, sans compter tous ceux dont le nom est entré, pour le meilleur ou pour le pire, dans la mémoire de la révolution russe. Parmi eux, je signale la personnalité attachante de Victor Serge, écrivain et essayiste, acteur éclairé des événements – il exerçait notamment les fonctions que je lui prête aux dates évoquées –, qui fut anarchiste puis marxiste avant de devenir adversaire résolu du totalitarisme.

Que l'on ne me tienne pas rigueur de leur avoir ouvert, pour quelques pages au moins, cette porte dérobée.

¹. Voir *Le Quadrille des Maudits*.

². Sur ce sujet, voir le travail fondateur de Patrice Ville : *Les Groupes communistes français dans la Russie révolutionnaire et la naissance de l'idéologie communiste en France (1916-1921)*, thèse de doctorat d'histoire contemporaine soutenue à Paris-X en 1999 sous la direction de Jean-Jacques Becker.